

**République Algérienne Démocratique et Populaire**  
**Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche scientifique**  
**Université de Saida Dr. MOULAY Tahar**  
**Faculté des Lettres, des Langues et des Arts**  
**Département des Lettres et Langue Française**



**Mémoire de fin d'étude en vue de l'obtention du diplôme de Master**

**Filière : Français**

**Option : Sciences du langage**

**THÈME**

**Le discours de haine et d'hostilité dans le conflit israélo-palestinien de l'après 7 octobre 2023 –cas des deux journaux français : Le Monde et Le Figaro.**

**Analyse sémantico-pragmatique**

Présenté par :  
Amani Selma CAIDI

Dirigé par :  
Houcine BENBAKRETI

Devant le jury composé de :

|                          |                       |
|--------------------------|-----------------------|
| Président du jury :      | M. Ali LAROUSSE       |
| Examinatrice :           | Mme. Souad BOUHADJAR  |
| Directeur de recherche : | M. Houcine BENBAKRETI |

**Année universitaire : 2024-2025**

## Dédicaces

Je dédie ce modeste travail

À celle que j'étais : petite Amani, pleine de rêves, d'innocence et de curiosité. Que ce travail soit la preuve que tes rêves n'étaient pas vains.

À celle que je suis devenue : Amani, persévérante et passionnée, qui a su transformer l'espoir en réalisation.

À mes parents, pour leur amour inconditionnel, leur soutien de chaque instant et leurs sacrifices silencieux.

À ma grand-mère, dont la tendresse et la sagesse m'ont tant appris.

À mes chères tantes maternelles, pour leur présence affectueuse et leurs conseils précieux.

À mes sœurs adorées, piliers de soutien et de chaleur dans ma vie.

À mon neveu Amir, petite étoile qui illumine ma vie.

À mes professeurs, qui ont su éveiller ma curiosité, nourrir mon esprit et me transmettre leur passion pour le savoir.

## Remerciements

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude à Allah, le Tout-Puissant, pour la force et la guidance qu'il m'a accordées durant ce parcours.

Je tiens à adresser mes remerciements les plus sincères à Monsieur **Benbakreti Houcine**, mon encadrant, pour sa disponibilité constante, sa patience et la qualité de son accompagnement tout au long de ce travail. Son écoute attentive, ses conseils pertinents, et sa rigueur scientifique m'ont non seulement guidée, mais également inspirée.

Je lui suis particulièrement reconnaissante pour sa bienveillance, son professionnalisme et la confiance qu'il m'a accordée à chaque étape du projet. Travailler sous sa direction a été une expérience enrichissante, tant sur le plan académique que personnel.

Je remercie également chaleureusement les membres du jury d'avoir accepté d'évaluer ce travail. Leurs remarques et suggestions constructives seront d'une grande valeur pour la suite de mon parcours.

Je remercie tous les enseignants et le personnel administratif de l'établissement, pour leur accompagnement et leur disponibilité

J'adresse aussi ma reconnaissance à toutes les personnes qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de ce mémoire par leurs encouragements, leur soutien moral et leur aide précieuse

## الملخص

بعد السابع من أكتوبر 2023 نقطة تحول حاسمة في الصراع الإسرائيلي الفلسطيني. في أعقاب هذا الحدث سارعت العديد من وسائل الإعلام الدولية إلى اتخاذ مواقف واضحة حيث تبنت معظمها موقفاً مؤيداً لإسرائيل مبررة تصرفاتها باسم الدفاع المشروع عن النفس. تثير هذه الاستجابة الإعلامية تساؤلات جوهرية حول آليات الخطاب الصحفي لا سيما فيما يتعلق بإنتاج العداء وأشكال الكراهية في معالجة المعلومات. في هذا السياق تهدف هذه الدراسة إلى تحليل الخطابات الصادرة عن الصحفيين الفرنسيين لوموند ولوفيفارو من أجل فهم كيفية تجلي هذه الديناميكيات الخطابية داخل وسائل إعلام معروفة بخطها التحريري المؤثر.

**الكلمات المفتاحية :** الصراع الإسرائيلي الفلسطيني- الخطاب الإعلامي - العداء - الكراهية - صحيفة لوموند/لوفيفارو.

## Résumé

Le 7 octobre 2023 marque un tournant majeur dans le conflit israélo-palestinien. À la suite de cette date, de nombreux médias internationaux ont rapidement pris position, adoptant pour la plupart une posture favorable à Israël, justifiant ses actions au nom de la légitime défense. Cette réaction médiatique soulève des questions essentielles sur les mécanismes du discours journalistique, notamment en ce qui concerne la production de l'hostilité et des formes de haine dans le traitement de l'information. Dans ce contexte, cette étude se propose d'analyser les discours produits par le journal français *Le Monde* et *Le figaro*, afin de comprendre comment se manifestent ces dynamiques discursives dans un média réputé pour sa ligne éditoriale influente.

**Mots clés :** conflit israélo-palestinien – discours médiatique – hostilité – haine – journal *Le Monde /Le figaro*

## Abstract

October 7, 2023, represents a major turning point in the Israeli-Palestinian conflict. In the immediate aftermath, many international media outlets swiftly took a stance, often siding with Israel and framing its actions as legitimate self-defense. This media response raises critical questions about the role of journalistic discourse in constructing narratives of hostility and hate. Within this framework, the present study aims to analyze the discourse found in the French newspaper *Le Monde* and *Le figaro*, to explore how such discursive mechanisms are articulated in a media outlet known for its influential editorial voice.

**Keywords:** Israeli-Palestinian conflict – media discourse – hostility – hate – *Le Monde/Le figaro* newspapers

# Sommaire

|                                                                                                                  |            |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| Dédicaces                                                                                                        |            |
| Remerciements                                                                                                    |            |
| Sommaire                                                                                                         |            |
| Introduction Générale                                                                                            | <b>7</b>   |
| Partie Théorique                                                                                                 |            |
| Chapitre I : Contexte socio-politique du conflit israélo-palestinien                                             | <b>11</b>  |
| Chapitre II: Analyse du discours « Discours médiatique »                                                         | <b>34</b>  |
| Partie Pratique                                                                                                  |            |
| Chapitre III: Analyse sémantico-pragmatique des discours journalistiques ( <i>Le Monde</i> et <i>Le Figaro</i> ) | <b>56</b>  |
| Conclusion Générale                                                                                              | <b>111</b> |
| Bibliographies et sitographies                                                                                   | <b>114</b> |
| Table des matières                                                                                               | <b>118</b> |
| Les Des Figures                                                                                                  | <b>124</b> |
| Les Annexes                                                                                                      | <b>126</b> |

# **INTRODUCTION GÉNÉRALE**

Le 7 octobre 2023 marque un tournant majeur dans l'histoire du conflit israélo-palestinien. Ce jour-là, le Hamas a lancé une attaque sans précédent contre Israël, provoquant une riposte militaire immédiate et massive. Alors que certains responsables israéliens laissaient entendre que cette guerre serait brève, les hostilités se sont prolongées bien au-delà d'une semaine, avec des conséquences dévastatrices, en particulier pour la population palestinienne de Gaza. Très vite, la presse mondiale et les chaînes d'information en continu se sont emparées du sujet. Chaque heure apportait son lot de drames, d'images choquantes, de déclarations politiques et de prises de position. Un conflit ancien s'est retrouvé réactivé dans toute sa brutalité, ravivant des clivages et des émotions qui dépassent largement la région concernée.

Le conflit israélo-palestinien n'est pas nouveau. Il s'inscrit dans une histoire longue, marquée par la Déclaration Balfour de 1917, qui a ouvert la voie à l'établissement d'un « foyer national juif » en Palestine sous mandat britannique. Depuis, la question palestinienne reste irrésolue, alimentée par les guerres, les occupations, les exodes et les politiques de colonisation. Ce terreau conflictuel a favorisé l'émergence de discours antagonistes, souvent nourris de haine et d'hostilité, portés aussi bien par les acteurs du conflit que par leurs soutiens à l'échelle internationale.

C'est précisément sur ces discours que se concentre ce travail. À travers l'analyse d'un corpus d'articles tirés de deux grands journaux français – Le Monde et Le Figaro – nous nous intéressons à la manière dont le lexique de la haine et de l'hostilité se manifeste dans le traitement médiatique du conflit, notamment après l'attaque du 7 octobre 2023. Les mots ne sont pas neutres : ils construisent des réalités, façonnent les représentations, influencent les opinions. Les paroles écrites peuvent être aussi foudroyantes que des armes : elles légitiment, stigmatisent, mobilisent ou diabolisent.

Ce travail est né d'un double constat. D'une part, les événements du 7 octobre ont suscité une réaction quasi unanime des responsables politiques et des médias occidentaux, condamnant avec force l'attaque du Hamas. D'autre part, cette réaction a parfois occulté les souffrances palestiniennes et les causes profondes du conflit, en réduisant la complexité des événements à une lecture binaire et émotionnelle. Dans ce contexte, nous nous sommes interrogés sur la façon dont la presse française, réputée pluraliste, rend compte de cette réalité.

Notre problématique s'énonce ainsi :

Comment les discours de haine et d'hostilité seraient-ils présentés et représentés par les journaux Le Monde et Le Figaro dans leur traitement du conflit israélo-palestinien après le 7 octobre 2023 ?



Afin de répondre à cette problématique, nous avons formulé les hypothèses suivantes :

- Les deux journaux utilisent un lexique fortement connoté qui, consciemment ou non, alimente la perception d'un camp "barbare" contre un camp "victime", et contribue ainsi à la polarisation du conflit.

- Le Figaro et Le Monde n'expriment pas la haine ou l'hostilité de manière explicite, mais recourent à des stratégies discursives indirectes (choix lexicaux, implicatures, citations, contrastes rhétoriques) qui participent à la construction de représentations hostiles de l'autre camp.

Pour y répondre, nous adopterons une approche d'analyse du discours, combinant une étude lexicale, sémantique et contextuelle des termes relatifs à la haine et à l'hostilité. Nous accorderons une attention particulière aux isotopies (réurrences sémantiques), aux implicatures (notamment les implicatures scalaires) et à la valeur pragmatique des énoncés. Nous mobiliserons également des éléments d'analyse critique du discours, afin de comprendre les logiques idéologiques à l'œuvre dans les deux journaux étudiés.

Le choix du corpus reposera sur une sélection d'articles publiés entre le 7 octobre 2023 et les mois les plus récents de 2024, période marquée par une intense couverture médiatique du conflit. Le Figaro, journal de tradition conservatrice, souvent classé à droite de l'échiquier politique, et Le Monde, journal de référence à la ligne éditoriale plus centriste ou de centre-gauche, offriront deux perspectives contrastées qui permettront de mesurer l'influence des postures idéologiques sur le traitement discursif de la guerre.

Ce mémoire sera structuré en deux parties, comprenant trois chapitres.

Le premier chapitre entamera sur le cadre théorique de notre recherche : définitions, concepts clés (haine, hostilité, discours de guerre), et outils méthodologiques. Inscrite dans une perspective historique et politique, elle présentera les définitions essentielles liées au conflit israélo-palestinien, introduira les principaux acteurs (tels que le Hamas et le gouvernement israélien), reconstituera les événements clés jusqu'à l'attaque du 7 octobre 2023, ainsi que ses répercussions.

Le deuxième chapitre sera consacré aux fondements théoriques de l'analyse du discours. Elle explorera les principales approches linguistiques, pragmatiques et socio-discursives, en s'appuyant notamment sur les travaux de Benveniste, Charaudeau, Austin, Searle, Foucault, Van Dijk ou encore Bourdieu. L'objectif sera de fournir un cadre conceptuel rigoureux pour comprendre le discours non seulement comme production linguistique, mais aussi comme acte social, idéologique et stratégique, en particulier dans le contexte médiatique.

Enfin, le troisième chapitre proposera une analyse détaillée de notre corpus, en mettant en lumière les mots, les expressions, les figures et les structures discursives qui véhiculeront ou traduiront des sentiments de haine et d'hostilité dans la presse française. Elle sera consacrée à l'analyse discursive de plusieurs extraits d'articles issus des journaux *Le Monde* et *Le Figaro*, publiés après l'attaque du 7 octobre 2023. Nous mobiliserons les outils théoriques exposés dans la deuxième partie pour interroger la manière dont les médias français rendront compte du conflit israélo-palestinien dans un contexte de forte tension géopolitique. À travers une lecture sémantico-pragmatique et idéologique des termes employés, il s'agira de mettre en lumière les stratégies discursives mobilisées pour cadrer les événements, désigner les acteurs et orienter l'interprétation du lecteur.

Cette partie adoptera une démarche comparative et critique, en analysant les choix lexicaux, les modalités d'énonciation, les effets de cadrage et les implicites idéologiques présents dans les discours médiatiques. Notre objectif sera de montrer en quoi ces discours contribueront à produire des représentations asymétriques du conflit, en privilégiant certaines perspectives (notamment celles des autorités israéliennes ou occidentales) et en marginalisant d'autres (notamment celles des civils palestiniens ou des contextes historiques du conflit).

**CHAPITRE I**

**CONTEXTE SOCIO-  
POLITIQUE DU CONFLIT  
ISRAÉLO-PALESTINIEN**

## Introduction

Le conflit israélo-palestinien s'inscrit dans une histoire longue et complexe. Il s'ancre dans une trame historique dense, marquée par des affrontements, des revendications territoriales, des déplacements de population et des récits contradictoires. Comprendre cette histoire, c'est saisir les racines profondes d'un conflit qui, encore aujourd'hui, déchire une région et polarise l'opinion mondiale. La Palestine, en tant qu'espace géographique et symbolique, a traversé de multiples transformations politiques et identitaires, depuis l'Empire ottoman jusqu'à nos jours.

Ce chapitre vise à retracer les grandes lignes de cette évolution. Il s'agit d'abord de resituer la Palestine dans sa dimension territoriale, mémorielle et culturelle, en rappelant l'importance de sa toponymie et des représentations qu'elle suscite. À travers l'étude des grandes étapes historiques – l'époque ottomane, le mandat britannique, les résolutions internationales, les guerres et les soulèvements – nous verrons comment s'est constituée une géopolitique du conflit, faite de rapports de force, de promesses non tenues et de ruptures successives.

Ce retour sur l'histoire mettra également en lumière les moments décisifs du XXe siècle : la Déclaration Balfour, le plan de partage de 1947, la proclamation de l'État d'Israël, les vagues d'exil palestinien, les guerres régionales, ainsi que la montée en puissance des mouvements palestiniens de résistance. Enfin, l'accent sera mis sur les développements récents, notamment l'attaque du Hamas en octobre 2023 et ses conséquences humaines et politiques, afin de poser les jalons nécessaires pour l'analyse discursive à venir.

### 1.1. La Palestine : territoire, mémoire et symbolique

Située au carrefour de l'Afrique et de l'Asie, la Palestine représente bien plus qu'un simple territoire. Elle est à la fois le berceau de civilisations anciennes, un haut lieu spirituel pour trois grandes religions monothéistes, et une terre chargée d'enjeux géopolitiques majeurs. Comme le souligne Henry Laurens, « la Palestine constitue un espace charnière entre Afrique et Asie, à la fois berceau de civilisations anciennes et point de cristallisation de rivalités géopolitiques modernes » Laurens (1999:213)<sup>1</sup>. Au-delà de sa géographie, la Palestine incarne une mémoire collective, une identité forgée dans l'histoire et le combat. Selon Elias Sanbar, « la Palestine, bien au-delà de son territoire, est un symbole de continuité historique, d'attachement à une terre et de résistance à l'effacement » Sanbar (2004:131)<sup>2</sup>, c'est dans cette perspective qu'il est essentiel de comprendre que la Palestine n'est pas uniquement un objet de conflit territorial, mais aussi un enjeu symbolique et identitaire profondément enraciné. La question palestinienne ne saurait donc se comprendre sans intégrer cette double dimension – matérielle et mémorielle – qui explique en partie la complexité et la durée du conflit.

### 1.2. L'étymologie du mot « Palestine »

Le terme « Palestine » trouve son origine dans « Philistin », désignant à l'origine une région côtière autour de Gaza. La région était également connue sous d'autres appellations anciennes telles que « pays de Canaan » ou « Eretz Israël », cette dernière correspondant aux deux royaumes nés après la mort du roi Salomon. L'usage du mot « Palestine » apparaît dès l'époque gréco-romaine, chez Hérodote, puis est repris par les Romains sous la forme de « Syrie palestinienne »<sup>3</sup>.

### 1.3. L'ère ottomane et le mandat britannique

À partir du XVI<sup>e</sup> siècle, la Palestine fait partie intégrante de l'Empire ottoman jusqu'à sa chute en 1918. Après la Première Guerre mondiale, la région passe sous mandat britannique, conformément aux décisions de la Société des Nations. C'est dans ce contexte colonial que les premières tensions modernes émergent, notamment à cause de l'installation croissante de

---

<sup>1</sup> LAURENS, H. (1999). *La Question de Palestine. Tome 1 : L'invention de la Terre sainte (1799-1922)*. Paris : Fayard.

<sup>2</sup> SANBAR, E. (2004). *Figures du Palestinien : Identité des origines, identités en devenir*. Paris : Gallimard.

<sup>3</sup> L'HISTOIRE. (2021, 18 mai). *Histoire d'un mot : Palestine*, [En ligne] <https://www.lhistoire.fr/histoire-dun-mot-palestine> (Consulté le 18 avril 2025, à 03h25).

colons juifs soutenus par le mouvement sioniste, entraînant des affrontements réguliers avec la population arabe locale.<sup>4</sup>



**Figure 1:** Vue de la vieille ville de Jérusalem, symbole des enjeux religieux et géopolitiques au cœur du conflit israélo-palestinien <sup>5</sup>.

#### 1.4. La Palestine actuelle

La Palestine contemporaine est constituée de deux territoires principaux : la bande de Gaza et la Cisjordanie, avec une présence palestinienne notable à l'intérieur d'Israël. Bien que représentée par une Autorité palestinienne issue des accords d'Oslo de 1993, la Palestine n'est pas pleinement reconnue comme un État souverain au regard du droit international. Son territoire est considéré en grande partie comme occupé par Israël, notamment en Cisjordanie où l'extension des colonies israéliennes restreint l'exercice effectif de son autorité. Depuis 2007,

---

<sup>4</sup> Encyclopædia BRITANNICA. (s. d.). *Palestine – British Mandate, Zionism, Conflict*, [En ligne] <https://www.britannica.com/place/Palestine/World-War-I-and-after> (Consulté le 18 avril 2025, à 03h25).

<sup>5</sup> La PATRIE NEWS. (s. d.). *L'entité sioniste tente d'accaparer Al-Qods en profitant de la pandémie : l'appel pressant de centaines d'oulémas musulmans*, [Image] <https://lapatrienews.dz/lentite-sioniste-tente-daccaparer-al-qods-en-profitant-de-la-pandemie-lappel-pressant-de-centaines-dulemas-musulmans/> (Consulté le 18 avril 2025, à 04h35).

le territoire est également marqué par une division politique : le Fatah administre certaines zones de la Cisjordanie, tandis que le Hamas contrôle la bande de Gaza à la suite des élections législatives de 2006 et d'un bref conflit armé. La ville de Jérusalem-Est, bien que sous occupation israélienne, est revendiquée par l'Autorité palestinienne comme future capitale d'un État indépendant. En 2024, la cour internationale de justice a rappelé le caractère illégal de cette occupation, la qualifiant d'obstacle majeur à une solution pacifique du conflit (International Court of Justice, 2024)<sup>6</sup>.

### 1.5. La Cisjordanie enclavée

La Cisjordanie est une région enclavée, située entre Israël et le fleuve Jourdain, qui marque la frontière naturelle avec la Jordanie et la mer Morte. Délimitée initialement par la ligne d'armistice de 1949 (dite "ligne verte"), elle est passée sous contrôle israélien après la guerre des Six Jours en 1967. Une autonomie partielle a été accordée à l'Autorité palestinienne à partir des accords d'Oslo signés au début des années 1990, définissant une gestion partagée du territoire.

Aujourd'hui, les territoires palestiniens comprennent deux entités géographiquement séparées :

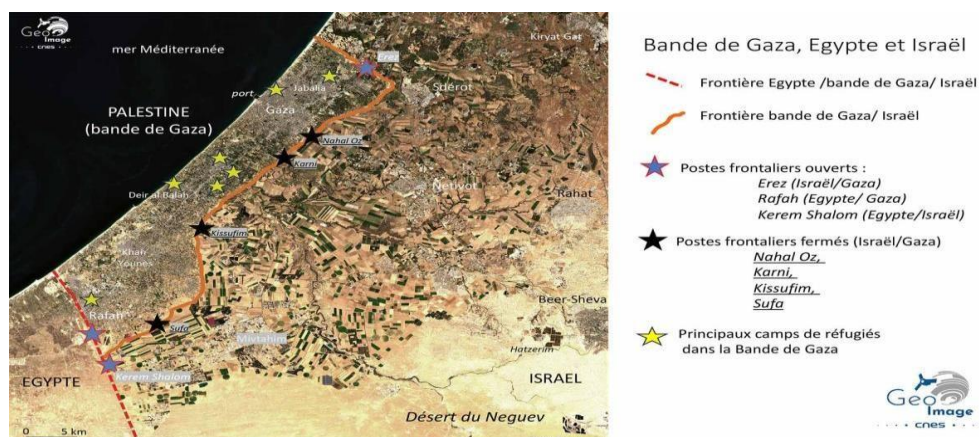
- La Cisjordanie (environ 5800 km<sup>2</sup>), aride et pauvre en ressources, où résident plus de 2,5 millions de Palestiniens. Ce territoire comprend notamment Jérusalem-Est (72 km<sup>2</sup>) et plusieurs villes sous gestion partielle de l'Autorité palestinienne telles que Ramallah, Naplouse, Hébron ou Jénine.

- La bande de Gaza (365 km<sup>2</sup>), contrôlée par le Hamas depuis 2007, est l'un des territoires les plus densément peuplés au monde (plus de 4000 hab./km<sup>2</sup>) et soumis à un blocus israélien sévère, qui renforce son isolement.

- La colonisation israélienne en Cisjordanie, avec des enclaves encerclant les zones palestiniennes, complique davantage la souveraineté territoriale et nuit à la continuité géographique d'un futur État palestinien<sup>7</sup>.

<sup>6</sup> INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE. (2024, 19 juillet). *Israel's occupation of Palestinian territory is illegal – UN top court*, [En ligne] <https://news.un.org/en/story/2024/07/1152296> (Consulté le 8 avril 2025, à 20h25).

<sup>7</sup> SÉNAT FRANÇAIS. (2014). *La Palestine : État, territoires, peuple. Rapport d'information n° 667*, [En ligne] <https://www.senat.fr/rap/r13-667/r13-6671.pdf> (Consulté le 8 avril 2025, à 20h45).



**Figure 2:** Vue satellite de la bande de Gaza prise par Sentinel-2A, illustrant l'enclavement territorial et la densité urbaine du territoire palestinien<sup>8</sup>.

La bande de Gaza, bien que n'ayant jamais existé comme entité politique indépendante dans l'histoire, occupe une position géostratégique majeure depuis l'Antiquité. La ville de Gaza, fondée vers 1500 av. J.-C., contrôlait les routes commerciales reliant l'Égypte à la Syrie. Les frontières actuelles du territoire résultent principalement des conflits qui ont suivi la création d'Israël en 1948, notamment la guerre israélo-arabe de la même année<sup>9</sup>.

Le découpage territorial de la Cisjordanie et de Gaza est ainsi hérité des rapports de force issus de la guerre de 1948, qui a transformé le Yishouv juif en État israélien, et du contexte impérialiste européen ayant favorisé l'implantation du sionisme à la fin du XIXe siècle. Ce mouvement politique, issu des logiques coloniales de l'époque, visait à établir un État juif, dont la Palestine devint la cible principale<sup>10</sup>.

Durant la période ottomane (jusqu'en 1917), la population locale était majoritairement arabe, les Juifs ne représentant qu'une très faible minorité<sup>11</sup>. Ce n'est qu'avec la Première Guerre mondiale que les équilibres régionaux ont basculé, notamment avec la Déclaration Balfour (1917), par laquelle le Royaume-Uni soutenait l'établissement d'un foyer national juif en Palestine. Après la victoire des Alliés, les accords Sykes-Picot et le mandat britannique ont

<sup>8</sup> CENTRE NATIONAL D'ÉTUDES SPATIALES (CNES). (2024). Image satellite de la bande de Gaza prise par Sentinel-2A [Image]. [En ligne] [https://cnes.fr/sites/default/files/styles/native\\_format/public/2024-05/geoimage-gaza-s2a-20221211-reperes.jpg?itok=7XeQk8oa](https://cnes.fr/sites/default/files/styles/native_format/public/2024-05/geoimage-gaza-s2a-20221211-reperes.jpg?itok=7XeQk8oa) (Consulté le 9 avril 2025, à 09h15).

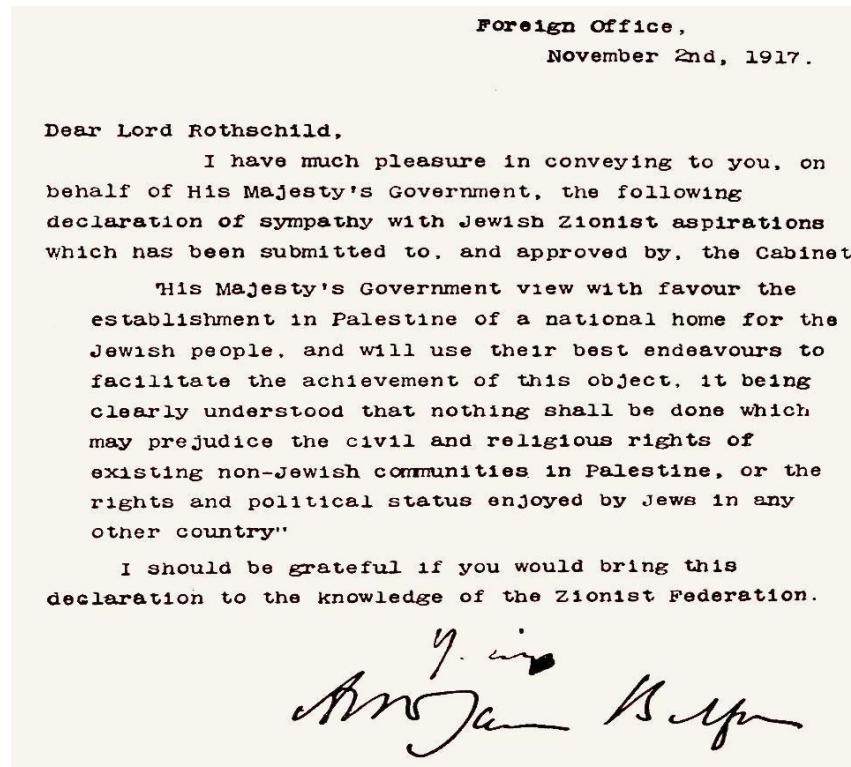
<sup>9</sup> CNES. (2023). La bande de Gaza : un territoire fermé sur lui-même par une frontière hermétique et militarisée. [En ligne] <https://cnes.fr/geoimage/la-bande-de-gaza-un-territoire-ferme-sur-lui-meme-par-une-frontiere-hermetique-et-militarisee> (Consulté le 9 avril 2025, à 10h05).

<sup>10</sup> CAPITAL. (2017, 2 novembre). Il y a 100 ans, la déclaration Balfour ouvrait la voie à la création d'Israël. [En ligne] <https://www.capital.fr/economie-politique/il-y-a-100-ans-la-declaration-balfour-ouvrait-la-voie-a-la-creation-disrael-1253084> (Consulté le 9 avril 2025, à 10h20).

<sup>11</sup> MAURIS, J. (s. d.). La Palestine. AXL – Université Laval. [En ligne] <https://www.axl.cefan.ulaval.ca/asie/palestine.htm> (Consulté le 9 avril 2025, à 10h25).



officialisé la domination européenne sur la région, sans projet réel d'indépendance pour les Arabes palestiniens<sup>12</sup>.



**Figure 3:** Reproduction de la Déclaration Balfour (1917), document historique marquant l'engagement britannique en faveur d'un foyer national juif en Palestine<sup>13</sup>.

### 1.6. La traduction française de la Déclaration Balfour

Le 2 novembre 1917, le ministre britannique des Affaires étrangères, Arthur James Balfour, adresse une lettre à Lord Rothschild, représentant de la communauté juive britannique, officialisant le soutien du gouvernement britannique à l'établissement d'un foyer national juif en Palestine. Ce document, connu sous le nom de *Déclaration Balfour*, marque une étape clé dans l'histoire du conflit israélo-palestinien :

*Cher Lord Rothschild, J'ai le grand plaisir de vous envoyer, au nom du gouvernement de Sa Majesté, la déclaration suivante de soutien aux aspirations des Juifs sionistes, qui a été mentionnée et approuvée par le Cabinet.*

<sup>12</sup> OUTRE-TERRE. (2005). La Déclaration Balfour, ou les promesses contradictoires de la Grande-Bretagne (n° 4). Cairn.info. [En ligne] <https://shs.cairn.info/revue-outre-terre1-2005-4-page-239?lang=fr> (Consulté le 9 avril 2025, à 10h30).

<sup>13</sup> BBC AFRIQUE. (2023, 2 novembre). La Déclaration Balfour : pourquoi elle continue de faire polémique 100 ans après. [En ligne] <https://www.bbc.com/afrique/monde-67297653> (Consulté le 10 avril 2025, à 18h02).

*Le gouvernement de Sa Majesté considère favorablement l'établissement en Palestine d'un foyer national pour le peuple juif et fera tout son possible pour faciliter la réalisation de cet objectif, étant clairement entendu que rien ne doit être fait qui puisse porter atteinte aux droits civils et religieux des communautés non juives existant en Palestine, ou aux droits et au statut politique dont jouissent les Juifs dans tout autre pays. Je vous serais reconnaissant de bien vouloir porter cette déclaration à l'attention de la Fédération sioniste.*

— Arthur James Balfour<sup>14</sup>.

### 1.7. Le plan de partage de l'ONU (1947) et ses conséquences

Le Plan de Partage de l'ONU, adopté le 29 novembre 1947, proposait de diviser la Palestine en deux États : un État juif représentant 57,47 % du territoire et un État palestinien représentant 42,53 %. Jérusalem devait être administrée internationalement en raison de son caractère religieux unique. Bien que les Juifs aient accepté cette proposition, les pays arabes et les Arabes palestiniens l'ont rejetée, estimant que leur souveraineté territoriale serait sérieusement compromise. Ce rejet conduisit à un conflit armé en 1948, au moment où la Grande-Bretagne se retirait de Palestine, plongeant la région dans une confrontation sanglante<sup>15</sup>.

Le rejet arabe découle de la perception que cette division favorisait injustement les Juifs, qui ne représentaient qu'environ 30 % de la population en Palestine à l'époque. Ils refusaient de voir un État juif se créer sur ce territoire, particulièrement après des siècles de domination ottomane et britannique. Pour les Juifs, cependant, la partition représentait un pas vers la création de leur propre État après des décennies de persécution, notamment pendant la Seconde Guerre mondiale.

Après la guerre de 1948, Israël sortit victorieux et étendit son territoire au-delà des frontières prévues par le plan de l'ONU, contrôlant finalement 77 % de la Palestine. Cette victoire entraîna l'exode de près de 650 000 Palestiniens, qui devinrent des réfugiés dans les pays voisins. Cette guerre redéfinira profondément la géopolitique de la région, un héritage qui alimente encore aujourd'hui le conflit israélo-palestinien<sup>16</sup>.

---

<sup>14</sup> HÉRODOTE. (s. d.). 2 novembre 1917 – La Déclaration Balfour. [En ligne] [https://www.herodote.net/2\\_novembre\\_1917-evenement-19171102.php](https://www.herodote.net/2_novembre_1917-evenement-19171102.php) (Consulté le 10 avril 2025, à 17h57).

<sup>15</sup>MORRIS, B. (2001). *Righteous Victims: A History of the Zionist-Arab Conflict, 1881–2001*. Vintage Books.

<sup>16</sup> GOUSSOT, M. (2015). *La guerre de 1948 et la création de l'État d'Israël : Contexte et conséquences*. Paris : Éditions La Découverte.

Ainsi, bien que le Plan de Partage de 1947 visât à établir deux États distincts, il n'a pas permis de résoudre les tensions. Le rejet arabe du plan a ouvert la voie à des conflits à répétition, qui continuent d'affecter le Moyen-Orient.

### 1.8. La création de l'état d'Israël

La proclamation de l'État d'Israël, le 14 mai 1948, a marqué un tournant majeur dans l'histoire du Moyen-Orient et du peuple juif. Ce moment historique est survenu à la fin du mandat britannique en Palestine et fut prononcé par David Ben Gourion, alors président de l'Agence juive, dans le vestibule du Musée d'Art de Tel Aviv. Cette déclaration découle directement du plan de partition de l'ONU de 1947, qui proposait la division de la Palestine en deux États distincts. Ce plan, bien que rejeté par les pays arabes, a cependant ouvert la voie à la concrétisation du projet sioniste, qui se construisait depuis des décennies face aux persécutions, notamment durant la Seconde Guerre mondiale.

Selon l'Encyclopédie d'histoire numérique de l'Europe (EHNE), la création de l'État d'Israël marque une rupture géopolitique majeure à l'échelle régionale, redistribuant les équilibres de pouvoir dans le Moyen-Orient.

La Déclaration d'indépendance, rédigée entre le 24 avril et le 13 mai 1948 par les membres du Yishuv, s'appuie sur une revendication historique et religieuse de la Terre d'Israël. Elle met en avant l'attachement du peuple juif à cette région, un lien remontant à l'Antiquité et maintenu tout au long des siècles d'exil. L'appel à la restauration de l'indépendance nationale et à la reconstruction de la culture juive apparaît comme une réponse directe aux souffrances endurées, particulièrement durant l'Holocauste. La Déclaration invoque également le droit naturel du peuple juif à établir un État souverain, en accord avec les principes d'autodétermination des peuples inscrits dans la Charte des Nations Unies<sup>17</sup>.

Le texte de la Déclaration met aussi l'accent sur des aspirations de paix et d'égalité pour tous les habitants d'Israël, y compris les Arabes palestiniens. Il prône une coexistence pacifique et une égalité totale des droits, quelle que soit la croyance, la race ou le sexe. Ce refus entraîna immédiatement une réaction militaire des pays arabes voisins, ce qui a entraîné la guerre israélo-arabe de 1948. Israël réussit non seulement à préserver son existence, mais aussi à étendre ses frontières au-delà des prévisions du plan de l'ONU. Malgré les aspirations de paix exprimées dans la Déclaration, les tensions régionales n'ont pas diminué. Le conflit israélo-palestinien, exacerbé par l'exode de centaines de milliers de Palestiniens, persiste jusqu'à aujourd'hui. L'État d'Israël, tout en respectant des valeurs démocratiques à l'intérieur de ses

<sup>17</sup> SHLAIM, A. (2000). *Le Mur de fer : Israël et le monde arabe*. Paris : Presses de Sciences Po.

frontières, continue de faire face à des défis importants liés à la reconnaissance internationale et à ses relations avec ses voisins arabes<sup>18</sup>.

La création de l'État d'Israël représente donc un accomplissement majeur pour le peuple juif, mais elle a également jeté les bases d'un conflit durable, toujours au cœur des tensions actuelles au Moyen-Orient<sup>19</sup>.

### 1. 9. La Nakba<sup>1</sup>, la "grande catastrophe" du peuple palestinien



Figure 4: L'exil forcé d'un peuple 1948<sup>20</sup>.

<sup>18</sup> MORRIS, B. (2001). *Victimes justes : Histoire du conflit israélo-arabe, 1881-2001*. Paris : Éditions du Seuil.

<sup>19</sup> EHNE. (s. d.). 1948 : Naissance de l'État d'Israël. [En ligne] <https://ehne.fr/fr/eduscol/terminale-generale/la-multiplication-des-acteurs-internationaux-dans-un-monde-bipolaire-de-1945-au-debut-des-annees/la-fin-de-la-seconde-guerre-mondiale-et-les-debut-d%E2%80%99un-nouvel-ordre-mondial/1948-naissance-de-l%E2%80%99etat-d%E2%80%99israel> (Consulté le 14 avril 2025, à 23h16).

<sup>20</sup> RADIO FRANCE. (2018, mai). Getty Images 3416940 [Image]. [En ligne] [https://www.radiofrance.fr/s3/cruiser-production/2018/05/2e6d29df-f90b-40ad-8d17-303e86122b4a/1200x680\\_gettyimages-3416940.webp](https://www.radiofrance.fr/s3/cruiser-production/2018/05/2e6d29df-f90b-40ad-8d17-303e86122b4a/1200x680_gettyimages-3416940.webp) (Consulté le 15 avril 2025, à 00h16).

<sup>1</sup> Nakba en arabe veut dire grand désastre ou grande catastrophe.





**Figure 5:** Réfugiés palestiniens lors de l'exode de 1948.<sup>21</sup>

La Nakba, ou "grande catastrophe ou grand désastre", (arabe : النكبة), désigne l'exode forcé de centaines de milliers de Palestiniens après la création de l'État d'Israël en 1948<sup>22</sup> : « Environ 700 000 à 800 000 Palestiniens ont été expulsés de leurs terres et forcés à l'exil, à la suite de la guerre déclenchée après l'adoption par l'ONU », le 29 novembre 1947, du plan de partage de la Palestine, qui prévoyait la division du territoire en deux États, l'un juif et l'autre arabe, avec Jérusalem sous administration internationale<sup>23</sup>.

Le 14 mai 1948, la proclamation de l'État d'Israël a marqué le début de cette tragédie, qualifiée par les Palestiniens de Nakba. Cette catastrophe fait partie intégrante de l'identité palestinienne et est commémorée chaque année, notamment lors de la « marche du retour », qui a lieu du 30 mars au 15 mai, en souvenir de l'exode et de la lutte pour le droit au retour des réfugiés palestiniens<sup>24</sup>.

<sup>21</sup> WIKIMEDIA COMMONS. (s. d.). Palestinian refugees [Image]. [En ligne] [https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/b/b5/Palestinian\\_refugees.jpg](https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/b/b5/Palestinian_refugees.jpg) (Consulté le 15 avril 2025, à 00h05).

<sup>22</sup> NAKBA. (s. d.). Dans *Dictionnaire du conflit israélo-palestinien*. (Consulté le 15 avril 2025, à 00h05).

<sup>23</sup> RADIO FRANCE. (2025, 15 avril). La Nakba, la grande catastrophe du peuple palestinien. *France Culture*. [En ligne] <https://www.radiofrance.fr/franceculture/la-nakba-la-grande-catastrophe-du-peuple-palestinien-6697448> (Consulté le 15 avril 2025, à 00h11).

<sup>24</sup> INA. (s. d.). Déplacement palestinien (1948-1967) : La Nakba. [En ligne] <https://www.ina.fr/ina-eclair-actu/deplacement-palestinien-1948-1967-nakba> (Consulté le 21 avril 2025, à 00h15).

### 1.10. La première guerre israélo-arabe et ses conséquences

La guerre de 1948, qu'on appelle aussi la première guerre israélo-arabe, a été un moment fondateur dans l'histoire du Moyen-Orient, mais surtout une rupture totale dans l'équilibre politique et humain de la région. Lorsqu'Israël déclare son indépendance le 14 mai 1948, cela ne signifie pas la paix, bien au contraire : dès le lendemain, cinq pays arabes (l'Égypte, la Syrie, la Transjordanie, le Liban et l'Irak) attaquent l'État hébreu. Leur objectif est clair : empêcher Israël d'exister. On peut dire que c'est la naissance d'un conflit qui ne s'est jamais vraiment arrêté depuis<sup>25</sup>.

À ce moment-là, les forces arabes sont bien plus nombreuses et mieux équipées que les troupes israéliennes. Par exemple, la Légion arabe de Transjordanie, qui était entraînée par les Britanniques, prend même Jérusalem-Est, un lieu hautement symbolique. Les soldats israéliens, eux, sont environ 35 000, mal équipés, et doivent souvent improviser. Mais ce qu'il ne faut pas sous-estimer, c'est la volonté de survivre : pour Israël, cette guerre, c'était littéralement « la vie ou la mort »<sup>26</sup>.

Au fil des mois, l'armée israélienne (Tsahal) réussit à renverser la situation. En 1949, des armistices sont signés sous la médiation de l'ONU. Mais la guerre laisse des conséquences humaines très lourdes. On estime à plus de 17 000 morts arabes, dont environ 13 000 Palestiniens, et près de 6 000 soldats israéliens tués. Mais surtout, c'est la catastrophe humaine du peuple palestinien qui marque les esprits : entre 530 000 et 900 000 personnes fuient ou sont expulsées, se retrouvant dans des camps de réfugiés dans les pays arabes voisins<sup>27</sup>.

Territorialement, Israël gagne beaucoup plus que ce que le plan de partage de l'ONU de 1947 lui avait attribué. L'État hébreu prend le contrôle de la Galilée, l'ouest du Néguev, une grande partie du littoral, et même la zone ouest de la Cisjordanie. Le projet d'un État palestinien, lui, disparaît complètement. La Cisjordanie est annexée par la Transjordanie, et la bande de Gaza passe sous contrôle égyptien.

En mai 1949, Israël est reconnu par l'ONU, ce qui lui donne une reconnaissance officielle sur la scène internationale. Quelques mois plus tard, la Knesset vote la "loi du retour", qui

<sup>25</sup> LUMNI. (2025). Le conflit israélo-arabe : la chronologie. [En ligne] <https://www.lumni.fr/article/le-conflit-israelo-arabe-la-chronologie> (Consulté le 15 avril 2025, à 19h31).

<sup>26</sup> MAXICOURS. (2025). La naissance d'Israël et la première guerre israélo-arabe. [En ligne] <https://www.maxicours.com/se/cours/la-naissance-d-israel-et-la-premiere-guerre-israelo-arabe/> (Consulté le 15 avril 2025, à 20h24).

<sup>27</sup> LES CLÉS DU MOYEN-ORIENT. (2025). Retour cartographique sur le conflit israélo-arabe (1/2). [En ligne] <https://www.lesclesdumoyenorient.com/Retour-cartographique-sur-le-conflit-israelo-arabe-1-2-des-premices-du-conflit.html> (Consulté le 15 avril 2025, à 19h46).

permet à tous les Juifs du monde de venir vivre en Israël. Cela renforce le caractère juif de l'État, mais crée aussi un déséquilibre démographique et alimente les tensions régionales. On peut dire que cette guerre, bien qu'elle soit la première, pose toutes les bases des conflits à venir, comme la guerre des Six Jours de 1967 ou celle du Kippour en 1973.

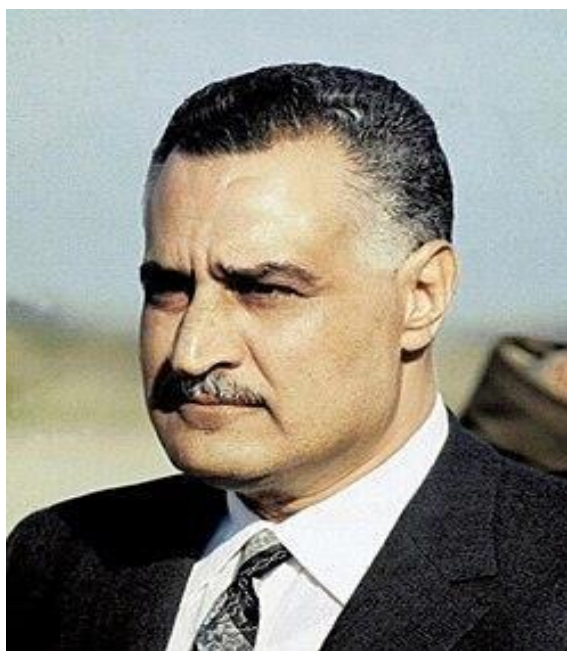
### **1.11. Le tonnerre de la nationalisation de la compagnie du canal de Suez**

En avril 1951, le Majliss iranien a décidé de nationaliser l'Anglo-Iranian Oil Company (AIOC), une décision qui a eu des répercussions importantes sur les relations internationales. Deux ans plus tard, en août 1953, Mohamed Mossadegh, le Premier ministre iranien, fut renversé à la suite d'un coup d'État orchestré par la CIA et les services secrets britanniques, rétablissant ainsi le chah sur le trône. Ce renversement ne fit que renforcer le mouvement de nationalisation dans d'autres pays, notamment dans le monde arabe.

Un scénario similaire allait se produire en Égypte en 1956, un pays qui, après le renversement de la monarchie en 1952 par les "Officiers libres", commençait à voir émerger un leader charismatique en la personne de Gamal Abdel Nasser. Ce dernier devint progressivement l'homme fort de l'Égypte, prenant la présidence en 1956 après avoir été nommé président du Conseil de commandement révolutionnaire en 1954. Nasser, qui avait pris part à la conférence de Bandung en 1955, se positionnait comme le champion du panarabisme et du non-alignement, rejetant les influences coloniales et impérialistes de l'Occident. Il décida donc de nationaliser le canal de Suez le 26 juillet 1956, à la suite du rejet par les États-Unis et le Royaume-Uni de son financement pour la construction du barrage d'Assouan, un projet central pour son plan de modernisation de l'Égypte.<sup>28</sup>

---

<sup>28</sup> Henry, C. M. (2013). *The Political Economy of Egypt's Transformation* [Livre imprimé]. Cambridge University Press.



**Figure 6:** Gamal ou Jamal Abdel Nasser, 1969<sup>29</sup>

Lors de son discours à Alexandrie, Nasser annonça que le canal de Suez, jusque-là géré par une compagnie franco-britannique, serait désormais sous contrôle égyptien. Il justifia cette décision par la nécessité de financer son projet de barrage et de réduire la dépendance de l'Égypte à l'égard des puissances coloniales européennes. "Nous avons lutté pour nous débarrasser des traces de l'impérialisme. Ce canal n'est pas la propriété des puissances coloniales, mais celle de l'Égypte," déclara-t-il (*Écrits et Discours du colonel Nasser*, 1956, p. 16-21)<sup>30</sup>. Ce discours marqua un tournant dans la politique arabe et dans la relation de l'Égypte avec les puissances mondiales.

La réaction des puissances coloniales ne se fit pas attendre. La France et le Royaume-Uni, en désaccord avec l'aide fournie par l'Égypte aux insurgés algériens, et soucieux de maintenir leur contrôle sur le canal de Suez, décidèrent de lancer une intervention militaire. Ils furent soutenus par Israël, qui voyait dans l'ascension de Nasser une menace pour sa sécurité, en raison de son soutien aux mouvements panarabes et à la lutte contre Israël. Le 29 octobre 1956, Israël attaqua le Sinaï, tandis que les forces franco-britanniques débarquaient à Port-Saïd, entamant ainsi la crise de Suez<sup>31</sup>.

<sup>29</sup> NASSER, G. (1969). Gamal Abdel Nasser [Image]. *Wikipédia*. [En ligne] [https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/thumb/3/38/Nasser\\_in\\_1969.jpg/250px-Nasser\\_in\\_1969.jpg](https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/thumb/3/38/Nasser_in_1969.jpg/250px-Nasser_in_1969.jpg) (Consulté le 15 avril 2025, à 15h41).

<sup>30</sup> NASSER, G. (1956). *Écrits et Discours du colonel Nasser* (pp. 16-21). Paris : La Documentation française.

<sup>31</sup> CVCE. (1956). Discours de Nasser annonçant la nationalisation du canal de Suez. [En ligne] <https://www.cvce.eu/education/unit-content/-/unit/dd10d6bf-e14d-40b5-9ee6-37f978c87a01/003be399-1fcb-4a0b-bf84-70781e403376> (Consulté le 15 avril 2025, à 16h13).



### 1.12. Les conséquences de la crise du canal de Suez

L'impact de la crise de Suez fut considérable. D'un côté, Nasser sortit politiquement renforcé, non seulement en Égypte mais dans tout le monde arabe, où il devint un symbole de la lutte contre l'impérialisme et de la décolonisation. En revanche, la France et le Royaume-Uni, bien qu'ayant remporté des succès militaires, furent contraints de se retirer sous la pression des États-Unis et de l'Union soviétique, marquant la fin de leur domination coloniale sur la région.

Comme le souligne l'historien C.L. Mowat, "La crise de Suez a été un tournant dans les relations internationales. Elle a mis fin à l'hégémonie des anciennes puissances coloniales et a révélé la nouvelle réalité de la guerre froide, où les États-Unis et l'Union soviétique imposaient leur volonté sur la scène mondiale"<sup>32</sup>. Cette citation met en évidence l'importance géopolitique du conflit, marquant la montée en puissance des superpuissances et la diminution de l'influence européenne au Moyen-Orient.

La crise fut également un moment décisif pour l'ONU, qui eut un rôle majeur dans l'imposition d'un cessez-le-feu et dans la gestion des répercussions économiques de la fermeture du canal. La guerre marqua également la fin de l'ère du contrôle exclusif des puissances coloniales sur le Moyen-Orient et un tournant dans les relations internationales.

### 1.13. Naissance de l'OLP en mai 1964

L'Organisation de libération de la Palestine (OLP), fondée en mai 1964, a pour objectif de défendre les droits des Palestiniens et de lutter pour la création d'un État souverain. Cette organisation inclut divers groupes, tels que le Fatah, le Front populaire de libération de la Palestine (FPLP) et le Front démocratique pour la libération de la Palestine (FDLP), chacun ayant ses propres stratégies et idéologies. Après la guerre des Six Jours en 1967, qui se solde par la défaite des forces arabes et l'occupation de la Cisjordanie et de la bande de Gaza par Israël, l'OLP gagne une importance politique majeure. L'occupation de ces territoires par Israël renforce la résistance palestinienne, notamment à travers la guérilla et le mouvement de libération qui se structure davantage autour de l'OLP<sup>33</sup>.

La naissance officielle de l'OLP a eu lieu lors du sommet arabe du Caire, le 17 janvier 1964, sous l'impulsion d'Ahmad Shuqairi, qui devint son premier président. L'objectif était de créer une structure politique palestinienne indépendante pour organiser la résistance contre

<sup>32</sup> MOWAT, C. L. (1981). *La crise de Suez : Une perspective globale*. Oxford : Oxford University Press.

<sup>33</sup> RADIO FRANCE. (s. d.). Histoire de l'Organisation de libération de la Palestine. *France Culture*. [En ligne] <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-cours-de-l-histoire/histoire-de-l-organisation-de-liberation-de-la-palestine-4756387> (Consulté le 16 avril 2025, à 17h06).

l'« État d'Israël » et pour obtenir un soutien international en faveur de la cause palestinienne. Le Congrès National Palestinien, tenu à Jérusalem du 28 mai au 2 juin 1964, a officialisé la création de l'OLP en la dotant d'un comité exécutif.

La Ligue arabe a soutenu la création de l'OLP, mais ce soutien est resté ambigu, certains pays cherchant à contrôler la structure tout en reconnaissant l'OLP comme un acteur clé dans la résistance palestinienne. Ahmad Shuqairi, en tant que délégué palestinien à la Ligue arabe, a été un acteur essentiel dans cette création, mais après la défaite arabe de 1967, il se retire de la présidence de l'OLP<sup>34</sup>.

La lutte palestinienne, symbolisée par l'OLP, est donc profondément influencée par les évolutions géopolitiques du Moyen-Orient, notamment après la guerre de 1967, et la montée en puissance des mouvements de résistance comme le Fatah, fondé par Yasser Arafat. Ce dernier succède à Shuqairi en 1969 à la tête de l'OLP et poursuit l'objectifs de structurer et d'unifier les actions de résistance palestinienne, tout en cherchant une reconnaissance internationale.

L'OLP obtient en 1974 une reconnaissance officielle par l'ONU, devenant ainsi l'unique représentant légitime du peuple palestinien. Cette reconnaissance symbolise un tournant dans la diplomatie internationale vis-à-vis de la cause palestinienne, mais aussi dans la stratégie de l'OLP qui passe d'une simple organisation armée à un acteur politique incontournable.



**Figure 7:**Ahmad Shuqairi, premier président de l'OLP <sup>35</sup>.

<sup>34</sup> USHERBROOKE.CA. (s. d.). Bilan des événements du Moyen-Orient. [En ligne] <https://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMEve/87> (Consulté le 16 avril 2025, à 17h49).

<sup>35</sup> AHMAD-ALSHUKAIRY.ORG. (s. d.). Ahmad Shuqairi – Le premier président de l'OLP [Image]. [En ligne] <https://ahmad-alshukairy.org/wp-content/uploads/2017/04/A01-7-1280x999-435x310.jpg> (Consulté le 16 avril 2025, à 17h50).



**Figure 8:**Yasser Arafat, leader de l'OLP.<sup>36</sup>

#### **1.14. Le déclenchement de la guerre des Six Jours, troisième conflit entre Israël et les pays arabes**

En juin 1967, Israël s'engage dans un conflit majeur avec trois de ses voisins arabes — l'Égypte, la Jordanie et la Syrie — qui est désormais connu sous le nom de Guerre des Six Jours. Le contexte de cette guerre réside dans l'escalade des tensions entre Israël et les pays arabes voisins, notamment en raison de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP), fondée en 1964 par Yasser Arafat, qui est perçue comme une menace croissante à la sécurité israélienne. En réponse à ce danger, Israël lance une attaque préventive le 5 juin 1967. Sous la direction du ministre de la Défense Moshé Dayan, Israël parvient à détruire l'aviation égyptienne au sol, marquant ainsi le début de l'offensive israélienne qui aboutira à la prise de la Cisjordanie, de Gaza, de Jérusalem-Est et du plateau du Golan<sup>37</sup>.

#### **1.15. Conséquences Territoriales et Politiques**

L'occupation des territoires mentionnés par Israël aura des conséquences durables. Jérusalem-Est devient le centre de la contestation internationale, tandis que près de 350 000 Palestiniens sont contraints de fuir leurs terres, un événement qui sera vivement critiqué par la communauté internationale, et en particulier par les Nations Unies (Université des sciences humaines, 2025). La résolution 242 du Conseil de sécurité de l'ONU appelle Israël à se retirer des territoires occupés, une demande qui, bien que symbolique, n'a été que partiellement

<sup>36</sup> TWITTER. (2025, 16 avril). *Yasser Arafat* [Image]. [En ligne] <https://pbs.twimg.com/media/GjBnfUzWUAA7MAL.jpg> (Consulté le 16 avril 2025, à 18h03).

<sup>37</sup> UNIVERSITÉ DES SCIENCES HUMAINES, UNIVERSALIS. (2025, 16 avril). *Guerre des Six Jours*. *Encyclopædia Universalis*. [En ligne] <https://www.universalis.fr/encyclopedie/guerre-des-six-jours/> (Consulté le 16 avril 2025, à 20h25).

respectée<sup>38</sup>. Cette occupation continue de nourrir la résistance palestinienne, en particulier à travers les actions de groupes armés soutenus par l'OLP.

En octobre 1973, l'Égypte et la Syrie lancèrent une offensive surprise contre Israël, connue sous le nom de guerre du Yom Kippour, dans l'espoir de récupérer les territoires perdus en 1967. Bien qu'Israël ait repoussé l'attaque, il a subi d'importantes pertes humaines et matérielles.

La Charte nationale palestinienne, révisée en 1968 après la guerre, mettait l'accent sur la lutte armée pour la libération de la Palestine et l'éradication de l'État d'Israël. Ce document reflétait les ambitions de l'OLP et sa détermination à poursuivre une révolution armée contre l'occupation israélienne, soutenue par les pays arabes<sup>39</sup>.

### 1.16. Mouvement Palestinien du Fatah

Le Fatah, fondé en 1958 par Yasser Arafat, est un mouvement nationaliste palestinien dont l'objectif principal est la libération de la Palestine et la création d'un État palestinien autonome, démocratique et multireligieux<sup>40</sup>. Ce mouvement a émergé après la défaite de 1948, un événement marquant qui a forgé la conscience politique de ses fondateurs, surnommés « la génération du désastre ». Initialement, le Fatah s'est concentré sur la lutte armée pour atteindre ses objectifs, mais un tournant a eu lieu en 1988 lorsque Arafat a renoncé à la violence au nom de l'Organisation de Libération de la Palestine (OLP)<sup>41</sup>. Le Fatah a également joué un rôle clé dans le processus de paix d'Oslo en 1993, ce qui a permis aux dirigeants palestiniens de retourner dans les territoires occupés et d'organiser des élections en 1996<sup>42</sup>.

Cependant, le Fatah a perdu sa position dominante en 2006, lors des élections législatives, où le Hamas a remporté la majorité. Cela a mené à des tensions croissantes et à une division des territoires palestiniens : le Fatah contrôlait la Cisjordanie, tandis que le Hamas prenait le contrôle de Gaza après des affrontements internes<sup>43</sup>.

Le Djihad islamique palestinien (MJIP), fondé à la fin des années 1970 et au début des années 1980, a été fortement influencé par les Frères musulmans. Ce groupe radical rejetait la reconnaissance d'Israël et la voie diplomatique, notamment les accords d'Oslo, et a toujours

<sup>38</sup> AXL, C. *Histoire de la Palestine*. AXL Cean. [En ligne] <https://www.axl.cefau.ulaval.ca/asie/palestine.htm> (Consulté le 16 avril 2025, à 20h55).

<sup>39</sup> CONSTITUTION DE LA PALESTINE (1968). (2025, 16 avril). *MJP – Université de Perpignan*. [En ligne] <https://mjp.univ-perp.fr/constit/ps1968.htm> (Consulté le 16 avril 2025).

<sup>40</sup> KHALIDI, R. (2006a). *La Palestine : Une histoire*. Paris : Éditions La Découverte.

<sup>41</sup> GHANEM, A. (2000). *Le Fatah et l'Organisation de Libération de la Palestine : De l'armement à la diplomatie*. Paris : Presses universitaires de Paris.

<sup>42</sup> ABU AMR, Z. (1994). *Islamic Fundamentalism in the West Bank and Gaza: Muslim Brotherhood and the Hamas*. *Middle East Journal*.

<sup>43</sup> HROUB, K. (2000). *Hamas : A history from within*. Beirut : Institute for Palestine Studies.

privilegié la lutte armée pour atteindre ses objectifs, notamment à travers les brigades al-Qods, qui ont été actives lors des deux Intifadas<sup>44</sup>.

Le Hamas, fondé en 1987 pendant la première Intifada, se distingue par son approche islamiste radicale. Héritier de la branche palestinienne des Frères musulmans, il a rejeté tout compromis avec Israël, prônant la création d'un État islamique sur toute la Palestine et le djihad contre Israël. Bien que le Hamas ait gagné en popularité grâce à ses services sociaux, sa charte fondatrice de 1988 incite toujours à la violence. Après sa victoire aux élections législatives de 2006, il a pris le contrôle de Gaza, accentuant ainsi la division interne palestinienne. Contrairement au Fatah, le Hamas a adopté une approche plus radicale, refusant de reconnaître Israël, bien que des déclarations récentes montrent une certaine ouverture à une solution à deux États.

### **1.17. La guerre du Kippour, quatrième conflit israélo-arabe (Octobre 1973)**

La guerre du Kippour de 1973 est un tournant majeur dans le conflit israélo-arabe. Ce conflit, qui a opposé Israël à une coalition de l'Égypte et de la Syrie, a été déclenché par une attaque surprise lancée le 6 octobre 1973, pendant Yom Kippour, une fête juive importante. L'objectif de l'Égypte était de récupérer les territoires perdus lors de la guerre des Six Jours de 1967, notamment le plateau du Golan et le Sinaï. Bien que l'attaque ait initialement pris Israël par surprise, le pays a riposté avec une contre-offensive, récupérant finalement le Golan et repoussant les troupes égyptiennes dans le Sinaï. Le cessez-le-feu a été imposé par l'ONU à la fin du mois d'octobre 1973.

La guerre a également eu des répercussions économiques, notamment sur le marché pétrolier. L'Organisation des pays exportateurs de pétrole (OPEP), dominée par les nations arabes, a utilisé le pétrole comme une arme économique, en réduisant sa production pour augmenter les prix du pétrole<sup>45</sup>.

En parallèle, la seconde Intifada (2000-2005)<sup>46</sup>, a marqué un renouveau de la résistance palestinienne face à l'occupation israélienne. Elle a été provoquée par la visite d'Ariel Sharon sur l'Esplanade des Mosquées en septembre 2000, un geste perçu par les Palestiniens comme une provocation. À la différence de la première Intifada, la seconde a été caractérisée par

---

<sup>44</sup> KHALIDI, R. (2006b). *Le droit au retour des réfugiés palestiniens*. Paris : Presses de l'Université de Paris.

<sup>45</sup> BBC News. (2017, 6 octobre). *Yom Kippur War: The 1973 conflict that shook the Middle East* [En ligne]. <https://www.bbc.com/news/world-middle-east-41415003> (Consulté le 16 avril 2025, à 06h10min).

<sup>46</sup> Encyclopædia Britannica. (s. d.). *Intifada* [En ligne]. <https://www.britannica.com/event/Intifada> (Consulté le 16 avril 2025, à 06h02min).

l'utilisation d'armes à feu et des attaques suicides. Cette escalade de violence a été exacerbée par les frustrations liées à l'échec du sommet de Camp David et à la continuation de l'occupation israélienne<sup>47</sup>.

### 1.18. Attaque du Hamas contre Israël du 7 d'octobre 2023

Le 7 octobre 2023, le Hamas a lancé une offensive massive contre Israël, appelée "Déluge d'Al-Aqsa", marquée par une série d'attaques comprenant des tirs de roquettes depuis Gaza, des incursions terrestres, maritimes et aériennes. Cette offensive a été d'une ampleur inédite, avec des membres du Hamas pénétrant en Israël, tuant des civils et prenant des otages. La réaction israélienne a été immédiate, avec l'opération "Glaives de fer", incluant des frappes aériennes massives sur Gaza et la mobilisation de réservistes israéliens. Le bilan humain est tragique, avec des milliers de morts et de blessés des deux côtés<sup>48</sup>.

Israël a répondu de manière intense, transformant la bande de Gaza en un champ de ruines, piégeant complètement la population civile. Dans sa volonté d'éliminer le Hamas, l'armée israélienne sacrifie indirectement des milliers de civils, confinés sans issue vers le sud du territoire.

Des images d'enfants blessés, soignés sans anesthésie dans des hôpitaux privés d'électricité, illustrent l'ampleur du drame. Les familles, piégées sous les décombres ou réfugiées dans des écoles de fortune, subissent des pénuries d'eau et de nourriture. La famine et les maladies s'installent progressivement, accentuant la catastrophe humanitaire<sup>49</sup>.

À Gaza, les pertes humaines dépassent les 50 000 morts selon les sources locales, dont une majorité d'enfants, de femmes et de personnes âgées. Le ministère de la Santé de Gaza, bien que contrôlé par le Hamas, publie des chiffres confirmés ou repris par l'UNICEF et Human Rights Watch, qui soulignent l'ampleur de la crise<sup>50</sup>. En Israël, l'attaque du 7 octobre a fait au moins 1 200 morts et 7 500 blessés, provoquant un traumatisme national durable<sup>51</sup>.

---

<sup>47</sup> GHANEM, A. (2000). *Le Fatah et l'Organisation de Libération de la Palestine : De l'armement à la diplomatie*. Paris : Presses universitaires de Paris. <https://www.presse.univ-paris-diderot.fr>

<sup>48</sup> KHALIDI, R. (2013). *Palestine and the Palestinians: The Past, Present, and Future*. Sausalito : PoliPointPress.

<sup>49</sup> PAPPÉ, I. (2023). *Le Moyen-Orient moderne : Une histoire par les peuples*. New Haven : Yale University Press.

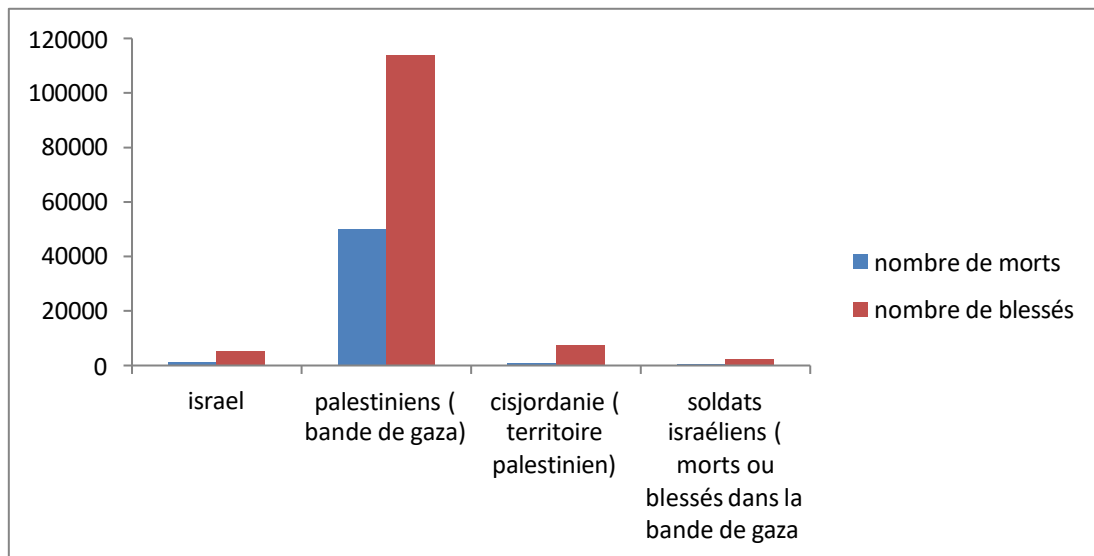
<sup>50</sup> UNICEF. (2024). *Children in Gaza: Humanitarian Crisis Update* [Rapport en ligne]. <https://www.unicef.org> (Consulté le 18 avril 2025, à 19h47min).

<sup>51</sup> BOOTH, W., & BEAUMONT, P. (2024). *Gaza under siege: Human cost of the Israel-Hamas war* [Article de presse en ligne]. *The Guardian*. <https://www.theguardian.com> (Consulté le 18 avril 2025, à 19h47min).



Cette escalade a suscité des inquiétudes internationales concernant une possible extension du conflit à toute la région, bien que la communauté internationale appelle majoritairement à un cessez-le-feu et à une désescalade.

### 1.19. Nombre de morts et de blessés



**Figure 9: Gaza, Cisjordanie et Israël : nombre de victimes depuis l'attaque du Hamas.<sup>52</sup>**

Ce diagramme illustre le nombre de victimes, tant mortelles que blessées, en lien avec l'assaut du Hamas sur Israël et les ripostes israéliennes dans la bande de Gaza et en Cisjordanie, depuis le 7 octobre 2023. La région de Gaza enregistre le nombre le plus élevé de pertes humaines et de blessés, comptabilisant plus de 50.000 morts et plus de 115.000 blessés. Environ 2,1 millions de personnes vivent dans la bande de Gaza.

Selon une évaluation conjointe menée par la Banque mondiale et les Nations Unies, les destructions causées par le conflit en Gaza sont estimées à 18,5 milliards de dollars, ce qui représente près de 97 % du PIB combiné de la Cisjordanie et de Gaza pour l'année 2022. Cette dévastation affecte l'ensemble des secteurs économiques :

- Logement : Près de 62 % des habitations ont subi des dommages ou ont été complètement détruites, représentant environ 72 % du coût total des destructions<sup>53</sup>.

<sup>52</sup> Statista. (2024). *Guerre Israël - territoires palestiniens : nombre de morts et de blessés depuis octobre 2023* [Données statistiques en ligne]. <https://fr.statista.com/statistiques/1423795/guerre-israel-territoires-palestiniens-nombre-morts-et-blesses/> (Consulté le 18 avril 2025, à 19h47min).

<sup>53</sup> Banque mondiale & Nations Unies. (2024). *Évaluation des dommages et pertes dans la bande de Gaza* [Rapport conjoint en ligne]. Groupe de travail conjoint. <https://www.banquemonddiale.org> (Consulté le 18 avril 2025, à 15h20min).

- Services publics : Environ 84 % des établissements de santé ont été endommagés ou détruits, et le système d'approvisionnement en eau et en assainissement fonctionne à moins de 5 % de sa capacité initiale avant le conflit<sup>54</sup>.

- Éducation : La totalité des enfants de Gaza est désormais privée d'accès à l'école, étant donné la destruction des infrastructures éducatives<sup>55</sup>.

- Économie : Le taux de chômage a atteint 74 % de la population, et le PIB de Gaza a chuté de 86 % au dernier trimestre de l'année 2024.

### 1.20. Dirigeants palestiniens tués par Israël

Janvier 2024 : Saleh al Arouri, une figure majeure au sein du Hamas, a été tué dans une explosion à Dahiye, un quartier du sud de Beyrouth. Cet homme de 57 ans, chef adjoint du bureau politique du groupe et fondateur des Brigades « Izz al Din al Qassam », a joué un rôle crucial dans les opérations militaires. Il était également l'un des dirigeants les plus proches de l'Iran et du Hezbollah. En octobre 2023, l'armée israélienne a détruit sa résidence à Arura, en Cisjordanie, près de Ramallah<sup>56</sup>.

31 juillet 2024 : Ismaïl Haniyeh, le dirigeant politique du Hamas, a été tué lors d'une attaque israélienne à Téhéran. Le groupe a accusé Israël d'être responsable de cette frappe, intervenue après l'investiture du président iranien. Ce meurtre a provoqué une réaction internationale importante, avec des condamnations venant de pays comme la Chine, la Russie et la Turquie. Le président palestinien Mahmoud Abbas a dénoncé cet acte comme un « assassinat lâche »<sup>57</sup>.

16 octobre 2024 : Après la mort d'Haniyeh, Yahya Sinwar, âgé de 61 ans, a pris la tête du Hamas dans la bande de Gaza. Cependant, il a été tué dans une frappe israélienne le 16 octobre. Sa disparition représente un changement stratégique majeur pour le Hamas, étant donné son rôle central dans l'organisation. Cette information a été confirmée par la presse israélienne après l'attaque<sup>58</sup>.

<sup>54</sup> Al Arabiya English. (2024). *Impact économique et humanitaire du conflit à Gaza* [Article en ligne]. Al Arabiya. <https://english.alarabiya.net> (Consulté le 18 avril 2025, à 15h21min).

<sup>55</sup> Al Jazeera. (2024). *Destruction des infrastructures à Gaza : un bilan tragique* [Article en ligne]. Al Jazeera. <https://www.aljazeera.com> (Consulté le 18 avril 2025, à 15h21min).

<sup>56</sup> Wikipédia. (2024, 2 février). *Assassinat de Saleh al-Arouri* [Article encyclopédique en ligne]. [https://fr.wikipedia.org/wiki/Assassinat\\_de\\_Saleh\\_al-Arouri](https://fr.wikipedia.org/wiki/Assassinat_de_Saleh_al-Arouri) (Consulté le 21 avril 2025, à 05h37min).

<sup>57</sup> The Guardian. (2024, 24 décembre). *Israel confirme avoir tué le chef politique du Hamas, Ismail Haniyeh, en Iran en juillet* [Article en ligne]. <https://www.theguardian.com/world/2024/dec/24/ismail-haniyeh-hamas-political-leader-israel-assassination> (Consulté le 21 avril 2025, à 05h39min).

<sup>58</sup> The Jerusalem Post. (2024, 16 octobre). *Israel confirme avoir tué Yahya Sinwar, chef du Hamas à Gaza, le 16 octobre 2024* [Article en ligne]. <https://www.jpost.com/arab-israeli-conflict/article-1234567> (Consulté le 21 avril 2025, à 05h40min).



En mars 2024, Marwan Issa, un autre dirigeant du Hamas, a été tué dans un bombardement israélien. Issa, âgé de 58 ans, occupait un poste clé dans la branche militaire du Hamas. Ce meurtre s'inscrit dans une série d'éliminations ciblées par Israël, visant à affaiblir l'organisation après l'attaque du 7 octobre 2023, marquant ainsi une intensification du conflit israélo-palestinien<sup>59</sup>.

### **Conclusion**

Le panorama historique exposé dans ce chapitre révèle que le conflit israélo-palestinien ne peut être réduit à une simple succession d'événements. Il s'inscrit dans un processus complexe mêlant enjeux territoriaux, identitaires et politiques. Ce contexte met en lumière les dynamiques de pouvoir et les tensions profondes qui perdurent entre les acteurs, tout en soulignant l'importance des mémoires collectives et des symboliques attachées à la Palestine.

Cependant, au-delà des faits historiques, ce conflit est également une affaire de discours. La manière dont les événements sont racontés, interprétés et diffusés dans l'espace public joue un rôle central dans la perpétuation des antagonismes. Pour approfondir la compréhension de ce conflit dans sa dimension contemporaine, il est donc essentiel d'analyser les mécanismes langagiers qui sous-tendent les récits médiatiques.

Ainsi, après avoir posé les repères historiques et politiques indispensables, il devient nécessaire d'aborder les outils conceptuels permettant d'analyser ces représentations discursives. Le chapitre suivant présentera donc les fondements théoriques de l'analyse du discours, un cadre essentiel pour étudier ensuite les phénomènes d'hostilité, d'idéologie et de légitimation dans les discours médiatiques portant sur le conflit israélo-palestinien.

---

<sup>59</sup> Wikipédia. (2025, 20 avril). *Assassinat de Marwan Issa* [Article encyclopédique en ligne]. [https://en.wikipedia.org/wiki/Assassination\\_of\\_Marwan\\_Issa](https://en.wikipedia.org/wiki/Assassination_of_Marwan_Issa) (Consulté le 21 avril 2025, à 05h42min).

**CHAPITRE II**  
**L'Analyse du discours**  
**« Discours médiatique »**

## Introduction

Le discours, en tant que production langagière inscrite dans une situation de communication, dépasse le simple agencement de phrases grammaticalement correctes. Il s'agit d'un acte de langage porteur de sens, de valeurs et d'intentions, qui participe à la structuration des interactions sociales. Comprendre le discours implique donc d'interroger non seulement les formes linguistiques qui le composent, mais aussi les contextes sociaux, idéologiques, cognitifs et culturels dans lesquels il prend sens.

Ce chapitre propose un parcours théorique visant à éclairer les dimensions fondamentales du discours. Nous commencerons par définir ce concept de manière générale, en mobilisant des apports issus de la linguistique, de la pragmatique, de l'analyse de l'énonciation ainsi que des sciences sociales. Nous proposerons pour cela plusieurs définitions données au discours par des spécialistes du domaine. Le discours sera envisagé comme une pratique langagière située, engageant un locuteur, un destinataire et un cadre d'énonciation. Nous nous appuierons notamment sur les travaux d'Émile Benveniste pour explorer la subjectivité dans le langage, ceux de Patrick Charaudeau pour interroger les règles implicites de communication, ainsi que sur les théories des actes de langage, de la polyphonie, de l'ethos ou de l'interdiscursivité.

Cette réflexion nous conduira aussi à considérer le discours dans sa fonction sociale et idéologique, en tant que pratique participant à la reproduction ou à la transformation des représentations collectives. Le discours n'est jamais neutre : il est traversé par des enjeux de pouvoir, de légitimation et d'influence, et ancré dans des cadres cognitifs orientant la réception et l'interprétation des énoncés.

Dans un second temps, l'analyse portera sur une forme spécifique de discours : le discours médiatique. En tant que discours institutionnalisé circulant dans l'espace public, il présente des caractéristiques particulières, tant dans sa production que dans sa réception. Nous verrons comment les médias, loin de simplement relayer des faits, participent activement à la construction du réel social par des choix de cadrage, de hiérarchisation, de mise en scène ou d'effets émotionnels.

L'objectif est donc double : poser les fondements théoriques pour comprendre le discours dans sa complexité, et appliquer ces outils à l'analyse du discours médiatique, afin d'en dévoiler les logiques, stratégies et effets idéologiques.

### 2.1. Définition générale du discours

Le discours constitue bien plus qu'une simple production verbale ; il s'agit d'une pratique sociale ancrée dans des contextes historiques, culturels et idéologiques spécifiques. Tandis que Ferdinand de Saussure (1916) conceptualisait la langue comme un système abstrait de signes indépendants des usages concrets<sup>60</sup>, le discours, quant à lui, se manifeste à travers des énoncés situés, porteurs de significations sociales.

Dans cette perspective, le discours se définit comme un ensemble d'énoncés produits par un locuteur, adressés à un destinataire, dans un contexte précis et poursuivant une finalité déterminée. Il dépasse alors la simple production linguistique pour s'imposer comme un acte de langage complexe, inscrit dans une situation interdiscursive, relationnelle et idéologiquement marquée.

D'une part, François Neveu conçoit le discours comme une unité textuelle structurée, qui dépasse la simple juxtaposition de phrases. À travers son intérêt pour la linguistique textuelle, il souligne l'importance des mécanismes de cohésion et de cohérence – tels que l'anaphore, la cataphore ou encore les connecteurs logiques – qui assurent la continuité thématique et la progression du sens. Pour Neveu, le discours s'organise autour de relations référentielles internes, constituant ainsi une construction linguistique cohérente<sup>61</sup>.

Alors que Neveu met l'accent sur la structuration textuelle du discours, Dominique Maingueneau déplace l'analyse vers sa dimension sociale et institutionnelle. Le discours, selon lui, n'existe jamais en dehors d'un contexte institutionnel, générique et énonciatif précis. Il s'inscrit dans des cadres de production spécifiques – ce qu'il appelle « scénographies » – et met en jeu des rapports de force implicites. Plus qu'un simple texte, le discours est, chez Maingueneau, une mise en scène de la parole qui engage des positions sociales et des identités discursives<sup>62</sup>.

Dans une approche complémentaire, Patrick Charaudeau propose de comprendre le discours comme un contrat de communication entre un locuteur et un destinataire. Ce contrat repose sur des rôles sociaux, des attentes mutuelles et des normes d'interprétation partagées, propres à chaque situation de communication. Charaudeau insiste sur la dimension stratégique du discours : parler, c'est chercher à influencer l'autre en s'adaptant aux contraintes du contexte et aux ressources disponibles<sup>63</sup>.

<sup>60</sup>Saussure, F. de. (1916). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.

<sup>61</sup> Neveu, F. (2001). *Les textes : types et genres*. Paris : Nathan.

<sup>62</sup> Maingueneau, D. (1996). *L'analyse du discours*. Paris : Hachette.

<sup>63</sup> Charaudeau, P. (2008). *Le discours d'information médiatique : la construction du miroir social*. Paris : Vuibert

De son côté, Émile Benveniste établit une distinction fondamentale entre la langue – comme système de signes – et le discours – comme actualisation subjective de ce système par un locuteur. Le discours est donc un lieu d’expression de la subjectivité, où le sujet parlant se positionne par rapport au temps, à l’espace et à l’altérité à travers des marques énonciatives (indices de personne, de temps, de lieu).

Enfin, du point de vue de la pragmatique, le discours est envisagé comme un acte de langage inscrit dans un contexte d’énonciation. Cette approche, développée notamment par John Austin (1962) dans sa théorie des *speech acts*, considère que dire, c’est faire : parler revient à accomplir une action. Austin distingue trois dimensions de l’acte de langage : l’acte locutoire (l’acte de produire un énoncé), l’acte illocutoire (l’intention de l’énonciateur, comme affirmer, promettre, interroger), et l’acte perlocutoire (les effets produits sur le destinataire)<sup>64</sup>. John Searle (1972), reprenant et systématisant les travaux d’Austin, propose une typologie des actes illocutoires (assertifs, directifs, promissifs, expressifs, déclaratifs) pour mieux comprendre la fonction sociale du discours<sup>65</sup>. Dans cette perspective, le discours n’est pas simplement une transmission d’informations, mais un moyen d’agir sur autrui, de modifier des états mentaux, de construire des relations sociales, et parfois d’imposer une certaine vision du monde.

## 2.2. L’énonciation et la subjectivité (Émile Benveniste)

Émile Benveniste (1966) accorde une place centrale à la notion d’énonciation, qu’il définit comme l’acte par lequel un locuteur s’approprie la langue pour produire un discours dans une situation donnée. À la différence de la langue, système virtuel et impersonnel, le discours se réalise dans une instance de parole où le sujet se manifeste. Cette manifestation se fait notamment à travers l’usage des pronoms personnels (« je », « tu »), des temps verbaux (présent, passé composé, etc.) et des marqueurs déictiques (comme « ici », « maintenant »), qui ancrent l’énoncé dans une situation d’énonciation précise<sup>66</sup>.

Pour Benveniste, ces marques linguistiques ne sont pas de simples outils grammaticaux, mais des indices de subjectivité. Le discours révèle ainsi l’engagement du locuteur, sa position, son intention et sa relation à l’interlocuteur. En d’autres termes, parler, ce n’est pas seulement transmettre une information, c’est aussi se positionner comme sujet parlant dans une interaction. Le discours devient alors un espace de construction identitaire, d’expression du point de vue, et de dialogue avec l’autre. En cela, Benveniste ouvre la voie à une compréhension du discours

<sup>64</sup> Austin, J. L. (1962). *How to Do Things with Words*. Oxford : Oxford University Press.

<sup>65</sup> Searle, J. R. (1972). *Les actes de langage*. Paris : Hermann.

<sup>66</sup> Benveniste, É. (1966). *Problèmes de linguistique générale* (Tome 1). Paris : Gallimard.

comme acte subjectif et interactionnel, ce qui constitue un fondement majeur pour l'analyse discursive.

### 2.3. Le contrat de communication (Patrick Charaudeau)

Dans une perspective complémentaire, Patrick Charaudeau (2008) envisage le discours comme une forme d'interaction régie par un contrat de communication. Ce contrat repose sur l'idée que tout acte de discours engage deux pôles : un locuteur (ou énonciateur) et un destinataire, tous deux inscrits dans des rôles sociaux définis, soumis à des attentes réciproques, et guidés par des règles d'interprétation spécifiques à chaque contexte de communication<sup>67</sup>.

Ce contrat n'est pas explicite, mais il fonctionne comme une norme implicite qui régule la production et la réception du discours. Le locuteur, selon Charaudeau, doit tenir compte de la situation d'énonciation, de l'image qu'il veut projeter de lui-même (ethos), des connaissances présumées du destinataire, ainsi que des contraintes du champ social dans lequel il s'exprime (médias, politique, publicité, etc.). Ainsi, chaque discours est le produit d'un compromis entre des intentions communicationnelles, des normes institutionnelles, et des stratégies discursives.

Charaudeau souligne également le caractère stratégique du discours : il ne s'agit pas simplement de dire quelque chose, mais de le dire d'une certaine manière, pour atteindre un effet sur l'autre. Le discours peut chercher à convaincre, séduire, manipuler, rassurer, ou encore influencer une opinion. Cette dimension stratégique est particulièrement centrale dans le discours médiatique, où les enjeux d'influence et de persuasion sont omniprésents. Le contrat de communication permet donc de penser le discours comme une interaction réglée, mais aussi comme un acte social situé, porteur d'enjeux idéologiques.

### 2.4. La pragmatique et les actes de langage

Le discours, dans une perspective pragmatique, n'est pas un simple enchaînement de mots. Il est un acte social profondément inscrit dans un contexte donné. Dire, c'est faire, comme l'écrit John Austin (1962). Il va au-delà de la simple transmission d'informations : chaque énoncé produit une action, qu'il s'agisse d'informer, de persuader, de menacer ou de promettre<sup>68</sup>. Par exemple, une promesse faite par un leader politique, en disant « *Je vais réduire les impôts* », n'est pas simplement une phrase qui décrit une intention, mais un acte qui engage une relation avec le public, un engagement social et moral.

Cette idée d'acte est approfondie par John Searle (1969), qui distingue les actes illocutoires des actes locutoires (la simple énonciation) et des actes perlocutoires (l'effet produit sur

<sup>67</sup> Benveniste, É. (1966). *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard.

<sup>68</sup> Austin, J. L. (1962). *How to Do Things with Words*. Oxford University Press.

l'interlocuteur). L'acte illocutoire est celui par lequel l'énoncé accomplit une fonction dans la communication, qu'il soit assertif (comme une déclaration), directif (comme une question), ou commissif (comme une promesse)<sup>69</sup>.

De plus, la pragmatique s'intéresse aux implicites, à tout ce qui n'est pas dit explicitement mais qui est sous-entendu, impliqué. Par exemple, lors d'une interview, un journaliste peut poser une question qui présuppose déjà une réponse particulière. Cette structure implicite joue un rôle déterminant dans le discours, influençant l'interprétation de l'interlocuteur sans qu'il en soit pleinement conscient. Les sous-entendus et les silences révèlent une dynamique qui ne réside pas seulement dans ce qui est dit, mais dans ce qui est suggéré.

Ainsi, le discours est toujours en interaction avec son contexte, c'est-à-dire qu'il n'est jamais neutre. Le locuteur, en énonçant, fait appel à des attentes, à des conventions sociales, et surtout à des stratégies discursives qui visent à produire un effet spécifique sur l'interlocuteur. Cette interaction constante entre les intentions du locuteur et les attentes du destinataire est ce qui rend le discours si dynamique et stratégiquement orienté.

## 2.5. Le discours comme acte social et idéologique

Le discours va bien au-delà de sa dimension linguistique : il est un acte social, un outil de construction de la réalité. Michel Foucault (1971), dans son ouvrage *L'ordre du discours*, affirme que le discours n'est pas simplement un reflet de la réalité ; il est un pouvoir en soi, car il définit ce qui est pensable, disséminable et légitime dans une société donnée. Les discours participent activement à l'établissement de normes, à la régulation des comportements et à la construction du savoir<sup>70</sup>. Par exemple, dans le discours médiatique, il ne s'agit pas uniquement de relater des faits, mais de produire une vérité qui, selon le cadrage qu'en font les médias, peut orienter la perception du public.

Le discours médiatique, par ses choix lexicaux, ses structures narratives, ses personnages, et ses thématiques, reflète toujours une vision du monde, un rapport au pouvoir, et une idéologie sous-jacente. Teun A. Van Dijk (1998) va plus loin en expliquant que les discours, en particulier ceux véhiculés par les médias, ne sont pas seulement des outils de communication, mais des instruments puissants de reproduction idéologique. Les journalistes, à travers des sélections de faits, des angles de traitement, ou même des omissions, façonnent des représentations

<sup>69</sup>Searle, J. R. (1969). *Speech Acts: An Essay in the Philosophy of Language*. Cambridge: Cambridge University Press.

<sup>70</sup> Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours*. Paris: Gallimard.

collectives, qui finissent par influencer la manière dont nous percevons les événements sociaux, politiques ou économiques<sup>71</sup>.

Il ne faut pas sous-estimer l'impact social du discours. Comme le rappelle Pierre Bourdieu, le discours médiatique est une légitimation de certaines voix au détriment d'autres. Par exemple, les discours médiatiques dominants peuvent éclipser des voix marginalisées, ou au contraire, faire émerger des idées nouvelles qui, à force d'être répétées, se transforment en vérités acceptées.

Enfin, le discours n'est pas une entité isolée : il s'inscrit dans un système de rapports de force, où les acteurs sociaux prennent la parole en fonction de leur légitimité, de leur pouvoir et de leur position dans la société. À travers ce prisme, Foucault propose une analyse du discours comme forme de domination et de construction des relations sociales.

### **2.6. L'interdiscursivité et l'intertextualité**

Le discours ne naît jamais dans le vide. Il est toujours lié à d'autres discours antérieurs, présents dans la mémoire collective ou dans le contexte immédiat. L'interdiscursivité traduit cette idée que tout discours est traversé par d'autres discours, soit qu'il les prolonge, les modifie ou s'y oppose. Pour Michel Pêcheux (1975), le discours n'est pas une parole individuelle pure, mais une production idéologique prise dans un tissu discursif préexistant, marqué par les rapports de force sociaux<sup>72</sup>. En ce sens, chaque énoncé contient des échos, des traces ou des reflets de positions sociales, politiques, culturelles.

De manière complémentaire, l'intertextualité, notion introduite par Julia Kristeva (1969), met l'accent sur la présence explicite ou implicite de fragments d'autres textes dans un discours donné. Citations, allusions, parodies ou emprunts : ces éléments montrent que chaque texte entre en dialogue avec d'autres, même sans les nommer<sup>73</sup>. Un article journalistique, par exemple, peut contenir des références à des discours politiques, à des textes juridiques ou à d'anciens articles, ce qui enrichit sa signification tout en orientant la réception.

Ces deux concepts montrent que le sens d'un discours ne se construit jamais isolément, mais dans une dynamique d'interaction, où les discours passés et présents s'entrelacent, se répondent ou s'affrontent. Cette dimension est particulièrement visible dans les médias, où les récits sont souvent construits en réponse à d'autres prises de parole ou en fonction de cadres déjà partagés.

---

<sup>71</sup>Van Dijk, T. A. (1998). *Ideology: A Multidisciplinary Approach*. London: Sage Publications.

<sup>72</sup>Pêcheux, M. (1975). *Les vérités de La Palice*. Paris: Maspero.

<sup>73</sup>Kristeva, J. (1969). *Sémiotiké : Recherches pour une sémanalyse*. Paris: Seuil.



### 2.7. La polyphonie discursive

Un discours ne contient pas toujours une seule voix. Très souvent, plusieurs points de vue, plus ou moins explicites, y coexistent. C'est ce que désigne la notion de polyphonie, développée par Oswald Ducrot (1984). Dans cette perspective, un énoncé peut comporter plusieurs instances d'énonciation, même si une seule personne parle<sup>74</sup>. Par exemple, dans la phrase « Certains pensent que cette réforme est injuste », le locuteur ne s'engage pas personnellement, mais relaie un point de vue extérieur, en le mettant à distance.

La polyphonie permet au locuteur d'introduire des voix diverses, d'anticiper des objections, de donner l'illusion d'une objectivité ou encore de construire une image de neutralité. Dans le discours médiatique, cette stratégie est fréquente : des citations, des discours rapportés, des formulations prudentes (comme on dit que, il semblerait que) permettent au journaliste de jouer sur la responsabilité énonciative, de se positionner subtilement et de préserver sa crédibilité.

En synthèse, la polyphonie enrichit le discours en lui donnant une profondeur dialogique, où plusieurs perspectives peuvent coexister, entrer en tension ou se compléter, sans que le locuteur ne doive toujours les assumer pleinement.

### 2.8. L'ethos et la construction de l'image du locuteur

Tout locuteur, lorsqu'il prend la parole, cherche à se construire une image crédible, digne de confiance ou compétente. C'est ce qu'on appelle l'ethos, un concept hérité de la rhétorique antique, notamment d'Aristote, et repris par Dominique Maingueneau (1999). L'ethos n'est pas seulement ce que le locuteur dit de lui-même, mais aussi ce que son discours donne à voir de lui.

Maingueneau distingue deux formes d'ethos : l'ethos préalable, qui correspond à la réputation ou à l'identité déjà connue du locuteur (par exemple, un journaliste reconnu ou un expert scientifique), et l'ethos discursif, qui se construit au fil du discours, à travers le style, le ton, les références ou les choix argumentatifs<sup>75</sup>. Ainsi, un journaliste peut chercher à apparaître impartial, rigoureux, ou au contraire engagé, selon le but de son message et le public visé. Dans le cadre de l'analyse du discours, l'ethos est un indice précieux pour comprendre les stratégies de légitimation du locuteur. Il ne s'agit pas seulement de convaincre par les faits, mais aussi par l'image de soi que l'on projette à travers le langage.

<sup>74</sup>Ducrot, O. (1984). *Le dire et le dit*. Paris: Minuit.

<sup>75</sup>Maingueneau, D. (1999). *L'analyse du discours*. Paris: Hachette.

## 2.9. La dimension cognitive du discours

Le discours n'est pas uniquement une affaire de mots ou de grammaire : il mobilise aussi des processus mentaux complexes, liés à la perception, à la mémoire et à la compréhension. C'est ce que met en lumière la dimension cognitive du discours. Selon Teun A. Van Dijk (1993), la manière dont un discours est produit et compris dépend de modèles mentaux : des structures internes, nourries par notre expérience, nos croyances et nos représentations sociales<sup>76</sup>.

Autrement dit, chaque lecteur ou auditeur interprète un discours en fonction de ce qu'il sait déjà, de ce qu'il croit vrai, ou encore de la manière dont il structure l'information dans sa mémoire. Par exemple, deux personnes lisant le même article peuvent en avoir une compréhension très différente selon leurs préjugés politiques, leurs valeurs culturelles ou leur niveau de familiarité avec le sujet.

Cette approche montre que le discours n'est pas un simple objet à décoder de façon mécanique, mais un phénomène dynamique, qui prend sens dans l'interaction entre texte, contexte et cognition. Cela explique aussi pourquoi certains discours suscitent l'adhésion, alors que d'autres provoquent la méfiance ou l'opposition.

## 2.10. Les types de discours

Le discours, envisagé comme une pratique sociale située, se manifeste à travers une diversité de formes, déterminées par les contextes d'énonciation, les intentions communicationnelles des locuteurs et les cadres institutionnels ou idéologiques dans lesquels il s'inscrit. Cette typologie discursive, bien qu'élaborée à des fins d'analyse, permet de saisir les spécificités formelles et fonctionnelles des discours, qu'ils soient narratifs, descriptifs, explicatifs, argumentatifs, injonctifs ou dialogiques. Elle offre ainsi un outil conceptuel pertinent pour comprendre les mécanismes linguistiques et pragmatiques à l'œuvre dans la production du sens et dans les dynamiques d'influence sociale.

### 2.10.1. Le discours narratif

Le discours narratif est l'un des schémas discursifs les plus fondamentaux. Il repose sur une logique temporelle et causale, construisant une trame d'événements interconnectés. Comme le souligne Paul Ricoeur, la narration n'est pas une simple reproduction chronologique : elle permet de structurer le vécu, d'organiser l'expérience humaine et de construire du sens dans le temps<sup>77</sup>. On retrouve ce type de discours aussi bien dans les récits fictionnels que dans

<sup>76</sup>Van Dijk, T. A. (1993). *Elite discourse and racism*. Newbury Park, CA: Sage Publications.

<sup>77</sup>Ricoeur, P. (1983). *Temps et récit, Tome 1 : L'intrigue et le récit historique*. Paris : Seuil.

les reportages journalistiques, où raconter devient un moyen de transmettre, de convaincre ou d'émouvoir.

### **2.10.2. Le discours descriptif**

Le discours descriptif vise à représenter un objet, un lieu ou une situation en focalisant sur ses caractéristiques. Il peut apparaître neutre, mais il est en réalité toujours orienté, puisque décrire, c'est déjà interpréter. Ce type de discours est fréquent dans les textes scientifiques, techniques ou institutionnels. Jean-Michel Adam insiste sur le fait que la description n'est jamais « pure », car elle sélectionne certains traits, en hiérarchise d'autres, et construit ainsi un point de vue<sup>78</sup>.

### **2.10.3. Le discours explicatif**

Le discours explicatif cherche à rendre compréhensible un phénomène, un fait ou un processus. Il repose souvent sur une asymétrie de savoir entre l'émetteur et le récepteur. Christian Plantin souligne que l'explication fonctionne comme une médiation entre ce qui est supposé connu et ce qui est à transmettre<sup>79</sup>. Il s'agit d'un discours fondamental dans les contextes éducatifs, scientifiques ou médiatiques, surtout dans les formats de vulgarisation.

### **2.10.4. Le discours argumentatif**

Le discours argumentatif repose sur la défense d'un point de vue dans le but de convaincre ou de persuader. Ce type de discours est omniprésent dans la sphère politique, médiatique, publicitaire ou encore judiciaire. Pour Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, l'argumentation mobilise des stratégies diverses — logiques, émotionnelles et éthiques — pour établir l'adhésion d'un auditoire à une thèse<sup>80</sup>.

### **2.10.5. Le discours injonctif**

Le discours injonctif a une visée prescriptive. Il ordonne, recommande ou interdit. Présent dans les règlements, les manuels, les publicités, il repose souvent sur une structure impérative, avec une forte charge d'autorité implicite. Comme l'indique Michel Charolles, l'injonction organise les actions du destinataire tout en reflétant les rapports d'autorité entre les interlocuteurs<sup>81</sup>.

---

<sup>78</sup> Adam, J.-M. (1999). *Linguistique textuelle : Des genres de discours aux textes*. Paris : Armand Colin.

<sup>79</sup> Plantin, C. (2005). *L'argumentation*. Paris : PUF.

<sup>80</sup> Perelman, C., & Olbrechts-Tyteca, L. (1958). *Traité de l'argumentation : La nouvelle rhétorique*. Bruxelles : Éditions de l'Université.

<sup>81</sup> Charolles, M. (1988). *Le discours injonctif : modalités d'analyse linguistique*. In Charaudeau, P. & Maingueneau, D. (Eds.), *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris : Seuil.

### 2.10.6. Le discours dialogique

Le discours dialogique est ancré dans l'échange, la co-construction du sens à travers l'interaction verbale. Il est au cœur des conversations quotidiennes, des débats publics ou des entretiens. Mikhaïl Bakhtine insiste sur la nature fondamentalement dialogique de tout discours : parler, c'est toujours répondre, même implicitement, à d'autres paroles<sup>82</sup>. Cette dimension dialogique traverse tous les types de discours, y compris ceux présentés comme monologiques, car chaque énoncé suppose une altérité.

### 2.11. Définition et spécificité du discours médiatique

Le discours médiatique est une forme particulière de discours social qui se distingue par sa fonction de médiation entre les faits du monde et la perception qu'en a le public. Il ne se limite pas à transmettre des informations : il les sélectionne, les hiérarchise, les met en récit, et leur donne un sens selon des logiques propres au champ médiatique. En ce sens, le discours des médias joue un rôle structurant dans la construction de l'opinion publique et dans la mise en forme des représentations sociales.

Selon Patrick Charaudeau, le discours médiatique repose sur un contrat de communication spécifique, où les journalistes doivent à la fois informer, séduire et capter l'attention d'un public hétérogène, tout en conservant une apparence d'objectivité. Il évoque une situation de communication tripartite qui implique un émetteur (le média), un récepteur (le public), et un tiers référent (la réalité ou l'événement rapporté). Ce contrat est marqué par une tension constante entre le souci d'exactitude et les exigences de lisibilité, de simplification et parfois de spectacularisation<sup>83</sup>.

De plus, le discours médiatique s'inscrit dans un espace fortement institutionnalisé et régulé, où les impératifs économiques, politiques et idéologiques pèsent sur la production de l'information. En ce sens, Pierre Bourdieu considère que les médias participent à un champ de luttes symboliques, où les discours sont des prises de position, plus ou moins conscientes, dans un espace social structuré par des rapports de domination<sup>84</sup>. L'information n'est donc jamais neutre : elle est toujours filtrée par des dispositifs éditoriaux, des choix de langage, et des contraintes professionnelles.

Le discours médiatique possède également une temporalité spécifique, marquée par l'urgence, la répétition, et l'instantanéité. Ces caractéristiques influencent la forme même des énoncés médiatiques : titrailles accrocheuses, formules courtes, schémas narratifs simplifiés.

---

<sup>82</sup> Bakhtine, M. (1977). *Le marxisme et la philosophie du langage*. Paris : Minuit

<sup>83</sup> Charaudeau, P. (2005). *Le discours d'information médiatique*. Paris : Vuibert.

<sup>84</sup> Bourdieu, P. (1996). *Sur la télévision*. Paris : Liber-Raisons d'agir.

Ce que Roger Odin appelle « l'économie discursive du média » repose sur des stratégies de simplification et d'efficacité, nécessaires à la captation de l'attention dans un environnement saturé d'informations<sup>85</sup>.

Enfin, il convient de souligner que le discours médiatique n'est pas monolithique. Il varie selon les formats (article, reportage, chronique, brève), les supports (presse écrite, télévision, radio, internet), et les genres journalistiques (informatif, narratif, explicatif, éditorial). Cette hétérogénéité reflète la diversité des postures énonciatives, des intentions communicationnelles, et des destinataires visés.

Ainsi, analyser le discours médiatique revient à interroger simultanément le contenu linguistique des énoncés, les stratégies discursives, les conditions de production, et les effets sociaux que ce discours peut générer.

Le discours d'information médiatique est souvent perçu comme un canal neutre de transmission des faits, visant une présentation objective de la réalité. Cependant, cette apparente neutralité dissimule une construction discursive bien plus complexe. Selon Charaudeau, le discours médiatique est soumis à des contraintes internes (liées à l'énonciation et à la mise en forme de l'information) et externes (liées au contexte de production sociale) qui influencent profondément son élaboration<sup>86</sup>. Ce processus repose sur une double opération : une sémiotisation du monde, c'est-à-dire la transformation d'un fait brut en discours, et une transaction discursive entre les pôles communicationnels (source, média, public).

La production de l'information médiatique s'inscrit dans un contrat de communication, où coexistent deux visées majeures : la crédibilité (assurer une image de sérieux, d'objectivité) et la captation (susciter l'attention et l'adhésion du récepteur). Ces deux objectifs orientent fortement les choix discursifs du journaliste, notamment dans les titres de presse qui cherchent à capter tout en maintenant une posture d'objectivité apparente. C'est ce que Charaudeau appelle le « jeu de l'objectivité », caractérisé par un effacement énonciatif, une dépersonnalisation de l'énoncé, et une nominalisation stratégique des faits.

Loin de se limiter à une retransmission neutre des faits, le discours médiatique fonctionne comme une mise en scène discursive, où l'implication du locuteur est masquée derrière des formes linguistiques qui produisent un effet d'objectivité, tout en influençant la réception.

---

<sup>85</sup>Odin, R. (1997). *De la fiction*. Bruxelles : De Boeck.

<sup>86</sup> Cherchour, M. (2014). *Le discours médiatique algérien entre les exigences communicationnelles et les contraintes sociales*. *Revue Synergies Algérie*, (26), 117–126. [https://gerflint.fr/Base/Algerie26/cherchour\\_mebarek.pdf](https://gerflint.fr/Base/Algerie26/cherchour_mebarek.pdf)

### 2.12. Le discours médiatique comme enjeu de pouvoir et d'idéologie

Le discours médiatique est loin d'être un simple miroir de la réalité : il est un espace de construction, de sélection, mais aussi de mise en forme idéologique du monde. Derrière les apparences d'objectivité et de neutralité, les médias véhiculent des représentations qui participent à la reproduction – ou à la contestation – des rapports de pouvoir existants.

Pour Michel Foucault, tout discours est traversé par des enjeux de pouvoir, car parler, nommer, catégoriser, c'est exercer une forme de contrôle sur les savoirs et les représentations. Le discours médiatique, en tant qu'instance de production de vérités sociales, joue un rôle stratégique dans la distribution de ce pouvoir symbolique<sup>87</sup>. Il ne s'agit pas seulement de dire le monde, mais de contribuer à ce qu'il soit perçu et compris selon certaines grilles de lecture.

Teun A. Van Dijk a particulièrement étudié cette dimension idéologique du discours médiatique, en soulignant que les médias peuvent reproduire des structures de domination (racisme, sexisme, eurocentrisme, etc.) à travers des mécanismes discursifs subtils comme la sélection lexicale, l'organisation thématique, ou encore l'assignation des rôles d'acteurs<sup>88</sup>. Par exemple, dans le traitement des faits divers ou des conflits internationaux, certains groupes sont systématiquement représentés comme menaçants, tandis que d'autres bénéficient d'une position de légitimité implicite. Ces biais ne sont pas toujours intentionnels, mais ils traduisent des rapports sociaux inégalitaires ancrés dans les pratiques journalistiques.

Du côté de Fairclough, le discours médiatique est analysé comme un dispositif hybride, à la croisée de l'économique, du politique et du culturel. Il insiste sur la nécessité de situer chaque production médiatique dans un contexte socio-institutionnel précis, où les idéologies dominantes s'expriment souvent sous couvert de rationalité, de bon sens ou de consensus<sup>89</sup>. Ce qui semble aller de soi dans un discours peut en réalité cacher un travail de légitimation de certains intérêts au détriment d'autres.

Autrement dit, les médias ne sont pas simplement les relais d'une parole neutre : ils participent activement à la construction des normes sociales, à la définition du vrai, du juste, et de ce qui est problématique. Ils fabriquent des récits qui naturalisent certains points de vue tout en marginalisant d'autres. Comprendre cette dynamique est essentiel dans toute analyse critique du discours médiatique.

---

<sup>87</sup>Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours*. Paris : Gallimard.

<sup>88</sup>Van Dijk, T. A. (1991). *Racism and the Press*. Londres : Routledge.

<sup>89</sup>Fairclough, N. (1995). *Media Discourse*. Londres : Edward Arnold.

Analyser les enjeux idéologiques dans les médias, c'est donc interroger ce qui est dit, ce qui est tu, et la manière dont les mots orientent la pensée. Cela suppose une attention particulière aux implicites, aux choix lexicaux, aux silences, mais aussi aux contextes de production et de réception de ces discours.

### 2.13. Les stratégies discursives du discours médiatique

Le discours médiatique se caractérise par une forte dimension stratégique, dans la mesure où il ne se limite pas à la transmission d'informations neutres, mais cherche à produire un effet sur ses destinataires. En effet, le journaliste sélectionne, hiérarchise et met en forme les faits selon des choix énonciatifs, lexicaux et narratifs, qui traduisent une certaine orientation discursive. Ainsi, derrière l'apparente objectivité journalistique se dissimulent souvent des stratégies discursives visant à cadrer la réalité d'une manière spécifique.

Dans cette perspective, Van Dijk (1991) met en évidence le rôle de la macrostructure du discours médiatique, c'est-à-dire la manière dont les informations sont organisées, mises en récit et valorisées<sup>90</sup>. Le choix du titre, de la photo, de l'angle d'attaque, ou encore la place accordée à certaines voix (experts, témoins, autorités), participe à une construction du sens orientée. À ce titre, Fairclough (1995) insiste sur le fait que le discours médiatique est un lieu d'"interdiscours", c'est-à-dire qu'il articule différents registres discursifs (politique, scientifique, populaire, etc.), de manière à légitimer certaines représentations au détriment d'autres<sup>91</sup>.

Par ailleurs, les médias mobilisent des procédés rhétoriques variés – comme l'euphémisation, l'hyperbole, la dramatisation ou encore l'ironie – pour susciter l'adhésion, l'indignation ou l'émotion. Le vocabulaire employé, le rythme de l'information ou encore la présence de figures de style contribuent à orienter la lecture des faits. Ainsi, un même événement peut être raconté différemment selon les choix narratifs adoptés, ce qui induit des lectures divergentes de la réalité sociale.

À cela s'ajoute l'enjeu du cadrage (framing), notion empruntée à Goffman (1974) puis reprise par Entman (1993), qui désigne le fait de sélectionner certains aspects d'une réalité perçue pour en souligner l'importance, les causes et les conséquences<sup>92</sup>. Le cadrage permet ainsi d'influencer la perception du public en délimitant le champ d'interprétation légitime<sup>93</sup>. Par

<sup>90</sup> Van Dijk, T. A. (1991). *Racism and the press*. London: Routledge.

<sup>91</sup> Fairclough, N. (1995). *Media discourse*. London: Edward Arnold.

<sup>92</sup> Goffman, E. (1974). *Frame analysis: An essay on the organization of experience*. Cambridge, MA: Harvard University Press.

<sup>93</sup> Entman, R. M. (1993). Framing: Toward clarification of a fractured paradigm. *Journal of Communication*, 43(4), 51–58.

exemple, un conflit peut être présenté comme une guerre de religions, une lutte territoriale ou un acte terroriste, selon les éléments mis en avant. Ce choix discursif n'est jamais neutre.

Enfin, ces stratégies discursives ne sont pas seulement le fruit d'une intention individuelle du journaliste, mais résultent d'un ensemble de contraintes institutionnelles, économiques et culturelles. Comme le rappelle Charaudeau (2005), l'identité énonciative du journaliste est toujours marquée par une position d'énonciation contrainte, définie par les règles de fonctionnement du champ médiatique et les attentes du public<sup>94</sup>. Il s'agit alors de produire un discours à la fois attractif, crédible et conforme à une ligne éditoriale.

#### **2.14. Mutation numérique et nouvelles logiques discursives**

L'entrée des médias dans l'ère numérique ne constitue pas une rupture radicale, mais une extension et une transformation des stratégies discursives déjà à l'œuvre dans les médias traditionnels. À mesure que les supports se diversifient (sites web, réseaux sociaux, plateformes vidéo, etc.), les formats se fragmentent et les logiques de production de sens évoluent. L'interactivité, l'immédiateté et la personnalisation deviennent des marqueurs forts du discours médiatique numérique<sup>95</sup>.

Cette mutation se manifeste par une hybridation croissante des registres discursifs : les frontières entre journalisme professionnel, expression militante et commentaires profanes tendent à s'estomper, donnant naissance à un espace discursif fluide, hétérogène et souvent conflictuel<sup>96</sup>. La diffusion d'un tweet par un journaliste, commentée en direct par des milliers d'utilisateurs, peut devenir en quelques heures un sujet relayé par les médias traditionnels eux-mêmes.

Les algorithmes des plateformes jouent un rôle central dans la circulation des discours : en favorisant certains contenus en fonction de leur popularité ou de leur potentiel viral, ils influencent l'agenda médiatique d'une manière qui échappe en partie aux journalistes<sup>97</sup>. Ce mécanisme encourage la surreprésentation des contenus émotionnels ou polarisants, parfois au détriment d'une information plus équilibrée<sup>98</sup>.

---

<sup>94</sup>Charaudeau, P. (2005). *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*. Paris : Vuibert.

<sup>95</sup> Jeanneret, Y., & Souchier, E. (2005). *Culture numérique et pratiques médiatiques*. Paris : Hermès-Lavoisier.

<sup>96</sup> Charaudeau, P. (2011). *Le discours d'information médiatique : la construction du miroir social*. Paris : Vuibert.

<sup>97</sup> Pariser, E. (2011). *The Filter Bubble: What the Internet is Hiding from You*. New York : Penguin Press.

<sup>98</sup> Cardon, D. (2019). *Culture numérique*. Paris : Presses de Sciences Po.



Des événements comme la couverture des violences policières ou des émeutes en banlieue illustrent cette transformation : les vidéos amateurs diffusées sur les réseaux sociaux précèdent parfois les reportages classiques et imposent un cadre émotionnel et conflictuel fort. Ces pratiques bouleversent le rapport à la vérité, à l'autorité journalistique, et à la temporalité du discours<sup>99</sup>.

### 2.15. Le discours médiatique à l'ère numérique

Une recomposition des effets sociaux L'arrivée du numérique ne modifie pas seulement les modalités de production ou de diffusion : elle transforme profondément la nature du discours médiatique et ses effets sociaux. Le numérique reconfigure les logiques d'autorité, de réception, et de légitimation dans l'espace public<sup>100</sup>.

Premièrement, le rythme de l'information s'est accéléré. L'injonction à produire du contenu en continu engendre une forme d'« infobésité », marquée par des formats courts, fragmentés, souvent émotionnels ou sensationnalistes<sup>101</sup>. Cette dynamique modifie la manière dont les faits sont racontés et interprétés.

Deuxièmement, les frontières entre producteurs et récepteurs du discours deviennent poreuses. Les internautes peuvent commenter, partager, critiquer, voire produire eux-mêmes de l'information. Ce phénomène introduit une dynamique de co-construction du sens, mais aussi une perte de contrôle sur les interprétations<sup>102</sup>.

Selon Cardon (2019), l'espace médiatique en ligne fonctionne selon une logique de visibilité plutôt que de véracité. Ce qui attire le regard, suscite des clics ou des réactions, tend à primer sur ce qui est fondé ou nuancé<sup>103</sup>. Cela engendre une économie de l'attention dans laquelle le discours vise davantage à captiver qu'à informer.

Le numérique favorise également l'émergence de bulles informationnelles et de phénomènes de polarisation : les contenus sont personnalisés par des algorithmes, renforçant

---

<sup>99</sup>Allard, L., & Blondeau, O. (2020). *Médias, plateformes et pratiques numériques : une approche critique*. Paris : INA Éditions.

<sup>100</sup>Jouët, J. (2011). *Internet et la société du savoir*. Grenoble : Presses universitaires de Grenoble.

<sup>101</sup>Lardeau, M. (2017). « De l'info à l'infobésité : comment les médias s'adaptent à la vitesse numérique », *Communication & Organisation*, 51(2), 45-59.

<sup>102</sup>Merzeau, L. (2013). « Présence numérique : le paradoxe de l'utilisateur », *Communications*, 93(1), 147-159.

<sup>103</sup>Cardon, D. (2019). *Culture numérique*. Paris : Presses de Sciences Po.

les croyances existantes des usagers<sup>104</sup>. Le discours médiatique devient un miroir du soi, plutôt qu'un espace de confrontation avec l'autre.

Enfin, d'après Allard & Blondeau (2020), l'apparition de nouveaux formats – podcasts, vidéos TikTok, threads Twitter – introduit de nouvelles pratiques sémiotiques, mêlant écrit, image, son, humour et émotion<sup>105</sup>. Ces formats hybrides obligent l'analyse du discours à renouveler ses outils et ses catégories.

En somme, à travers ces transformations, le discours médiatique contemporain participe activement à la construction de la réalité sociale. En nommant, en cadrant, en sélectionnant, il produit une vision du monde – et ce pouvoir symbolique est au cœur de l'analyse critique du discours.

### 2.16. Le rôle du discours médiatique dans la construction de la réalité sociale

Le discours médiatique ne se contente pas de rapporter des faits : il construit une certaine vision du monde, qu'il rend visible, pensable, compréhensible pour ses publics. À travers les choix de mots, les mises en récit, les cadrages et les silences, il participe à la production de significations sociales, et par là même, à la fabrication de notre rapport à la réalité.

Ce pouvoir de mise en forme du réel repose notamment sur le cadre interprétatif que chaque média impose aux événements. Comme l'explique Erving Goffman, les médias n'offrent jamais un miroir neutre de la réalité, mais proposent des « cadres » (*frames*) qui orientent la perception des faits<sup>106</sup>. Ainsi, un même événement – une manifestation, un conflit, une crise – peut être présenté tantôt comme un danger, tantôt comme une revendication légitime, selon le cadrage discursif mobilisé.

Le discours médiatique agit également comme un dispositif de légitimation ou de délégitimation. En choisissant qui a la parole, dans quel contexte et avec<sup>107</sup> quelles qualifications, les médias attribuent aux acteurs sociaux une crédibilité ou, au contraire, une disqualification symbolique. Pierre Bourdieu souligne que les médias, loin d'être de simples transmetteurs d'information, sont aussi des agents de reproduction de l'ordre symbolique. Ruth Wodak et l'École de l'Analyse Critique du Discours (ACD) rappellent que les discours médiatiques jouent un rôle central dans la reproduction des idéologies. Ils participent à la construction des identités collectives, à la stigmatisation des minorités, à la légitimation des

---

<sup>104</sup> Pariser, E. (2011). *The Filter Bubble: What the Internet is Hiding from You*. New York : Penguin Press.

<sup>105</sup> Allard, L., & Blondeau, O. (2020). *Les nouveaux formats de l'information*. Paris : CNRS Éditions.

<sup>106</sup> Goffman, E. (1991). *Les cadres de l'expérience*. Paris : Les Éditions de Minuit. (Trad. de *Frame Analysis*, 1974)

<sup>107</sup> Bourdieu, P. (1996). *Sur la télévision*. Paris : Liber-Raisons d'agir.

normes et des hiérarchies sociales<sup>108</sup>. Le discours médiatique, même lorsqu'il se prétend objectif, n'est jamais neutre : il porte toujours une vision du monde, souvent implicite.

Dans cette perspective, analyser le discours médiatique, c'est donc interroger ses effets sociaux : comment il oriente les représentations, naturalise certaines valeurs, rend visibles certains problèmes en occultant d'autres. Comme le souligne Norman Fairclough, les discours contribuent à (re)produire des rapports de pouvoir<sup>109</sup>. Le discours médiatique, en tant que forme discursive dominante dans l'espace public, est un acteur-clé de cette dynamique.

Enfin, à l'ère des crises — qu'elles soient sanitaires, économiques, politiques ou écologiques — le pouvoir performatif du discours médiatique devient encore plus crucial. En nommant les choses, les médias contribuent à définir ce qui est urgent, ce qui est acceptable, ce qui est possible. Ils créent des récits dominants autour de la peur, de la responsabilité, de la solidarité ou du danger, qui influencent directement les comportements sociaux et les décisions politiques.

Ainsi, le discours médiatique ne décrit pas le monde : il le fait advenir. Ce pouvoir de construction symbolique est précisément ce que l'analyse du discours s'efforce de mettre au jour, en déconstruisant les stratégies langagières qui orientent nos manières de penser et d'agir.

### **2.17. Vers une lecture critique et éthique du discours médiatique**

Dans l'espace médiatique actuel, saturé d'images, de récits et de prises de parole, le discours ne se contente plus de rapporter les faits : il les construit, il leur donne forme. Comme le souligne Eliseo Verón, le discours médiatique est un véritable dispositif de production de sens, à la croisée des pratiques sociales, des logiques éditoriales et des technologies de communication<sup>110</sup>. Autrement dit, ce que les médias racontent — et ce qu'ils taisent — participe à orienter notre compréhension du monde.

Cette construction ne passe pas uniquement par les mots choisis, mais aussi par les silences, les insinuations, les répétitions ou les omissions stratégiques. Ce sont des procédés discursifs puissants qui traduisent des rapports de pouvoir : ce que l'on rend visible est légitimé ; ce que l'on passe sous silence est invisibilisé. Luc Boltanski (1990), en étudiant les formes de dénonciation dans l'espace public, montre bien que les récits médiatiques créent des cadres émotionnels d'indignation en sélectionnant ce qui mérite d'être montré, jugé ou condamné<sup>111</sup>.

<sup>108</sup>Wodak, R. & Meyer, M. (2009). *Methods of Critical Discourse Analysis* (2nd ed.). London : Sage.

<sup>109</sup>Fairclough, N. (2001). *Language and Power* (2nd ed.). London : Longman.

<sup>110</sup>Verón, E. (1988). *Le discours de l'information. L'énonciation télévisuelle*. Paris : Éditions Nathan.

<sup>111</sup>Boltanski, L. (1990). *La souffrance à distance. Morale humanitaire, médias et politique*. Paris : Métailié.

Avec l'arrivée du numérique, cette capacité des médias à façonner le réel a pris une toute nouvelle ampleur. Les logiques de plateforme, la viralité, et les algorithmes bouleversent les équilibres discursifs. Des chercheurs comme Fanny Georges ou Antonio Casilli ont mis en lumière comment les interfaces numériques et la datafication des contenus imposent désormais leurs propres biais dans la production et la réception des discours<sup>112</sup>. Le discours médiatique devient alors partiellement automatisé, soumis à des critères de visibilité plutôt qu'à des impératifs de vérité<sup>113</sup>.

Dans ce contexte, il devient essentiel d'adopter une lecture critique et éthique du discours médiatique. L'analyse du discours ne peut plus se limiter à décrire les mécanismes : elle doit aussi interroger leurs effets. Dominique Cardon (2023), par exemple, insiste sur la nécessité d'un design algorithmique éthique, capable de prendre en compte les effets sociaux et politiques des choix techniques qui orientent ce que l'on voit, entend ou lit<sup>114</sup>.

Ainsi, l'analyse du discours médiatique ne consiste pas seulement à repérer les formes linguistiques, mais à questionner le pouvoir symbolique qu'elles exercent sur les représentations collectives. En analysant les discours, nous ne cherchons pas seulement à comprendre ce qui est dit, mais aussi pourquoi cela est dit ainsi, à qui cela profite, et quels effets cela produit sur notre rapport au monde.

## **2.18. Théories et concepts clés en analyse du discours médiatique**

### **2.18.1. Hégémonie et idéologie**

Alors que Foucault analyse les discours comme instruments de pouvoir diffus au sein de dispositifs institutionnels, la pensée de Gramsci permet d'approfondir cette perspective en insistant sur le rôle du consentement dans la domination idéologique. L'hégémonie, selon Gramsci, est une forme de pouvoir qui ne repose pas seulement sur la coercition, mais surtout sur l'adhésion des dominés à une vision du monde présentée comme évidente, naturelle, et légitime. Cette adhésion est largement construite à travers des institutions comme l'école, l'Église... et surtout les médias<sup>115</sup>.

Le discours médiatique devient alors un acteur actif dans la formation de ce consensus social. Il ne se contente pas de refléter des idéologies, mais les fabrique, les diffuse, les rend familières. Il contribue à rendre certaines représentations pensables, d'autres impensables. En

---

<sup>112</sup>Georges, F. (2013). « L'identité numérique entre traces et présence », *Communication & langages*, 177(1), 73–94.

<sup>113</sup>Casilli, A. (2019). *En attendant les robots. Enquête sur le travail du clic*. Paris : Seuil.

<sup>114</sup>Cardon, D. (2023). *À quoi rêvent les algorithmes. Nos vies à l'heure des big data* (rééd.). Paris : Seuil.

<sup>115</sup> Gramsci, A. (1971). *Cahiers de prison*.

ce sens, les médias agissent comme des agents d'hégémonie, dissimulant les rapports de pouvoir derrière une prétendue objectivité. La force de l'idéologie dominante réside précisément dans sa capacité à apparaître comme allant de soi<sup>116</sup>.

### 2.18.2. L'énonciation journalistique

Plutôt que de revenir sur le contrat de communication abordé plus tôt, cette section s'attache aux procédés énonciatifs spécifiques qui structurent le discours médiatique. Dans une logique de crédibilité, les journalistes recourent souvent à une énonciation effacée, se présentant comme de simples relais neutres de l'information.

Ce brouillage énonciatif s'appuie sur des outils linguistiques précis : modalisations prudentes ("il semble que", "on estime que"), formes passives et impersonnelles, ou encore citations floues ("selon des sources proches du dossier"). Ces procédés visent à construire une image d'objectivité, tout en évacuant la responsabilité du locuteur. Ils confèrent au média une autorité discursive, en masquant les choix éditoriaux ou interprétatifs sous-jacents.

L'analyse de ces dispositifs permet de mieux comprendre comment les médias façonnent leur ethos d'objectivité, tout en exerçant une influence idéologique subtile sur leurs publics<sup>117</sup>.

### 2.18.3. L'agenda-setting

La théorie de l'agenda-setting, élaborée par McCombs et Shaw, repose sur une idée simple mais puissante : les médias n'imposent pas une opinion, mais ils indiquent ce sur quoi il convient de se concentrer<sup>118</sup>. Autrement dit, ils orientent l'attention publique en sélectionnant certains sujets et en les mettant en avant.

Ce pouvoir n'est jamais neutre : il est le résultat d'arbitrages éditoriaux, économiques et politiques. Il s'exerce aussi dans les silences, c'est-à-dire dans les thèmes qui ne sont pas abordés. L'analyse du discours médiatique doit donc aussi porter sur les angles morts de l'actualité : ce que l'on ne dit pas peut en dire long sur ce que l'on choisit de faire exister dans l'espace public.

### 2.18.4. Le cadrage médiatique (framing)

Déjà esquissée dans la section sur les stratégies discursives, la théorie du cadrage mérite ici une approche plus systématique. Formulée par Entman (1993), elle postule que les médias

<sup>116</sup> Hall, S. (1982). *The Rediscovery of "Ideology": Return of the Repressed in Media Studies*.

<sup>117</sup> Rabatel, A. (2004). *L'objectivité journalistique en question. Essai de linguistique interactionnelle*.

<sup>118</sup> McCombs, M., & Shaw, D. (1972). The Agenda-Setting Function of Mass Media. *Public Opinion Quarterly*, 36(2), 176–187.

sélectionnent certains aspects de la réalité, les mettent en avant, et en négligent d'autres, orientant ainsi l'interprétation des faits<sup>119</sup>.

Ce cadrage n'est pas uniforme : plusieurs typologies permettent d'en affiner l'analyse. On distingue ainsi les cadrages de responsabilité (qui blâmer ?), émotionnels (susciter compassion, peur...), narratifs (mise en récit, héros et méchants), ou conflictuels (mise en opposition des camps). Chaque type de cadrage influence la manière dont les événements sont perçus, évalués et mémorisés.

Comparer les frames d'un même événement dans différents médias révèle aussi les biais idéologiques ou éditoriaux à l'œuvre. Le cadrage n'est donc pas qu'un outil d'analyse ; il est aussi un révélateur puissant des stratégies médiatiques de construction du réel.

### 2.18.5. La spectacularisation et l'émotion

Le traitement médiatique de l'information s'inspire de plus en plus de la logique du récit fictionnel. Selon Christian Salmon, on assiste à une narrativisation de l'information, où l'actualité est transformée en une histoire dotée de suspense, de tension dramatique, et d'éléments émotionnels forts<sup>120</sup>.

Cette tendance s'inscrit dans un objectif d'efficacité communicationnelle : capter l'attention d'un public saturé. On utilise des images poignantes, des témoignages personnels, des musiques dramatiques, pour provoquer une réaction immédiate.

Mais ce recours à l'émotion pose une question éthique : en cherchant à toucher, ne risque-t-on pas de détourner l'attention des véritables enjeux ? L'émotion, si elle est déconnectée de l'analyse, peut servir à légitimer des discours approximatifs, voire manipulateurs. Le risque est alors de réduire la complexité du réel à des récits séduisants mais trompeurs.

Au terme de ce chapitre, nous disposons d'une compréhension approfondie de la richesse et de la complexité du phénomène discursif. Le discours est un acte situé, porteur d'intentions, encadré par des règles implicites et traversé par des dimensions linguistiques, pragmatiques, sociales, idéologiques et cognitives. L'analyse du discours, en tant qu'approche interdisciplinaire, permet d'articuler ces dimensions pour comprendre comment les énoncés produisent du sens, structurent les relations sociales et participent à la construction du monde.

Les concepts mobilisés — énonciation, contrat de communication, actes de langage, polyphonie, ethos, interdiscursivité — sont essentiels pour déconstruire les mécanismes discursifs, en particulier dans le cas du discours médiatique, dont l'influence est considérable.

<sup>119</sup> Entman, R. (1993). *Framing: Toward Clarification of a Fractured Paradigm*. Journal of Communication.

<sup>120</sup> Salmon, C. (2007). *Storytelling : La machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*. La Découverte.

**Conclusion**

En effet, le discours médiatique n'est jamais neutre ni transparent : il opère une sélection, hiérarchise et scénarise les événements selon des logiques techniques, économiques, idéologiques et émotionnelles. Ce faisant, les médias exercent un pouvoir symbolique majeur, orientant les perceptions collectives et façonnant les représentations sociales. Les notions d'hégémonie, d'idéologie, d'agenda-setting et de cadrage éclairent ces effets de sens.

Maîtriser ces outils d'analyse du discours médiatique est donc un préalable indispensable pour une lecture critique, lucide et responsable des messages diffusés dans l'espace public. Cette capacité d'analyse est d'autant plus nécessaire dans une société saturée d'informations, où la spectacularisation de l'actualité brouille souvent les perceptions.

Fort de ce cadre théorique, le chapitre suivant proposera une analyse sémantico-pragmatique concrète des discours du Figaro et du Monde, afin d'appliquer ces concepts et d'explorer les dynamiques discursives qui traversent les représentations médiatiques du conflit israélo-palestinien.

**CHAPITRE III**

**ANALYSE SEMANTICO-  
PRAGMATIQUE DES DISCOURS  
JOURNALISTIQUES  
(LE MONDE ET LE FIGARO)**



## Introduction

Dans le cadre de cette recherche, nous proposons une analyse sémantico-pragmatique de discours médiatiques portant sur le conflit israélo-palestinien, à partir d'un corpus composé d'articles parus dans deux grands quotidiens français : *Le Monde* et *Le Figaro*. Le choix de ces deux sources n'est pas anodin. Il répond à l'objectif de comparer deux supports médiatiques influents, mais aux lignes éditoriales contrastées, afin d'observer comment un même événement — en l'occurrence, l'attaque du Hamas contre Israël le 7 octobre 2023 et ses répercussions — est traité discursivement. Cette comparaison vise à mettre en lumière les choix lexicaux, les cadres interprétatifs et les stratégies énonciatives susceptibles de révéler des positionnements idéologiques implicites.

Fondé en 1944, *Le Monde* est souvent considéré comme un journal de référence dans le paysage médiatique français. Il se caractérise par une approche analytique et une certaine rigueur dans le traitement de l'information. Politiquement, il est généralement associé à une orientation modérée, centre-gauche, même s'il revendique une posture indépendante. Son lectorat est plutôt urbain, diplômé, et engagé dans des débats d'actualité. Concernant le conflit israélo-palestinien, *Le Monde* adopte une position globalement équilibrée en apparence, mais certains observateurs lui reprochent une forme de neutralité biaisée ou un langage plus technocratique, qui peut parfois invisibiliser les rapports de domination en jeu.

*Le Figaro*, quant à lui, est le plus ancien quotidien français encore en activité. Fondé en 1826, il est historiquement rattaché à une orientation libérale-conservatrice, et il est aujourd'hui clairement identifié comme un journal de droite, voire parfois d'extrême droite sur certaines thématiques. Son ton éditorial est plus affirmatif, et il défend des valeurs traditionnelles, sécuritaires et économiques libérales. Dans le traitement du conflit israélo-palestinien, *Le Figaro* a souvent été perçu comme pro-israélien, en raison d'une insistance sur le droit à la sécurité d'Israël et d'un cadrage plus critique à l'égard des acteurs palestiniens.

Comparer *Le Monde* et *Le Figaro* permet donc d'étudier comment deux voix médiatiques majeures abordent un même événement avec des prismes différents, tant sur le plan idéologique que discursif. Cela autorise une observation fine des différences dans le choix des mots, les figures de style, les formes d'énonciation, et les effets produits sur le lecteur. Ces écarts ne sont pas anodins : ils participent à la construction d'une vision particulière du réel, influençant les représentations collectives et les perceptions individuelles.

### 3.1. Conflit israélo-palestinien : refusons la mécanique de la haine !

L'article intitulé « Refusons la mécanique de la haine », publié dans Le Monde, aborde les enjeux idéologiques et politiques du conflit israélo-palestinien en mettant en lumière la violence et la haine alimentées par certains discours. L'objectif de cet article est de dénoncer la manipulation idéologique et la propagation de discours extrémistes, en particulier ceux liés à des groupes comme le Hamas<sup>121</sup>.

#### 3.1.1. Analyse sémantico-pragmatique des expressions et mots suivants

- Islamisme.
- Le Hamas utilise sa population pour protéger ses armes.
- Assassiné.
- Destruction d'Israël.
- Bombe humaine.
- Combien d'Arabes ont-ils été assassinés par d'autres Arabes ?
- Spirale de haine.
- Mort.
- Lynchage.
- Conflit.

Le terme « islamisme » est polysémique. Selon Le Robert et Larousse, il désigne un mouvement politico-religieux prônant un retour à un islam strict et rigide, et l'instauration d'un ordre social et politique basé sur la loi islamique<sup>122</sup>. Sémantiquement, il appartient au champ lexical de la politique, de la religion et de l'idéologie, et est fréquemment associé à des termes comme « mouvement », « doctrine », « pouvoir », « ordre social », « loi islamique », et « interprétation rigoriste ». Cependant, ce mot est souvent fortement connoté négativement dans les discours médiatiques, où il est lié à des images de violence, de terrorisme et de fanatisme.

Dans le contexte de l'article, cette connotation négative est renforcée par son association avec des termes comme « fascisme » et « communisme stalinien », créant une isotopie de la violence et du totalitarisme. Cette association relie l'islamisme à des systèmes politiques oppressifs et violents, contribuant à la construction d'une vision idéologique du terme. Selon Émile Benveniste (1966) l'énonciation d'un mot est toujours subjective et contextuelle, et

---

<sup>121</sup>Le Monde. (juillet 22). *Refusons la mécanique de la haine*. Le Monde. (Consulté le 16 décembre 2024), à 18h41min, à partir de [https://www.lemonde.fr/idees/article/2014/07/22/refusons-la-mecanique-de-la-haine\\_4461298\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2014/07/22/refusons-la-mecanique-de-la-haine_4461298_3232.html)

<sup>122</sup>Rey, A. (dir.). (2023). *Le Petit Robert de la langue française* (2023), p. 1331). Paris, France : Dictionnaires Le Robert ; *Le Grand Larousse de la langue française*(2022), p. 1657), Paris, France : Larousse.

l'utilisation de « islamisme » dans ce cadre est un acte d'accusation implicite<sup>123</sup>, Le journaliste semble désigner l'islamisme comme une idéologie homogène, violente et incompatible avec les valeurs occidentales, réduisant ainsi la pluralité des visions de l'islam à une seule interprétation négative.

D'un point de vue pragmatique, l'utilisation du mot « islamisme » constitue un acte de langage perlocutoire. Selon Austin (1962) et Searle (1969), un acte de langage peut avoir des effets émotionnels sur le récepteur<sup>124</sup> ; Ici, le terme vise à susciter la peur et la méfiance envers l'islam et les musulmans en généralisant les actions violentes de groupes extrémistes sous le label « islamisme »<sup>125</sup>. Cette utilisation du terme sert à renforcer la mobilisation de l'opinion publique contre une menace perçue, tout en stigmatisant une partie de la population musulmane à travers le prisme de la violence et du terrorisme. Le terme devient ainsi une arme symbolique dans la lutte discursive, contribuant à légitimer une politique de répression ou de confrontation

L'analyse de l'expression « islamisme » confirme que ce terme n'est pas simplement une catégorie politique, mais un vecteur idéologique puissant dans le discours médiatique. Son usage dans cet article est symptomatique d'une tendance à simplifier et essentialiser des phénomènes complexes en les réduisant à une menace unique et monolithique. Comme le souligne Michel Foucault dans *L'ordre du discours* (1971), le langage ne se contente pas de refléter la réalité : il participe activement à la production de la vérité dans une société donnée, en fonction de rapports de pouvoir spécifiques<sup>126</sup>. En l'occurrence, l'islamisme est présenté comme une menace existentielle pour la société occidentale, une idéologie non négociable et dangereuse.

Le terme acquiert ainsi une fonction perlocutoire : il cherche à produire une réaction émotionnelle chez le lecteur, en l'incitant à adhérer à une vision du monde où l'islamisme est l'ennemi à combattre. Cette représentation est renforcée par les mots et expressions qui lui sont associés, tels que « terrorisme », « violence » et « fanatisme », créant ainsi un champ sémantique qui oriente l'opinion publique vers une stigmatisation générale des musulmans et des mouvements politiques issus de l'islam.

<sup>123</sup> Benveniste, É. (1966). *Problèmes de linguistique générale* (Tome 1). Paris : Gallimard.

<sup>124</sup> Austin, J. L. (1962). *How to do things with words*. Oxford : Clarendon Press ;

<sup>125</sup> Searle, J. R. (1969). *Speech acts: An essay in the philosophy of language*. Cambridge : Cambridge University Press.

<sup>126</sup> Michel Foucault, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1971.

L'expression « Le Hamas utilise sa population pour protéger ses armes » repose sur une formulation accusatoire forte, qui présente le Hamas comme un acteur cynique et déshumanisant. Le verbe « utiliser » implique une instrumentalisation directe des civils, réduits ici au statut d'objets au service d'un objectif militaire. D'un point de vue sémantique, cette construction évoque le champ lexical de la manipulation et de la stratégie, suggérant que la population n'est plus perçue comme un ensemble de sujets dotés d'autonomie, mais comme un moyen de défense passif et sacrificiel. L'expression « sa population » induit une relation de possession, renforçant l'idée d'un pouvoir autoritaire exercé sur les habitants de Gaza. L'ajout final « pour protéger ses armes » accentue le caractère utilitariste et immoral de l'action imputée au Hamas : les vies humaines seraient subordonnées à la préservation d'un arsenal militaire. Ainsi formulée, cette phrase construit une image profondément négative de l'organisation palestinienne, tout en légitimant implicitement les ripostes militaires de la partie adverse.

Sur le plan pragmatique, cette phrase fonctionne comme un acte de langage perlocutoire : elle cherche à provoquer une réaction émotionnelle d'indignation, voire de rejet, chez le lecteur. Elle contribue à structurer un récit binaire du conflit, où l'un des acteurs incarne la barbarie tandis que l'autre serait contraint d'agir pour se défendre. Cette stratégie est bien analysée par Patrick Charaudeau, pour qui le discours médiatique repose souvent sur une opposition « nous » / « eux », où l'adversaire est présenté comme illégitime ou inhumain<sup>127</sup>. L'énoncé produit ainsi un effet de sens qui dépasse le simple niveau informatif : il influence l'opinion publique en cadrant moralement les rôles du conflit. Dans une telle construction, comme le montre Teun A. Van Dijk, le choix lexical et la structure de l'information véhiculent une idéologie implicite, polarisant la représentation des acteurs du conflit<sup>128</sup>. De plus, selon Émile Benveniste, le présent de vérité générale employé dans cette phrase, sans modalisation ni distance énonciative, lui confère un statut d'évidence indiscutable, renforçant l'adhésion du lecteur à cette vision simplifiée et accusatrice de la réalité<sup>129</sup>.

Le terme « assassiné » est lourd de connotations morales et émotionnelles. D'un point de vue sémantique, il se distingue du simple verbe « tuer » par sa portée juridique et éthique : « assassiner » implique un acte prémédité, souvent motivé par des raisons politiques, idéologiques ou personnelles, et généralement perçu comme illégitime ou injuste. Selon Le Robert, «

<sup>127</sup> Charaudeau, P. (2005). *Le discours des médias*. Paris : Vuibert.

<sup>128</sup> Van Dijk, T. A. (1991). *Racism and the Press*. London : Routledge.

<sup>129</sup> Benveniste, É. (1966). *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard.

assassiner » signifie « tuer volontairement quelqu'un avec préméditation »<sup>130</sup>, et le mot appartient ainsi au champ lexical du crime et de la violence grave. Son emploi dans un discours journalistique n'est jamais neutre : il suggère une intention coupable et renforce la condamnation morale de l'acte.

Dans l'article, l'usage du verbe « assassiné » participe à la dramatisation du propos. Il crée un effet pathétique fort, en suscitant l'empathie du lecteur pour les victimes, tout en désignant clairement un coupable. Cette dynamique est typique de ce que Van Dijk appelle la stratégie de « polarisation idéologique » : une manière discursive de construire une opposition nette entre « les bons » et « les méchants »<sup>131</sup>. Le choix de ce terme contribue à cette structuration du récit en mettant l'accent sur l'inhumanité supposée de l'auteur de l'acte. Il oriente ainsi l'interprétation du lecteur en attribuant une charge émotionnelle intense au crime évoqué.

Pragmatiquement, « assassiné » agit comme un acte illocutoire de dénonciation. Il ne se contente pas de désigner un fait : il le qualifie moralement. Dans une logique austinienne, cet usage est aussi perlocutoire puisqu'il vise à susciter une réaction d'horreur, de rejet ou d'indignation<sup>132</sup>. Selon Michel Foucault, les mots ne sont jamais neutres : leur usage dans un discours révèle des rapports de pouvoir et participe à la production d'un « régime de vérité »<sup>133</sup>. Ici, le terme « assassiné » inscrit l'acte dans une narration de violence unilatérale, renforçant l'idée d'un agresseur moralement condamnable. Il contribue ainsi à une construction idéologique du conflit, où la légitimité des parties est jugée à travers le prisme du lexique utilisé.

L'expression « destruction d'Israël » est particulièrement forte sur les plans sémantiques, idéologique et émotionnel. Elle associe un verbe au sémantisme radical (« destruction »), qui implique l'anéantissement total, à un nom propre représentant un État, une nation et une entité identitaire complexe. Selon Le Robert, « destruction » renvoie à l'action de « mettre à néant, démolir, faire disparaître complètement »<sup>134</sup>. Le terme évoque donc une menace existentielle grave. Dans le champ lexical du conflit, cette expression appartient au registre de l'hostilité absolue, de la guerre et de l'extermination. Elle suggère que certains acteurs – implicites ou nommés – viseraient la disparition complète d'Israël, ce qui contribue à légitimer une posture défensive, voire agressive, de la part de ce dernier.

<sup>130</sup> Le Petit Robert, (2023), p. 121.

<sup>131</sup> Van Dijk, T. A. (1997). *La structure du discours et la reproduction du racisme*. In M. Wiewiorka (Éd.), *Racisme et modernité* (pp. 91–128). La Découverte.

<sup>132</sup> Austin, J. L. (1962). *How to Do Things with Words*. Oxford University Press.

<sup>133</sup> Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours*. Paris : Gallimard.

<sup>134</sup> Le Petit Robert, (2023), p. 662.

Sur le plan discursif, cette expression s'inscrit dans une stratégie de dramatisation et de justification. En posant l'hypothèse – ou l'accusation – de la volonté de « détruire Israël », le discours crée une figure d'ennemi radical et irréconciliable. C'est ce que Norman Fairclough appelle la « mise en récit stratégique » : le langage façonne une configuration narrative où certains acteurs apparaissent comme des menaces existentielles, justifiant en retour des politiques sécuritaires ou militaires extrêmes<sup>135</sup>. La formulation « destruction d'Israël » crée un effet d'urgence et de gravité qui cadre la perception du conflit en termes de survie nationale.

Pragmatiquement, cette expression a une fonction perlocutoire puissante : elle vise à provoquer l'adhésion, la peur ou la solidarité envers Israël en activant des représentations collectives de danger et de victimisation. Comme le souligne Foucault (1971), le discours n'est jamais neutre : il est un acte de pouvoir<sup>136</sup>. Dire que l'« on veut la destruction d'Israël » n'est pas simplement rapporter un fait, c'est construire un ennemi, produire un effet d'alerte et justifier des réponses violentes. L'effet pragmatique de l'expression repose donc sur sa capacité à polariser le débat et à mobiliser l'opinion publique autour d'un imaginaire de défense face à l'éradication.

L'association des termes « bombe » et « humaine » forme un oxymore saisissant, qui participe à une stratégie de déshumanisation et de spectacularisation du conflit. D'un point de vue sémantique, cette expression inscrit la personne dans une logique d'arme : le corps humain est réduit à un vecteur de destruction. Selon le Trésor de la langue française informatisé (TLFi), une « bombe humaine » peut désigner une personne utilisée volontairement ou involontairement pour porter une charge explosive<sup>137</sup>. Mais dans l'usage médiatique, cette notion s'élargit parfois pour désigner des civils exposés dans une zone de guerre, et ce même lorsqu'ils ne sont pas des kamikazes au sens strict. On assiste donc à un glissement sémantique, où la désignation n'est plus factuelle, mais idéologiquement orientée.

Discursivement, cette expression participe à ce que Van Dijk appelle la « stratégie de dramatisation » : elle active des images mentales fortes, susceptibles de choquer ou d'émouvoir le lecteur<sup>138</sup>. Elle met en tension les deux pôles d'un même champ sémantique : la technologie guerrière (bombe) et la vulnérabilité humaine (humaine). Cette tension crée une isotopie de la terreur et du sacrifice. Le terme est souvent employé sans explicitation, dans un flottement référentiel qui entretient l'ambiguïté : s'agit-il d'un civil pris au piège ? D'un enfant

<sup>135</sup> Fairclough, N. *Language and Power*, London, Longman, 1989.

<sup>136</sup> Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours*. Paris : Gallimard.

<sup>137</sup> Trésor de la langue française informatisé (TLFi). (2024). *Bombe humaine*. Consulté sur <http://atilf.atilf.fr/>

<sup>138</sup> Van Dijk, T. A. (1991). *Racism and the Press*. London : Routledge.

instrumentalisé ? Cette ambiguïté sémantique laisse place à une interprétation guidée par des implicites idéologiques.

Pragmatiquement, l'expression remplit une fonction perlocutoire forte. Elle cherche à provoquer une réaction d'indignation ou de peur, tout en suscitant une prise de position morale. Elle contribue à la mise en scène d'un conflit asymétrique, où un acteur (ici sous-entendu : le Hamas) est accusé de transformer des corps en armes. Selon Charaudeau, les médias construisent des récits en s'appuyant sur des figures dramatiques et morales, dans une logique d'efficacité discursive<sup>139</sup>. En parlant de « bombes humaines », on ne désigne pas seulement une méthode, mais on qualifie l'ennemi sur le plan éthique, en l'associant à une instrumentalisation du vivant incompatible avec les normes morales occidentales.

Dans une lecture foucauldienne, l'expression participe à la production d'un « régime de vérité » : elle inscrit le discours dans un rapport de pouvoir, où certaines pratiques sont décrites comme inhumaines, et d'autres comme légitimes<sup>140</sup>. Elle alimente ainsi une vision manichéenne du conflit, où la terreur de l'un justifie la riposte de l'autre. Cette logique de justification repose sur une rhétorique de l'émotion, typique des discours médiatiques en temps de crise.

L'expression « Combien d'Arabes ont-ils été assassinés par d'autres Arabes ? » est un exemple frappant de discours rhétorique, chargé d'implications idéologiques et de stratégies discursives. Le verbe « assassiner », qui renvoie à un acte prémédité et souvent associé à des meurtres injustes ou illégitimes, évoque une violence extrême, voire une forme de violence politique ou idéologique. L'utilisation du terme « Arabes », à deux reprises, engendre une essentialisation de cette identité collective, la réduisant à un groupe uniforme, sans distinction de nationalité, de contexte ou de croyance. Cela renforce une vision homogénéisante de l'« Arabe », ce qui est problématique dans la mesure où cela ignore les différences internes de ce groupe. D'un point de vue pragmatique, la question n'est pas posée dans le but de recevoir une réponse objective, mais plutôt pour provoquer une réaction émotionnelle ou une réflexion orientée. Par son ton rhétorique, l'énoncé cherche à suggérer l'idée que les protestations contre la violence israélienne seraient hypocrites, en insinuant que les Arabes, par leurs propres actions violentes entre eux, perdent toute légitimité morale pour dénoncer la violence israélienne. Cette stratégie vise à discréditer un discours en le mettant en contradiction avec une violence supposée interne au groupe qu'il défend. Ainsi, cette question joue un rôle dans la construction

<sup>139</sup>Charaudeau, P. (2005). *Le discours des médias*. Hachette.

<sup>140</sup>Foucault, M. (1976). *La volonté de savoir* (Vol. 1 d'*Histoire de la sexualité*). Gallimard.



de réalités sociales et idéologiques, en cherchant à inverser les responsabilités et à établir une hiérarchie entre différentes formes de violence.

L'expression "spirale de haine" est une formulation forte qui désigne un phénomène où la haine s'intensifie et se renforce au fur et à mesure de son développement, créant un cycle autoalimenté et destructeur. D'un point de vue linguistique, le terme "haine", selon le Dictionnaire Le Robert, est défini comme un sentiment intense d'antipathie et d'hostilité envers quelque chose ou quelqu'un<sup>141</sup>, tandis que Le Larousse insiste sur la violence de ce sentiment, ce qui renvoie à une dynamique de rejet et de mépris<sup>142</sup>. Ce terme est employé ici pour souligner la dimension extrême de l'émotion, celle qui conduit à la violence physique ou verbale. Le mot "spirale", quant à lui, fait référence à un mouvement circulaire qui, par sa nature même, indique un phénomène qui s'accroît progressivement, chaque tour renforçant le précédent, créant ainsi un processus continu de montée en puissance. Selon Le Robert, une spirale désigne une ligne enroulée autour d'un point central, s'éloignant de celui-ci à chaque révolution<sup>143</sup>. Appliqué à la haine, cela suggère que cette émotion, une fois déclenchée, ne cesse de croître et d'engendrer davantage de violence et de conflits. On peut considérer cette

expression à travers les prismes de Van Dijk, qui souligne que le discours médiatique construit une réalité sociale où les conflits sont présentés comme inévitables et auto-renforcés, ce qui amène le lecteur à percevoir la situation comme incontrôlable et irrémédiable<sup>144</sup>. La notion de "spirale" renforce cette idée de progression inexorable de la haine. En outre, Charaudeau et Fairclough montrent que, sur le plan pragmatique, l'usage de cette expression vise à inciter les lecteurs à prendre conscience des effets dévastateurs de la haine et de la violence, tout en suscitant une réponse émotionnelle forte<sup>145</sup>. Le journaliste, par ce choix de mots, cherche à provoquer une réflexion sur la nécessité de briser ce cycle avant qu'il ne devienne incontrôlable. D'un point de vue idéologique, comme le souligne Foucault, cette représentation de la haine comme un processus auto-alimenté permet de légitimer une réponse extérieure, qu'elle soit politique, sécuritaire ou sociale, face à ce phénomène<sup>146</sup>. Enfin, selon Gee, qui met l'accent sur l'importance de la manipulation émotionnelle dans le discours médiatique, l'expression "spirale de haine" agit comme un puissant levier pour orienter

<sup>141</sup> *Le Petit Robert*, (2023), p. 1146.

<sup>142</sup> *Le Grand Larousse*, (2023), p. 1392.

<sup>143</sup> *Le Petit Robert*, (2023), p. 1236.

<sup>144</sup> Van Dijk, T. A. (1991). *Racism and the press*. London: Routledge.

<sup>145</sup> Charaudeau, P., & Fairclough, N. (2002). *Analyse de discours : Une approche pragmatique*. Paris : Armand Colin.

<sup>146</sup> Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours*. Paris : Gallimard.



l'opinion publique en exacerbant la peur de l'escalade de la violence, et pour appeler à des solutions immédiates pour stopper cette dynamique<sup>147</sup>. Le choix de cette formulation par le journaliste sert ainsi à accentuer la gravité de la situation et à renforcer l'appel à l'action pour éviter que ce cycle ne prenne davantage d'ampleur.

Le terme "mort" dans cet article est utilisé pour désigner la fin de vie des adolescents, qu'ils soient juifs ou palestiniens. Sémantiquement, "mort" est un terme neutre et factuel qui renvoie à la cessation de la vie, comme le précise la définition du Larousse<sup>148</sup>. En soi, il ne véhicule pas de jugement ou d'intention particulière quant aux circonstances ou causes du décès. Cependant, dans un contexte de conflit, ce mot peut prendre une charge émotionnelle forte, soulignant la brutalité et l'absurdité de la violence, surtout lorsqu'il est mis en rapport avec des événements tragiques comme ceux décrits dans l'article. En utilisant le terme "mort", le journaliste désigne simplement la fin de vie, mais il insère implicitement une critique de l'injustifiable violence qui conduit à ces morts.

Un élément intéressant de cette analyse réside dans la distinction subtile mais significative entre les termes employés pour désigner la mort des adolescents juifs et palestiniens. Le journaliste utilise "mort" pour l'adolescent palestinien, tandis que pour les adolescents juifs, le terme "assassiné" est privilégié. Cette différence peut être perçue comme un reflet des perceptions variées et des poids symboliques associés aux violences dans le contexte du conflit israélo-palestinien. Le terme "assassiner" implique non seulement la mort violente, mais aussi un acte prémédité, dirigé par une volonté malveillante, ce qui peut induire une perception de la victime comme innocente et de l'acte comme inexcusable. Par contraste, "mort" paraît plus froid et détaché, comme une simple constatation d'un événement tragique, mais sans insistance sur l'intention malveillante ou le caractère prémédité de l'acte. Cette différence de traitement peut être vue comme un moyen de signaler une hiérarchisation des violences, en fonction de leur origine et des perceptions qui en découlent dans le cadre du conflit.

Concernant le terme "lynchage", il est d'autant plus chargé de sens dans ce contexte. Selon la définition du Robert, "lyncher" désigne une exécution sommaire, sans jugement, menée par une foule, généralement dans un contexte de colère ou de révolte populaire<sup>149</sup>. En employant ce terme pour décrire l'agression subie par l'adolescent palestinien, le journaliste inscrit l'événement dans une dimension de violence illégale et irrationnelle, renforçant ainsi l'idée de l'injustice flagrante de cet acte. Cette connotation de brutalité et d'injustice est

<sup>147</sup> Gee, J. P. (2011). *How to Do Discourse Analysis: A Toolkit*. London: Routledge.

<sup>148</sup> Larousse. (2023). *Le Petit Larousse illustré 2023* (p. 980). Paris, France : Éditions Larousse

<sup>149</sup> *Le Petit Robert*, (2023), p. 1331.

renforcée par le contexte du conflit israélo-palestinien, où les violences sont souvent perçues comme étant d'autant plus graves en raison de l'absence de processus judiciaire ou de régulation des actes. Le journaliste, en qualifiant cet acte de "lynchage", cherche à dénoncer la violence collective exercée sans l'aval de l'État ou de la loi, et à inciter les lecteurs à une prise de position morale contre ce type de justice populaire.

La différence de traitement entre les termes "mort" et "assassiné" souligne une fois de plus l'importance de l'interprétation idéologique et politique du journaliste dans le choix de ses mots. Il convient également de noter que le terme "lynchage" n'est pas anodin, puisqu'il sert à exacerber la réprobation envers l'agression et à souligner son caractère répréhensible sur les plans moral et juridique. De plus, il convient de souligner que la violence subie par les adolescents, qu'ils soient israéliens ou palestiniens, est toujours condamnée par les autorités israéliennes, qui insistent sur leur volonté de poursuivre et punir ceux responsables de telles atrocités, indépendamment de l'origine ou de l'identité des auteurs. La condamnation de ce lynchage par les autorités israéliennes reflète une volonté de préserver la légitimité de l'État israélien en matière de lutte contre toutes les formes de violence, qu'elles soient commises par des Israéliens ou des Palestiniens. En effet, ce choix de mots dans l'article vise à éveiller une réflexion chez les lecteurs sur la légalité, la moralité et la nature de ces violences, tout en incitant à une prise de conscience plus large des mécanismes de haine qui nourrissent le conflit.

Le terme "conflit" dans l'article désigne une situation de lutte ou de tension prolongée entre deux ou plusieurs groupes, souvent caractérisée par des affrontements violents, des oppositions idéologiques, et des divergences profondes d'intérêts. Sémantiquement, le mot "conflit" est relativement neutre, mais dans le contexte du conflit israélo-palestinien, il porte une charge émotionnelle et idéologique forte, car il évoque une lutte permanente et un face-à-face entre des groupes ethniques, religieux et nationaux. Le Larousse définit le "conflit" comme "un affrontement armé entre des groupes ou des pays", ce qui sous-entend, dans le cas présent, une guerre continue qui oppose Israël et les Palestiniens depuis plusieurs décennies <sup>150</sup>. Pragmatiquement, le journaliste utilise le terme "conflit" pour désigner la situation de violence systématique et de tension persistante entre les Israéliens et les Palestiniens. Ce choix est pertinent, car il encapsule les enjeux géopolitiques complexes de cette lutte, tout en restant relativement neutre. Cependant, dans le contexte de cet article, le terme "conflit" va au-delà de sa signification purement géopolitique et reflète également les aspects sociaux et émotionnels liés à la violence. Le terme permet de décrire un état de guerre qui est à la fois visible dans les

<sup>150</sup> *Larousse en ligne*. (n.d.). **Conflit**. <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/conflit/18554>

actes violents (comme les meurtres, les attaques terroristes, ou les actes de résistance) et dans les représentations médiatiques qui en sont faites.

L'utilisation du terme "conflit" est également un choix stratégique dans le cadre de ce discours, car il permet de maintenir une certaine objectivité et d'éviter d'entrer dans des partis pris idéologiques trop affirmés. En évitant des termes plus chargés comme "guerre" ou "occupation", le journaliste choisit de définir cette réalité en termes de lutte, ce qui pourrait permettre aux lecteurs de s'interroger sur la complexité de la situation. Le "conflit" devient ainsi un concept qui met l'accent sur l'opposition sans nécessairement désigner qui a raison ou tort, ce qui peut inciter à une lecture plus nuancée des événements.

Cela dit, le choix du terme "conflit" peut aussi être interprété comme une manière de dépolitiser ou de minimiser l'asymétrie de la violence entre les deux parties. Si les violences palestiniennes, parfois qualifiées de "terrorisme", sont souvent présentées comme une réponse désespérée à une situation d'oppression, les violences israéliennes sont souvent perçues comme des actions de défense légitime ou de maintien de l'ordre. Le terme "conflit" permet donc de gommer, à certains égards, les inégalités de pouvoir entre les belligérants. Il sous-entend que les deux parties sont en opposition, sans nécessairement évoquer la dominance militaire et politique d'Israël, ni la situation d'occupation à laquelle sont soumises les populations palestiniennes.

Par ailleurs, l'utilisation du terme "conflit" dans cet article a une fonction de normalisation. En désignant la violence quotidienne entre Israéliens et Palestiniens sous ce terme générique, l'article risque de donner l'impression qu'il s'agit d'une guerre classique entre deux nations ou deux belligérants, sans prendre pleinement en compte la dimension plus complexe de la question, notamment la question de l'occupation israélienne des territoires palestiniens. Dans ce sens, le terme "conflit" pourrait être perçu comme une manière de neutraliser l'aspect historique et idéologique du problème, en masquant des enjeux cruciaux comme les droits humains, les violations de l'international law, et les appels à une paix durable qui ne semblent pas voir le jour malgré les initiatives internationales.

L'analyse de cet article révèle l'emploi de termes connotés négativement pour décrire le Hamas et les Palestiniens, tels que « haine », « destruction », « assassinat », et « mise à mort », tandis que des termes connotés positivement, comme « protection de la vie » et « souci premier », sont utilisés pour Israël. L'article recourt également à des généralisations, comme « le Hamas » et « les propalestiniens », qui peuvent donner l'impression d'un groupe homogène. L'analyse pragmatique met en lumière l'utilisation de questions rhétoriques qui suggèrent une réponse implicite et orientée, ainsi que des affirmations qui présentent une vision particulière du conflit.

Les implicites de l'article suggèrent que le Hamas est responsable de la spirale de haine et que les Palestiniens sont plus enclins à la violence qu'Israël, dont l'image est associée à la protection de la vie. L'analyse révèle des stratégies telles que la polarisation, la généralisation, la victimisation et la légitimation, qui visent à influencer l'opinion du lecteur en faveur d'Israël et à discréditer le Hamas et les Palestiniens. L'objectif de cet article est de présenter une vision particulière du conflit qui met en avant la responsabilité des Palestiniens dans la spirale de violence.

La question "Quel est le désir des propalestiniens ? Quel est leur premier désir : aider à avoir une patrie ou bien préfèrent-ils la destruction d'Israël ?" est une question rhétorique. Cela signifie qu'elle n'appelle pas une réponse directe, mais sert plutôt à affirmer une position et influencer l'opinion du lecteur. Ici, la question suggère fortement que le désir principal des Palestiniens n'est pas d'avoir un État, mais de détruire Israël, ce qui crée une image négative d'eux. Elle sert également à orienter le discours en présentant les Palestiniens comme étant motivés par la destruction plutôt que par la construction d'un État.

Dans cet article, l'antithèse est la figure de style dominante, opposant une « culture de la mort » palestinienne à une « protection de la vie » israélienne. Cette opposition binaire est renforcée par des métaphores telles que « mécanique de la haine » et « spirale de haine » ; ici, la « haine » est comparée à une « mécanique », c'est-à-dire un ensemble de pièces qui s'engrenent et fonctionnent ensemble. Cela suggère que la haine n'est pas simplement un sentiment, mais un processus complexe et implacable, qui se déclenche et se perpétue de manière automatique, rendant le conflit plus concret et inévitable. L'accumulation d'exemples de violence arabe souligne l'idée d'une menace islamiste globale. Les modalisateurs sont omniprésents, exprimant l'opinion tranchée de l'auteur (« très personnelle », « vraiment ») et son appel à l'action (« refusons »). Les embrayeurs (pronoms personnels : « nous », « on », « ils », renvoient aux acteurs du conflit et à l'auteur lui-même), les indicateurs spatio-temporels (« ici », « à l'avance »), situent le discours dans un contexte précis, et les déictiques sociaux identifient les acteurs en présence. La conjugaison au présent de l'indicatif donne une dimension d'actualité et de vérité générale aux propos.

En synthèse, l'analyse de cet article révèle les multiples stratégies discursives utilisées pour façonner la perception du conflit israélo-palestinien. Le choix des termes, la construction des oppositions binaires et l'utilisation de questions rhétoriques visent à orienter l'opinion du lecteur. Ces éléments soulignent non seulement les tensions idéologiques et émotionnelles présentes dans le discours médiatique, mais aussi la manière dont le langage peut être un outil puissant de légitimation ou de stigmatisation.

### 3.2. Israël et Gaza en guerre après une offensive du Hamas

Le passage retenu traite de l'offensive du Hamas contre Israël survenue le 7 octobre 2023 et de ses répercussions. Il s'agit d'un extrait issu du site du journal *Le Figaro*, dans la rubrique « International », plus précisément dans un dossier consacré à l'attaque menée par le Hamas<sup>151</sup>.

#### 3.2.1. Analyse sémantico-pragmatique des termes suivants

- Guerre
- Organisation terroriste
- Offensive brutale et inattendue

Le mot « guerre », tel qu'utilisé dans l'article du Figaro pour désigner le conflit entre Israël et Gaza, est porteur d'une charge discursive considérable, à la fois du point de vue sémantique, pragmatique, idéologique et cognitif. Sur le plan sémantique, le terme appartient au champ lexical de la violence, de la mort, de l'affrontement armé et de la destruction. Selon le Trésor de la langue française informatisé (TLFi), la « guerre » est définie comme une « situation conflictuelle entre deux ou plusieurs pays, États, groupes sociaux, individus, avec ou sans lutte armée », mais aussi comme des « rapports conflictuels qui se règlent par une lutte armée, en vue de défendre un territoire, un droit ou de les conquérir, ou de faire triompher une idée »<sup>152</sup>. Le Larousse renforce cette définition en indiquant qu'il s'agit d'un « conflit armé entre États, entre groupes sociaux ou entre personnes »<sup>153</sup>. Enfin, Le Robert insiste sur le fait qu'il s'agit d'un « état de violence collective institutionnalisée ; ce qui souligne la dimension organisée et reconnue de la confrontation »<sup>154</sup>. Mais le mot ne se limite pas à sa définition littérale. Il véhicule des connotations négatives puissantes : la guerre évoque des scènes de souffrance, de mort, de pertes civiles, de traumatismes durables, de chaos. Le lexème « guerre » construit ainsi un

univers de sens tragique et alarmant, qui prépare le lecteur à une lecture grave et émotionnelle du conflit.

D'un point de vue pragmatique, en s'inscrivant dans un discours journalistique, l'emploi de « guerre » constitue un acte de langage (Austin, Searle) dont la force illocutoire est de nommer officiellement une situation comme un conflit d'envergure<sup>155</sup> ; ce n'est pas un simple

<sup>151</sup> *Le Figaro*. (s.d.). *Attaque du Hamas contre Israël : le point sur la situation*. (Consulté le 6 février 2025), à 15h30min, à l'adresse : <https://www.lefigaro.fr/international/dossier/attaque-du-hamas-contre-israel-le-point-sur-la-situation>

<sup>152</sup> Imbs, P. (dir.). (1971–1994). *Trésor de la langue française : Dictionnaire de la langue du XIXe et du XXe siècle (1789–1960)* (Vol. 8, G–HAL). Paris, France : Centre national de la recherche scientifique.

<sup>153</sup> *Le Petit Larousse illustré*, (2022), p 849.

<sup>154</sup> *Le Grand Robert*, (2023), p. 1145.

<sup>155</sup> Austin, J. L. (1962). *How to do things with words*. Oxford: Oxford University Press.

mot : c'est une désignation qui engage ; l'acte perlocutoire attendu est de provoquer une réaction d'alerte, de gravité, voire de polarisation chez le lecteur<sup>156</sup>. Dans la logique du discours médiatique (Charaudeau), ce mot fonctionne comme un marqueur de dramatisation, contribuant à capter l'attention du public et à légitimer certaines actions (riposte militaire, mesures politiques, etc.)<sup>157</sup>.

Sur le plan idéologique, selon Foucault, le discours ne fait pas que décrire la réalité : il la constitue <sup>158</sup>. Employer « guerre », c'est imposer une lecture du monde, une grille d'interprétation dans laquelle deux camps s'affrontent de façon frontale. Ce mot agit donc comme un outil de pouvoir discursif, qui façonne la perception collective du réel. L'étiquetage du conflit comme « guerre » inscrit l'événement dans une logique d'opposition binaire (nous vs eux, attaquants vs défenseurs), qui est une forme de schématisation mentale typique de ce que Van Dijk appelle les modèles mentaux du discours<sup>159</sup>.

Sur le plan cognitif, le mot « guerre » active un script culturel partagé : les images de champs de bataille, de bombardements, de réfugiés, d'interventions militaires. Ces représentations, bien que non décrites explicitement, sont inférées par le lecteur dès lors que ce mot est prononcé. Ainsi, la simple utilisation du mot suffit à enclencher une série de connaissances et d'attentes qui conditionnent la réception du discours.

Du point de vue de l'interdiscursivité, « guerre » est un mot fréquemment mobilisé dans les discours politiques, militaires, journalistiques et historiques. Sa récurrence dans ces sphères le rend hautement connoté et chargé de sens socio-politique. Selon Bakhtine (1984) tout mot est une « unité de discours socialement dialogique » <sup>160</sup>; ici, le mot « guerre » convoque une mémoire discursive collective marquée par les guerres mondiales, les conflits récents au Moyen-Orient, les interventions militaires occidentales, etc.

Enfin, d'un point de vue éthique et stratégique, le choix du mot « guerre » par le journaliste n'est pas neutre. Il construit une réalité interprétée à travers un prisme conflictuel, renforçant l'idée d'une symétrie entre les deux camps (Israël/Gaza), même si les rapports de force sont déséquilibrés. D'autres mots auraient pu être utilisés – « crise », « conflit », « attaque », « opération » – mais chacun aurait induit une lecture différente. Le mot « guerre » est ici choisi pour sa force d'impact, sa valeur de sidération, sa capacité à polariser et à mobiliser les émotions du lecteur.

<sup>156</sup> Searle, J. R. (1969). *Speech acts*. Cambridge University Press.

<sup>157</sup> Charaudeau, P. (1997). *Le discours d'information*. Paris : Hachette.

<sup>158</sup> Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours*. Paris : Gallimard.

<sup>159</sup> Van Dijk, T. A. (1988). *News as Discourse*. Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum Associates.

<sup>160</sup> Bakhtine, M. (1984). *Esthétique de la création verbale*. Paris : Gallimard.

L'expression « organisation terroriste », utilisée pour désigner le Hamas, constitue une désignation hautement chargée idéologiquement dans le discours journalistique. Elle met en jeu des enjeux sémantiques, pragmatiques et politiques puissants. Sur le plan sémantique, le terme « organisation » désigne une structure collective, souvent formalisée, tandis que l'adjectif « terroriste » fonctionne comme un marqueur axiologique négatif. Selon Le Larousse, le terrorisme est une « forme de lutte politique caractérisée par des actions violentes (attentats, assassinats, sabotages) visant à créer un climat d'insécurité, à frapper l'opinion publique »<sup>161</sup>. Le Trésor de la langue française informatisé (TLFi) ajoute qu'il s'agit d'une « stratégie politique fondée sur l'emploi systématique de la violence pour atteindre un but idéologique »<sup>162</sup>. Quant au Robert, il précise que le terrorisme repose sur des « actes de violence pour imposer une idéologie par la terreur »<sup>163</sup>.

Le syntagme « organisation terroriste » condense donc plusieurs éléments de sens : une structure collective, un objectif politique, des actes de violence, une intention de créer la peur. Il essentialise le groupe désigné en le réduisant à sa dimension violente, sans mentionner d'autres aspects (social, religieux, historique, géopolitique), ce qui correspond à une stratégie de simplification discursive.

D'un point de vue pragmatique, l'expression relève d'un acte de qualification (Charaudeau)<sup>164</sup> : nommer ainsi le Hamas revient à produire un jugement implicite. C'est une manière d'encadrer le récit, en orientant d'emblée la lecture du lecteur. L'effet perlocutoire recherché est de délégitimer l'entité désignée, en l'associant à la violence illégitime, à la menace, à la peur. L'adjectif « terroriste » agit ici comme une étiquette stigmatisante (Goffman)<sup>165</sup>, qui enferme dans une catégorie sociale dévalorisante.

Sur le plan idéologique, cette désignation n'est pas neutre. Comme l'a montré Foucault, nommer, c'est exercer un pouvoir<sup>166</sup>. Qualifier un groupe de « terroriste » n'est pas une simple description : c'est une prise de position politique qui inscrit le discours dans un rapport de force. Selon Van Dijk, les discours médiatiques construisent des représentations sociales à travers des catégories<sup>167</sup> : ici, le Hamas est construit comme l'« Autre menaçant », opposé à un « Nous » (Israël, l'Occident, les démocraties) supposé légitime et civilisé. Le discours participe à la

<sup>161</sup> *Le Petit Larousse*, (2022), p. 1675.

<sup>162</sup> *Trésor de la langue française*, (Vol. 15, T-Z).

<sup>163</sup> *Le Grand Robert*, (2023), p. 2685.

<sup>164</sup> Charaudeau, P. (2005). *Le discours des médias*. Paris : Hachette.

<sup>165</sup> Goffman, E. (1975). *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*. Paris : Minuit.

<sup>166</sup> Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours*. Paris : Gallimard.

<sup>167</sup> Van Dijk, T. A. (1991). *Racism and the Press*. London: Routledge.



production d'une polarisation idéologique, opposant la violence « barbare » à la défense « légitime ».

L'expression est aussi marquée interdiscursivement : elle est largement utilisée dans les discours politiques, médiatiques, diplomatiques et juridiques. Son usage n'est pas homogène : certains États ou médias l'emploient pour désigner un groupe, d'autres non. Cette variabilité montre que le terme est idéologiquement situé. En l'utilisant sans guillemets ni mise à distance, le journaliste du Figaro s'inscrit dans un positionnement discursif implicite, reprenant la qualification officielle donnée par Israël, les États-Unis ou l'Union européenne, mais qui peut être contestée dans d'autres sphères (monde arabe, ONG, chercheurs) ; les ONG sont des organisations indépendantes des pouvoirs publics, souvent engagées dans des missions humanitaires, de défense des droits de l'homme ou d'observation politique. Elles jouent un rôle important dans la critique des discours officiels et peuvent contester certaines désignations ou narrations médiatiques, notamment concernant le conflit israélo-palestinien.

L'expression « offensive brutale et inattendue » joue un rôle central dans la construction discursive de l'événement. Elle combine deux adjectifs fortement connotés, qui orientent l'interprétation du lecteur et participent à une mise en scène dramatique et unilatérale du conflit.

Sur le plan sémantique, le nom offensif désigne, selon Le Robert une « opération militaire destinée à prendre l'initiative sur l'ennemi »<sup>168</sup>. Il s'agit donc d'un terme issu du lexique guerrier, qui suppose une action délibérée, stratégique et planifiée. L'adjectif brutale, toujours selon Le Robert, renvoie à ce qui est « marqué par la violence, la soudaineté, la rudesse »<sup>169</sup>. Le terme est ainsi porteur d'une connotation négative forte, associant l'action du Hamas à une agression inhumaine et sans retenue. Quant à inattendue, il signifie ce « qui n'était pas prévu ou pressenti »<sup>170</sup>, renvoyant à une surprise ou un effet de choc.

Ces deux qualificatifs – brutale et inattendue – contribuent à une mise en récit émotionnelle, en soulignant la violence soudaine de l'acte et son caractère surprenant. D'un point de vue pragmatique, ce choix lexical n'est pas neutre. En tant qu'acte de langage (Austin, 1962 ; Searle, 1969), l'énoncé fonctionne comme un acte illocutoire visant à susciter l'indignation, la peur ou la solidarité, en particulier envers les victimes israéliennes<sup>171</sup>. Le

<sup>168</sup> *Le Petit Robert*, (2023), p. 1733.

<sup>169</sup> *Le Petit Robert*, (2023), p. 346.

<sup>170</sup> *Le Petit Robert*, (2023), p. 1380.

<sup>171</sup> Austin, J. L. (1962). *How to Do Things with Words*. Oxford: Clarendon Press.



journaliste ne se contente pas d'informer ; il oriente la réception du lecteur par un cadrage discursif précis<sup>172</sup>.

Selon Patrick Charaudeau, les médias ont une fonction de « mise en scène du réel » qui passe par la sélection des faits, mais aussi par leur modalisation émotionnelle<sup>173</sup>. Ici, la violence est attribuée à une partie (le Hamas), ce qui structure une opposition manichéenne entre agresseur et victime. Cette stratégie de cadrage rejoint les travaux de Teun A. van Dijk, pour qui les médias occidentaux tendent à représenter les groupes perçus comme extérieurs<sup>174</sup>; (ici, le Hamas ou les Palestiniens) selon une logique d'autre négatif, notamment à travers des schémas mentaux implicites qui activent des stéréotypes.

En outre, dans la perspective de Michel Foucault, le discours n'est jamais neutre ; il est porteur de savoirs, d'enjeux de pouvoir et de rapports de force<sup>175</sup>. Ainsi, parler d'une « offensive brutale et inattendue » n'est pas un simple choix de mots, mais un acte discursif chargé, qui contribue à la construction d'une vérité médiatique alignée sur une certaine vision géopolitique du conflit.

Le passage retenu du Figaro propose un récit structuré autour de termes à forte connotation, tels que "offensive brutale et inattendue", "organisation terroriste" et "guerre". Ces choix lexicaux, loin d'être anodins, relèvent de stratégies discursives délibérées, visant à orienter l'interprétation de l'événement par les lecteurs.

Le cadrage est une stratégie médiatique qui consiste à structurer un événement pour le présenter sous un angle particulier. Dans ce cas, la sélection de termes comme "brutale" et "inattendue" pour décrire l'action du Hamas participe à une construction d'une vision de l'attaque comme étant d'une violence extrême, gratuite et injustifiée. Selon Teun A. van Dijk, ce type de cadrage est une forme de mise en scène qui permet aux médias de définir les limites du débat public et de susciter des émotions spécifiques chez le lecteur, comme la peur ou l'indignation<sup>176</sup>.

Le terme "organisation terroriste" sert à dépersonnaliser l'adversaire et à justifier la riposte israélienne. Cette lexicalisation contribue à ancrer l'idée que l'attaque du Hamas est irrationnelle et qu'aucune négociation n'est possible. Cela se rapproche des analyses de Michel

---

<sup>172</sup>Searle, J. R. (1969). *Speech Acts: An Essay in the Philosophy of Language*. Cambridge: Cambridge University Press.

<sup>173</sup>Charaudeau, P. (2005). *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*. Paris : Vuibert.

<sup>174</sup>Van Dijk, T. A. (2006). *Racism and the press* (2e éd.). London: Routledge.

<sup>175</sup>Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours*. Paris : Gallimard.

<sup>176</sup>Van Dijk, T. A. (2006). *Discourse and manipulation*. *Discourse & Society*, 17(3), 359–383.

Foucault, qui souligne que le discours est une forme de pouvoir qui construit des vérités en excluant certaines perspectives<sup>177</sup>. En qualifiant l'agresseur de "terroriste", on le place dans une catégorie déshumanisée, ce qui justifie d'autant plus la violence de la réponse.

Une autre dimension à explorer est l'absence de la voix palestinienne ou des civils de Gaza dans ce genre de discours. En effet, comme le remarque Charaudeau, le discours médiatique sélectionne les informations qui seront entendues par le public et marginalise celles qui ne correspondent pas à la ligne narrative dominante<sup>178</sup>. Ici, les souffrances et les perspectives palestiniennes sont largement absentes du discours médiatique, ce qui contribue à maintenir une représentation asymétrique du conflit.

Le traitement du conflit dans ce passage repose sur une approche qui se concentre sur l'événement immédiat (le 7 octobre 2023) sans en restituer la longue histoire de tensions entre Israël et la Palestine. Cette simplification historique, souvent utilisée dans les médias, permet de présenter l'événement comme un acte isolé plutôt que comme le dernier épisode d'un conflit complexe. Cela rejoint les critiques formulées par Van Dijk, qui explique que les médias occidentaux ont tendance à réduire les conflits internationaux à des événements ponctuels et à en négliger les causes profondes et historiques<sup>179</sup>.

Les termes « guerre », « organisation terroriste » et « offensive brutale et inattendue » analysés dans cet extrait du Figaro ne sont pas des choix lexicaux anodins. Ils relèvent de stratégies discursives délibérées visant à cadrer l'événement de manière émotionnelle et à orienter l'interprétation du lecteur. L'emploi de ces termes n'est pas seulement une question de sémantique ; il est également porteur d'enjeux idéologiques et pragmatiques importants. À travers leur utilisation, le discours médiatique contribue à la construction d'une vision manichéenne du conflit, où l'attaque est perçue comme irrationnelle et violente, et où l'agresseur, en l'occurrence le Hamas, est dépersonnalisé et associé à la terreur.

Cette manière de désigner les événements et les acteurs du conflit joue un rôle crucial dans la perception publique, en renforçant certaines émotions et en légitimant des actions spécifiques, comme la riposte militaire. En négligeant de donner une voix aux victimes palestiniennes ou en ne contextualisant pas suffisamment le conflit, le discours médiatique contribue à une vision asymétrique, où certaines perspectives sont marginalisées. Ce type de traitement de l'information, en simplifiant la réalité et en occultant les causes profondes du

---

<sup>177</sup>Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours*. Paris : Gallimard.

<sup>178</sup>Charaudeau, P. (2005). *Le discours d'information médiatique : la construction du miroir social*. Paris : Vuibert.

<sup>179</sup>Van Dijk, T. A. (2000). *Ideology and discourse: A multidisciplinary introduction*. Barcelona: Pompeu Fabra University.

conflit, participe à l'installation d'une vérité médiatique qui fait écho à des positions géopolitiques spécifiques.

Ainsi, à travers l'analyse de ces termes, nous comprenons que le discours médiatique, loin d'être neutre, structure et influence la manière dont les événements sont perçus par le public. Cette mise en scène du réel, en orientant la compréhension du conflit, est un exercice de pouvoir discursif qui façonne les opinions et, in fine, les actions. La prise de conscience de ces mécanismes permet au lecteur d'adopter une posture critique face aux informations reçues et de déconstruire les représentations véhiculées par les médias.

### **3.3. La justice américaine inculpe plusieurs responsables du Hamas pour « terrorisme »**

Cet article du *Figaro*, publié le 3 septembre 2024, traite des poursuites lancées par la justice américaine contre plusieurs responsables du mouvement islamiste palestinien Hamas, notamment Yahya Sinwar, accusé d'être l'un des instigateurs de l'attaque du 7 octobre contre Israël. L'article met également en lumière l'implication d'Ismaïl Haniyeh, ancien chef du Hamas, dans des affaires de terrorisme et de violence envers les civils. Il mentionne que ces responsables sont accusés de planifier des attaques violentes sur plusieurs décennies, y compris l'attaque du 7 octobre, dans un contexte de tensions géopolitiques avec Israël<sup>180</sup>.

#### **3.3.1. Analyse sémantico-pragmatique des expressions et mots suivants**

- Inculper
- Cerveau de l'attaque.
- Attaque.
- Attaque sans précédent.
- Campagne de violence de masse et de terreur.
- Attaque du 7 octobre.

Dans le titre de l'article, le verbe « inculper » occupe une position stratégique : en début de phrase, il attire immédiatement l'attention du lecteur sur une action judiciaire forte et univoque. Sémantiquement, selon Le Robert, « inculper » signifie : « Accuser officiellement quelqu'un d'une infraction par un acte judiciaire »<sup>181</sup>. Le (TLFi) précise que ce verbe désigne l'action de « faire peser une charge pénale sur quelqu'un, en raison d'un acte répréhensible

<sup>180</sup> *Le Figaro*. (2024, 3 septembre). La justice américaine inculpe plusieurs responsables du Hamas pour « terrorisme ». <https://www.lefigaro.fr/flash-actu/la-justice-americaine-inculpe-plusieurs-responsables-du-hamas-pour-terrorisme-20240903>. (Consulté le 24 janvier 2025), à 19h26min.

<sup>181</sup> *Le Petit Robert*, (2023), p. 1253.

préssumé »<sup>182</sup>. Il s'agit donc d'un acte juridique formel, qui engage la responsabilité pénale d'un individu devant la justice. Ce verbe est réservé à un registre judiciaire spécifique et possède une connotation grave, car il signale une rupture dans le statut de la personne désignée : de suspect, elle devient formellement accusée.

Sur le plan pragmatique, l'emploi du verbe « inculper » dans le titre fonctionne comme un acte de langage performatif au sens de Searle : il ne se contente pas de décrire une action judiciaire, il l'actualise dans le discours médiatique<sup>183</sup>. L'effet produit est double : d'une part, il crédibilise l'action des autorités américaines en leur conférant une image de rigueur et de justice ; d'autre part, il contribue à désigner les membres du Hamas comme criminels, et non simplement comme adversaires politiques ou militaires. On assiste ici à une opération de disqualification, typique des stratégies d'altérisation analysées par Charaudeau, qui montrent comment les médias contribuent à construire des figures de légitimité ou d'illégitimité à travers le choix du lexique<sup>184</sup>.

D'un point de vue discursif et idéologique, ce verbe contribue à la construction d'un récit où les États-Unis apparaissent comme l'instance morale et judiciaire globale, se positionnant contre le terrorisme. Selon Teun Van Dijk, les choix lexicaux dans les médias reflètent souvent les schémas idéologiques dominants<sup>185</sup> : ici, « inculper » n'est pas neutre. Il inscrit les actions du Hamas dans un cadre judiciaire international, les ramenant au registre du crime et non du conflit armé ou de la résistance politique. Ce choix participe ainsi à l'ancrage d'un cadrage discursif particulier (framing), où le Hamas est représenté non pas comme une organisation combattante dans un contexte géopolitique complexe, mais comme un groupe criminel poursuivi pour actes terroristes.

L'expression "cerveau de l'attaque" dans le contexte de l'article sur l'inculpation des responsables du Hamas, notamment Yahya Sinwar, est un terme à la fois riche sur le plan sémantique et pragmatique. Yahya Sinwar est l'un des principaux dirigeants du Hamas dans la bande de Gaza depuis 2017, et est considéré par Israël et plusieurs pays occidentaux comme l'organisateur principal de l'attaque du 7 octobre 2023. Sémantiquement, le mot cerveau possède une dimension polysémique qui, dans ce contexte, évoque l'idée de celui qui orchestre, conçoit et dirige une action complexe. Cette métaphore met en lumière la planification et la

<sup>182</sup> *Trésor de la langue française informatisé (TLFi)*. *Inculper* .<https://www.cnrtl.fr/definition/inculper>

<sup>183</sup> Searle, J. R. (1969). *Speech acts: An essay in the philosophy of language*. Cambridge University Press.

<sup>184</sup> Charaudeau, P. (1997). *Le discours d'information médiatique : la construction du miroir social*. Paris : Vuibert.

<sup>185</sup> Van Dijk, T. A. (1998). *Ideology: A multidisciplinary approach*. London: Sage Publications.

rationalité derrière l'attaque du 7 octobre, suggérant qu'elle n'est pas le fruit d'une impulsion mais d'une préparation stratégique. Le terme cerveau fait ainsi référence à une personne centrale et influente, responsable de la mise en œuvre d'une opération, en l'occurrence Yahya Sinwar, qui est désigné comme l'instigateur principal de l'attaque. Cette connotation d'autorité et de préméditation renforce l'image de l'attaque comme étant une action méthodiquement pensée et structurée, et non une simple réaction spontanée.

Pragmatiquement, cette expression participe à la construction de l'ennemi en le présentant sous une forme abstraite et dépersonnalisée, où l'adversaire devient un individu calculateur et manipulateur, instillant ainsi un sentiment de menace plus grand et plus insidieux. L'utilisation de ce terme met l'accent sur la responsabilité individuelle de Sinwar, ce qui oriente l'interprétation de l'attaque comme un acte planifié par un leader charismatique, en focalisant l'attention sur la préméditation derrière l'événement. Le choix de ce mot porte aussi une intention stratégique : en désignant Sinwar comme le cerveau de l'attaque, l'article contribue à renforcer l'image d'un terrorisme organisé et dirigé par des individus intelligents et impitoyables, donnant ainsi une certaine légitimité à l'action de la justice américaine, qui cherche à incarner la lutte contre un ennemi perçu comme organisé et pernicieux.

De plus, l'expression cerveau de l'attaque joue un rôle stratégique dans la narration médiatique, en cadrant l'attaque comme une opération terroriste orchestrée par un cerveau froid, ce qui renforce l'image du Hamas comme organisation terroriste dirigée par des individus aux intentions précises et malveillantes. Ce choix lexical contribue à polariser le discours, en dissociant de manière claire les victimes de l'attaque (les civils) et les responsables (les leaders du Hamas), en instaurant une opposition entre le bien (la justice, la protection des innocents) et le mal (les attaquants, les stratégies du Hamas).

Sur le plan théorique, cette analyse rejoint les travaux de Saussure, Charaudeau et Van Dijk, qui ont démontré comment le sens d'un terme se construit dans son contexte discursif et comment il sert à façonner la perception de l'adversaire, notamment en le réduisant à une figure centrale et menaçante. Saussure insiste sur le fait que les signes prennent leur sens dans un système de relations, ce qui est clairement observable<sup>186</sup>, ici : le terme cerveau, dans ce contexte précis, ne désigne pas seulement une fonction biologique mais acquiert une valeur idéologique forte. Charaudeau, quant à lui, montre comment le discours médiatique participe à la construction de l'image de l'adversaire, le réduisant souvent à un rôle central et stratégique, ce

---

<sup>186</sup>Saussure, F. de. (1972). *Cours de linguistique générale* (édition critique de Tullio De Mauro). Paris : Payot.

qui est bien le cas dans l'utilisation du terme cerveau de l'attaque<sup>187</sup>. Enfin, Van Dijk met en évidence la manière dont les discours politiques et médiatiques construisent des représentations sociales, notamment celle de l'ennemi, et comment ces représentations influencent la perception du public<sup>188</sup>. Dans cet article, l'utilisation de cerveau de l'attaque contribue à cette construction d'un ennemi précis et identifiable, ce qui renforce la polarisation du discours et justifie une action ciblée contre lui.

L'expression attaque dans le contexte de l'article du Figaro, qui se réfère à l'attaque du 7 octobre contre Israël, est à la fois significative sémantiquement et pragmatiquement. Sémantiquement, selon Le (TLFi), le terme « attaque » désigne un "acte de porter une violence physique ou symbolique contre un ennemi, une victime ou un groupe"<sup>189</sup>. Cette définition met en lumière l'idée d'une agression délibérée et violente, que ce soit dans un cadre militaire ou idéologique. Dans ce contexte, l'attaque n'est pas simplement un acte isolé, mais plutôt un événement stratégique, organisé et planifié, visant spécifiquement à infliger un dommage important à la cible, ici Israël. Pragmatiquement, l'utilisation du terme attaque dans l'article contribue à construire une représentation de l'événement comme étant une offensive agressive et menaçante. En qualifiant l'action d'attaque, l'article cadre l'incident non seulement comme une agression physique, mais aussi comme une manifestation d'intentions malveillantes, destinées à produire un impact social et politique majeur. L'attaque est ainsi présentée comme un acte de violence préméditée, qui dépasse la simple réponse à un conflit, en soulignant la stratégie derrière cette offensive.

Ainsi, le terme attaque dans cet article participe à la polarisation du discours, accentuant la distinction entre les parties prenantes du conflit et mettant en avant une dichotomie entre les forces du "bien" (Israël, États-Unis) et du "mal" (le Hamas). Cela est en ligne avec les analyses de Fairclough, qui montre comment le langage médiatique peut structurer les rapports de pouvoir en construisant des représentations idéologiques de l'adversaire et du conflit<sup>190</sup>.

Du point de vue sémantique, l'expression « attaque sans précédent » combine deux termes chargés : « attaque » appartient au champ lexical de la violence, de l'agression, de la guerre. Il renvoie à une action brutale dirigée contre une cible. Le (TLFi) définit une « attaque » comme un « acte d'agression dirigé contre une personne, un groupe, un lieu ou un État, dans une intention destructrice ou hostile », « sans précédent » est une construction hyperbolique qui

<sup>187</sup>Charaudeau, P. (1997). *Le discours d'information médiatique : la construction du miroir social*. Paris : Vuibert.

<sup>188</sup> Van Dijk, T. A. (2001). *Ideology: A Multidisciplinary Approach*. London: Sage Publications.

<sup>189</sup> *Trésor de la langue française informatisé*. (s.d.). *Attaque*. <https://www.cnrtl.fr/definition/attaque>

<sup>190</sup>Fairclough, N. (1995). *Media Discourse*. London: Edward Arnold.

signifie qu'aucun événement similaire ne s'est produit auparavant. Elle introduit une rupture dans la mémoire collective, marquant l'événement comme historique, exceptionnel, voire traumatique. Sur le plan pragmatique, cette expression a une fonction d'amplification : elle vise à accentuer la gravité de l'événement, à marquer l'irruption de l'inédit, et donc à provoquer un effet perlocutoire fort chez le lecteur (émotion, choc, indignation). Elle sert à construire un effet de vérité autour d'une vision catastrophique de l'événement.

Du point de vue de l'énonciation, cette formule est typique du discours médiatique et politique, où l'hyperbole permet de cadrer les faits dans un registre dramatique. En utilisant cette expression, le journaliste ne se contente pas de rapporter un fait ; il oriente la lecture, impose une interprétation : celle d'un acte extraordinaire par son ampleur, sa violence ou son caractère inédit.

Dans une perspective idéologique, cette expression n'est pas neutre. Elle participe à une construction discursive de l'événement comme rupture morale et politique, ce qui peut renforcer la légitimation de la riposte armée qui suit. Comme le montre Van Dijk, les médias jouent un rôle central dans la production et la reproduction de schémas mentaux collectifs, notamment en mettant en récit les événements à travers des expressions à fort pouvoir symbolique<sup>191</sup>.

L'expression « campagne de violence de masse et de terreur » constitue un acte de désignation fortement connoté dans le discours politico-médiatique, et révèle des choix énonciatifs et idéologiques puissants. Le terme campagne évoque, dans une acception stratégique et militaire, une opération planifiée, structurée et durable. Il ne s'agit donc pas d'un événement ponctuel, mais d'une action pensée et répétée, ce qui participe à l'inscription du groupe accusé (le Hamas) dans une logique de violence organisée sur le long terme. Cette représentation accentue la dangerosité du groupe en le dotant d'une capacité d'action structurée, ce qui sert à renforcer la légitimité d'une riposte internationale ou judiciaire.

Le syntagme violence de masse intensifie la gravité des actes : il ne s'agit pas de violences ciblées mais d'une brutalité généralisée, presque mécanique, qui frappe indistinctement une grande population. L'ajout de terreur, terme historiquement chargé, lié à l'effroi politique et à l'oppression idéologique, inscrit le discours dans un registre affectif puissant, mobilisant la peur et l'horreur. Ce lexique appartient au champ sémantique du chaos, de la cruauté et de l'inhumanité, et contribue à l'altérisation radicale du groupe désigné, selon la logique de

---

<sup>191</sup>Van Dijk, T. A. (2001). *Ideology: A Multidisciplinary Approach*. London: Sage Publications.



construction de l'ennemi, bien analysée par Patrick Charaudeau (2005) dans sa théorie des discours d'influence<sup>192</sup>.

Sur le plan pragmatique, cette expression a un effet perlocutoire évident : elle suscite la condamnation morale, l'empathie pour les victimes, et oriente le jugement du lecteur. En ce sens, elle s'inscrit dans une stratégie de manipulation implicite de la réception, où le destinataire est incité à considérer le groupe visé comme source du mal. En termes d'analyse énonciative, on observe une forte hétérogénéité énonciative : le ministre de la Justice, en tant qu'autorité judiciaire et morale, énonce un jugement appuyé sur des faits présentés comme objectifs, ce qui renforce la crédibilité institutionnelle du discours.

Du point de vue idéologique, cette expression participe à ce que Van Dijk nomme une « stratégie de polarisation discursive »<sup>193</sup> : le nous (le camp de la justice, de la démocratie, des victimes) est opposé au eux (le camp de la terreur, de la violence, de l'inhumanité). Il y a ainsi naturalisation d'une opposition manichéenne, fréquente dans le discours politique et médiatique en temps de guerre. Enfin, dans une perspective foucauldienne, on peut dire que cette nomination participe à un exercice de pouvoir par le discours<sup>194</sup> ; elle construit une vérité socialement admise (le Hamas = terreur) et rend possible des actions politiques ou militaires, sous couvert de légitimité morale et juridique.

Au niveau de l'énonciation, cette expression est souvent insérée dans un discours d'autorité institutionnelle (ici, le ministre américain de la Justice), ce qui renforce son effet de vérité. L'analyse d'Émile Benveniste sur l'énonciation permet de souligner que celui qui parle ici n'est pas un simple narrateur mais une instance légitimée, dont le discours a une valeur performative : dire, c'est juger et agir en même temps<sup>195</sup>.

L'expression "attaque du 7 octobre" est devenue un référent discursif central dans la couverture médiatique du conflit israélo-palestinien. Sémantiquement, le terme "attaque" désigne une action offensive, souvent violente, dirigée contre une cible spécifique. Associé à une date précise, "le 7 octobre", il ancre l'événement dans le temps, lui conférant une dimension historique et symbolique. Cette datation précise transforme l'événement en un jalon mémoriel, facilitant sa remémoration et son évocation dans les discours ultérieurs. Pragmatiquement, l'utilisation de cette expression dans les médias sert à condenser une série d'événements complexes en une formule concise et évocatrice. Elle permet aux locuteurs de faire référence à

<sup>192</sup> Charaudeau, P. (2005). *Les discours d'influence. Presse, publicité, propagande, médias*. Paris : Éditions du Seuil.

<sup>193</sup> Van Dijk, T. A. (1998). *Ideology: A Multidisciplinary Approach*. London: Sage Publications.

<sup>194</sup> Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours*. Paris : Gallimard.

<sup>195</sup> Benveniste, É. (1966). *Problèmes de linguistique générale* (Tome 1). Paris : Gallimard.



l'ensemble des actions menées ce jour-là sans avoir à en détailler chaque aspect, tout en évoquant les émotions et les réactions associées à cet événement. Cette condensation facilite la circulation du discours et renforce son impact émotionnel sur le public.

Sur le plan idéologique, selon l'approche de Van Dijk, cette expression participe à la construction d'un récit<sup>196</sup>, où le Hamas est positionné comme l'agresseur principal, initiant une série d'événements tragiques. Cette construction discursive influence la perception du public, orientant les interprétations et les jugements moraux sur les actions des différents acteurs impliqués. En nommant spécifiquement "l'attaque du 7 octobre", les médias contribuent à établir une mémoire collective de l'événement, influençant ainsi les discours politiques et sociaux qui en découlent.

Dans ce passage de l'article, l'ancrage temporel et spatial est assuré par des embrayeurs précis, tels que « mardi 3 septembre », « le 7 octobre », « à New York » ou encore « dans la bande de Gaza ». Ces éléments, que Benveniste appelle des déictiques, participent à la construction d'une énonciation située dans un espace-temps défini<sup>197</sup>. En situant clairement les faits rapportés, le discours journalistique adopte une posture de factualité et d'objectivité apparente. De plus, les connecteurs comme « Ces », « dont », « y compris », « Depuis » ou encore « Ce week-end » structurent l'enchaînement logique des énoncés et orientent la lecture, en introduisant, spécifiant ou marquant un tournant temporel dans la narration.

Sur le plan rhétorique, plusieurs figures de style contribuent à renforcer l'impact du discours : la métonymie dans l'expression « la justice américaine » renvoie à l'ensemble de l'appareil judiciaire des États-Unis ; l'antithèse entre la violence subie par des civils et les victimes spécifiquement américaines accentue la gravité de l'action ; l'anaphore du sujet « Le Hamas » souligne la responsabilité attribuée au groupe ; et l'hyperbole « des milliers de civils » dramatise l'ampleur des pertes humaines, en produisant un effet de choc sur le lecteur. Ces procédés visent, selon Ruth Amossy (2010), à susciter l'adhésion à une vision du monde implicitement défendue par le locuteur<sup>198</sup>.

Par ailleurs, l'analyse des modalisateurs permet de mettre en lumière la subjectivité du discours. Les modalisateurs appréciatifs, comme « terrorisme » ou « campagne de violence de masse », expriment un jugement de valeur négatif, tandis que les épistémiques (« considéré comme », « imputée à Israël ») introduisent un certain recul ou une attribution partielle de

<sup>196</sup> Van Dijk, T. A. (2006). *Discourse and Manipulation*. *Discourse & Society*, 17(3), 359–383. <https://doi.org/10.1177/0957926506060250>.

<sup>197</sup> Benveniste, É. (1966). *Problèmes de linguistique générale* (Tome 1). Paris : Gallimard.

<sup>198</sup> Amossy, R. (2010). *L'argumentation dans le discours*. Paris : Armand Colin.

responsabilité. Les modalisateurs déontiques, tels que « inculpe » ou « poursuites », marquent la juridicisation des faits et soulignent l'intervention d'une autorité. Ainsi, la modalisation sert non seulement à nuancer ou à renforcer l'information, mais aussi à orienter l'interprétation du lecteur.

Le lexique connotatif joue également un rôle fondamental dans la construction discursive de l'adversaire. Les expressions telles que « mouvement islamiste palestinien Hamas » et « organisation terroriste » véhiculent une représentation fortement idéologisée, en associant systématiquement l'acteur désigné à la violence, à l'extrémisme religieux et à la menace. Cette stratégie lexicale, dans la lignée des travaux de Van Dijk (1997), participe à une forme de polarisation discursive qui oppose un camp du bien (les victimes, la justice, les démocraties) à un camp du mal (le groupe armé désigné)<sup>199</sup>.

Enfin, la gestion des temps verbaux contribue à structurer la narration : le présent (« visent », « inculpe ») ancre l'action dans l'actualité, lui conférant un caractère immédiat et encore en cours ; le passé composé (« a souligné », « a commenté ») signale des faits récents ayant un effet présent ; tandis que l'imparfait (« étaient ») contextualise des états de fait passés mais pertinents. Cette alternance, selon Maingueneau (2004), participe à une mise en scène du discours, où chaque temps verbal produit un effet de sens spécifique<sup>200</sup>.

### **3.4. Guerre Israël-Hamas : quatre projectiles tirés depuis Gaza dès le début des cérémonies du 7 octobre**

Cet extrait provient d'un article Le Figaro, un quotidien français de référence. Publié le 7 octobre 2024 à 07h52min .L'article se concentre sur la situation conflictuelle entre Israël et Gaza, en particulier en référence aux attaques violentes survenues en octobre 2023.<sup>201</sup>

#### **3.4.1. Analyse sémantico-pragmatique des expressions et mots suivants**

- Projectiles.
- Offensive.
- Tirs depuis la bande de Gaza.
- Brigades Ezzedine al-Qassam.
- Terrorisme.

<sup>199</sup>Van Dijk, T. A. (1997). *La reproduction du racisme. Discours et inégalités dans la communication*. Paris : Éditions du Seuil.

<sup>200</sup> Maingueneau, D. (2004). *Discours et analyse du discours*. Paris : Armand Colin.

<sup>201</sup> Le Figaro. (2024, octobre 7). Guerre Israël-Hamas : Quatre projectiles tirés depuis Gaza dès le début des cérémonies du 7 octobre. Le Figaro. <https://www.lefigaro.fr/international/guerre-israel-hamas-quatre-projectiles-tires-depuis-gaza-des-le-debut-des-ceremonies-du-7-octobre-20241007>. (Consulté le 7 février 2025), à 22h10min.

- En larmes et familles endeuillées.
- Cri de détresse.
- Attaque par balles
- Prisonniers ou pris en otage.

Le terme « projectiles », dans le contexte médiatique de l'article, évoque immédiatement une scène de guerre ou d'hostilité armée. Sémantiquement, selon Le Larousse, un projectile est un « corps lancé à distance par une arme », ce qui inscrit d'emblée l'événement dans une logique de violence mécanique et technologique<sup>202</sup>. L'usage de ce mot met en évidence la dimension matérielle et impersonnelle de l'attaque, soulignant l'agression mais en atténuant la présence directe des assaillants. Ce choix lexical neutralise en partie la responsabilité humaine en focalisant l'attention sur l'objet et non sur l'agent de l'action. Pragmatiquement, ce mot participe à une mise en scène du danger sans nommer l'agresseur : on parle d'objets volants destructeurs plutôt que d'hommes qui attaquent. Cela permet au discours médiatique de créer un effet de menace latente, diffuse, qui pèse sur la population ciblée. Cette formulation contribue aussi à une forme d'objectivation du conflit, en inscrivant les faits dans une logique militaire sans connotation émotionnelle directe. Selon Van Dijk, cette stratégie discursive est fréquente dans les médias : elle permet de construire un récit de la violence en maintenant une certaine distance émotive, tout en orientant subtilement le lecteur vers une interprétation du danger<sup>203</sup>. Charaudeau parle ici d'un effet de dramatisation indirecte, où le lexique technique suggère la guerre tout en évitant une dénonciation frontale.

L'expression « tirs depuis la bande de Gaza » condense plusieurs éléments sémantiques et pragmatiques à forte charge discursive. Le mot « tirs » est un terme militaire qui implique une action offensive, brutale, volontaire, impliquant l'usage d'armes<sup>204</sup>. Le syntagme « depuis la bande de Gaza » ancre géographiquement l'origine de cette violence, désignant un territoire souvent associé dans les médias à l'instabilité, à la radicalisation et aux conflits. Sémantiquement, « tir » évoque une trajectoire, une attaque à distance, une action qui peut être soudaine, invisible et potentiellement mortelle. Pragmatiquement, cette formule est redondante dans les récits médiatiques sur le Proche-Orient et contribue à fixer dans l'imaginaire collectif l'idée que Gaza est une zone productrice de violence. L'effet est de renforcer une représentation

<sup>202</sup> *Le Grand Larousse*, (2023), p. 872.

<sup>203</sup> Van Dijk, T. A. (1997). *La reproduction du racisme. Discours et inégalités dans la communication*. Paris : Éditions du Seuil.

<sup>204</sup> *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL)*. (2023). *Tir* [En ligne]. Récupéré de <https://www.cnrtl.fr/definition/tir>

unilatérale, où l'un des camps est systématiquement l'agresseur. Comme le rappelle Charaudeau, le discours médiatique opère une mise en scène dramatique qui privilégie certaines figures narratives <sup>205</sup> : ici, celle de l'attaquant tirant depuis une zone identifiée comme dangereuse. Pour Van Dijk, ce genre de construction participe à un schéma de polarisation : eux (les violents, les attaquants), nous (les victimes, les cibles), ce qui contribue à la légitimation implicite des représailles.

La mention des « Brigades Ezzedine al-Qassam », la branche militaire du Hamas, agit dans le discours comme un marqueur d'identification idéologique. Sémantiquement, ce groupe est souvent désigné dans les médias occidentaux comme une « organisation terroriste », ce qui teinte immédiatement la perception du lecteur. L'emploi de ce nom propre, sans explication ou contextualisation, produit un effet de reconnaissance immédiate : le lecteur associe ce nom à la violence, au fondamentalisme, à la menace. Pragmatiquement, nommer ce groupe participe à une stratégie discursive d'individuation de l'ennemi. Selon Foucault, le pouvoir se manifeste aussi par la nomination : ici, nommer les brigades, c'est leur donner une existence discursive, une forme d'identité agissante et menaçante. Cela renforce l'idée d'une organisation structurée, dotée d'une capacité offensive planifiée. Pour Charaudeau, cette stratégie renvoie à la construction d'un personnage médiatique de l'ennemi, souvent dépourvu d'humanité, réduit à sa fonction militaire. La référence constante à cette entité armée dans les médias contribue à naturaliser l'idée selon laquelle Gaza est dirigée par une structure terroriste, rendant toute action israélienne défensive ou préventive plus acceptable aux yeux de l'opinion.

Le mot « offensive » appartient au champ lexical de la guerre, et sa connotation est immédiatement militaire. Sémantiquement, il désigne une action organisée, préparée, menée dans le but de conquérir ou d'attaquer<sup>206</sup>. Il suppose une hiérarchisation, un commandement, une stratégie. Dans le discours médiatique, « offensive » est souvent utilisé pour désigner les actions d'un groupe structuré contre un autre, dans un cadre de conflit armé. Sur le plan pragmatique, son usage crée un effet de gravité : on ne parle plus de simples escarmouches ou de violences ponctuelles, mais d'un engagement massif et méthodique. Cela dramatise la situation, inscrit l'événement dans une temporalité de guerre ouverte. Selon Charaudeau, cela participe à un récit où la violence devient une séquence normale du conflit, justifiant les ripostes. Foucault aurait souligné ici la stratégie de légitimation par le discours, où l'usage d'un mot comme « offensive » suggère que l'action doit être interprétée dans un cadre militaire et

<sup>205</sup> Charaudeau, P. (2005). *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*. Paris : Vuibert.

<sup>206</sup> *Le Petit Larousse illustré*, (2023), p. 744.

non politique ou humanitaire<sup>207</sup>. Le terme, loin d'être neutre, justifie ainsi une réponse symétrique, tout aussi violente.

Même si le terme « terrorisme » n'est pas explicitement cité dans l'article, sa présence implicite est fortement ressentie. Dans le contexte médiatique, ce mot fonctionne comme une catégorie discursive implicite, un non-dit qui agit quand même. Sémantiquement, selon le Larousse, le terrorisme désigne « l'ensemble des actes de violence (attentats, assassinats, prises d'otages, etc.) commis pour créer un climat d'insécurité ou pour atteindre un objectif politique ». C'est un mot à forte connotation, qui ne désigne pas seulement un acte, mais qui porte un jugement moral. Pragmatiquement, comme l'explique Van Dijk, les médias utilisent le mot sélectivement, souvent pour qualifier les actes de certains groupes perçus comme illégitimes, tandis que d'autres formes de violence, pourtant similaires, sont nommées différemment<sup>208</sup> (ex. : « riposte » ou « intervention militaire »). Dans le cas présent, même sans être prononcé, le mot « terrorisme » flotte dans l'arrière-plan discursif, car les expressions comme « attaque sans précédent », « balles », « otages », « civils » ou « assassinats » activent chez le lecteur les stéréotypes associés à l'imaginaire terroriste. Foucault nous rappelle que le pouvoir des discours réside aussi dans ce qu'ils suggèrent sans dire, dans cette capacité à instaurer un cadre d'interprétation sans en passer par une désignation directe. Ce mot absent est donc discursivement présent.

L'expression « en larmes », tout comme celle de « familles endeuillées », introduit une dimension émotive et pathétique dans le discours. Le mot « larmes », selon Le Robert, est à la fois physiologique (liquide sécrété par les glandes lacrymales) et symbolique (signe de tristesse, de douleur ou d'émotion extrême)<sup>209</sup>. Quant à « endeuillées », cela signifie littéralement « frappées par le deuil »<sup>210</sup>, c'est-à-dire ayant perdu un proche dans un contexte tragique. Sur le plan pragmatique, ces formules touchent directement l'affect du lecteur. Elles rappellent ce que Charaudeau appelle la stratégie de captation émotionnelle<sup>211</sup> : en montrant la douleur humaine, le discours journalistique cherche à mobiliser la compassion du lecteur, à le faire adhérer moralement à la dénonciation de la violence. Van Dijk parlerait ici d'un effet de « persuasion émotionnelle » : le discours ne s'adresse pas uniquement à la rationalité, mais active des

<sup>207</sup>Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours*. Paris : Gallimard.

<sup>208</sup>Van Dijk, T. A. (1997). *La reproduction du racisme. Discours et inégalités dans la communication*. Paris : Éditions du Seuil.

<sup>209</sup>*Le Petit Robert*, (2023), p. 1405.

<sup>210</sup>*Le Petit Robert*, (2023), p. 626.

<sup>211</sup>Charaudeau, P. (2005). *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*. Paris : Vuibert.

émotions de tristesse, d'indignation ou de solidarité. Ces termes contribuent à humaniser les victimes, à les sortir des chiffres et des statistiques pour les présenter dans leur souffrance intime. Cela participe aussi à hiérarchiser les vies : certaines douleurs sont rendues visibles, d'autres non.

L'expression « cri de détresse » fonctionne comme une métaphore corporelle de la douleur et de l'urgence. Le mot « cri », selon Le Larousse, désigne un « son perçant produit par la voix dans un moment de douleur, de peur ou d'émotion violente »<sup>212</sup>, et « détresse » désigne un « état d'angoisse causé par une situation désespérée »<sup>213</sup>. Ensemble, ils évoquent une réaction instinctive, brutale, face à un danger imminent ou à une violence extrême. Pragmatiquement, cette formule joue un rôle d'alerte morale : elle invite le lecteur à se sentir concerné, à réagir, à se positionner. Selon Charaudeau, ce type d'expression renforce la dimension dramatique du discours, en théâtralisant la souffrance, elle est souvent utilisée pour symboliser l'appel à l'aide d'une population victime d'oppression ou de violence<sup>214</sup>. Dans une perspective foucaldienne, on pourrait aussi dire que ce cri est encadré par le discours<sup>215</sup> ; c'est un cri « raconté », une douleur qui passe par le filtre journalistique, et donc qui entre dans un régime de visibilité contrôlée.

L'expression « attaque par balles » désigne une action violente et létale impliquant l'usage d'armes à feu. Le mot « attaque », selon Le (TLFi), renvoie à l'action d'agresser volontairement quelqu'un avec une intention nuisible<sup>216</sup>. « Balles », au sens courant, désignent les projectiles métalliques lancés par des armes. La combinaison des deux termes donne une image très forte de la violence, avec une implication directe de mort ou de blessures graves.

D'un point de vue discursif, cette expression matérialise la violence, la rend concrète. Elle ne parle pas d'un simple conflit, mais d'un acte où le corps est visé, atteint, détruit.

Charaudeau parlerait ici d'un effet de réalisation discursive de la violence, où le vocabulaire technique crée un effet de réel. Van Dijk ajouterait que le choix de cette expression peut aussi servir à justifier certaines réponses militaires, en insistant sur la nature meurtrière de l'attaque.

Le discours, ici, construit une scène où le lecteur n'a pas à douter : il y a eu des balles, donc des blessés, donc un acte grave qui appelle à la réaction<sup>217</sup>.

<sup>212</sup> *Le Petit Larousse illustré*, (2022), p. 270.

<sup>213</sup> *Le Petit Larousse illustré*, (2022), p. 325.

<sup>214</sup> Charaudeau, P. (2005). *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*. Paris : Vuibert.

<sup>215</sup> Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours*. Paris : Gallimard.

<sup>216</sup> *Trésor de la langue française informatisé* (n.d.). *Attaque*. <https://www.cnrtl.fr/definition/attaque>

<sup>217</sup> Van Dijk, T. A. (1997). *La reproduction du racisme. Discours et inégalités dans la communication*. Paris : Éditions du Seuil.

Les mots « prisonniers » et surtout « pris en otage » renvoient à des situations de captivité forcée. Le Robert définit « otage » comme une personne retenue contre sa volonté, souvent dans le but d'exercer une pression ou d'obtenir une contrepartie <sup>218</sup>. Le mot est chargé émotionnellement : il implique la violence, le traumatisme, la peur.

Discursivement, ces termes servent à désigner des victimes civiles et à mettre en lumière une stratégie d'agression ciblée sur des innocents. Cela renforce l'image d'un ennemi qui ne respecte pas les règles de la guerre, qui s'en prend à des non-combattants. Comme l'explique Charaudeau, ce type de termes participe à la délégitimation de l'adversaire, en accentuant son inhumanité. Foucault dirait que c'est une forme de production discursive du mal absolu. L'effet sur le lecteur est immédiat : on pense à la peur, au désespoir, à l'angoisse des proches, ce qui crée un climat de tension émotionnelle intense. Van Dijk soulignerait aussi que ces termes individualisent la souffrance : on ne parle pas de chiffres, mais d'êtres humains arrachés à leur liberté.

L'expression « état d'alerte », selon Le Larousse, désigne une situation de veille extrême, déclenchée face à un danger imminent <sup>219</sup>. C'est une formule issue du champ militaire et sécuritaire, qui désigne une mobilisation particulière des forces de sécurité ou de l'appareil étatique.

Sur le plan discursif, ce terme installe un climat de menace permanente. Il ne dit pas seulement que quelque chose s'est passé, il prépare à ce qui pourrait arriver. Van Dijk analyserait cela comme une stratégie discursive visant à activer les schémas cognitifs du danger, en maintenant l'attention du lecteur sur une situation instable<sup>220</sup>. L'« état d'alerte » produit une temporalité discursive de la peur : on entre dans une attente angoissée, on anticipe la prochaine attaque. Charaudeau dirait que ce terme naturalise l'exception, il rend normale une situation qui est en réalité exceptionnelle<sup>221</sup>. Sur le plan idéologique, Foucault verrait là une technologie du pouvoir, où le discours de l'alerte sert à justifier des mesures sécuritaires, des restrictions, ou des interventions, en rendant le danger omniprésent. Il s'agit donc d'un dispositif discursif de gestion des affects collectifs<sup>222</sup>.

<sup>218</sup> *Le Petit Robert*, (2023), p. 1150.

<sup>219</sup> *Le Petit Larousse illustré*, (2023), p. 750.

<sup>220</sup> Van Dijk, T. A. (1997). *La reproduction du racisme. Discours et inégalités dans la communication*. Paris : Éditions du Seuil.

<sup>221</sup> Charaudeau, P. (2005). *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*. Paris : Vuibert.

<sup>222</sup> Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours*. Paris : Gallimard.



Les mots « assassinats et tués » sont très explicites dans leur charge sémantique. Le verbe « tuer », selon Le Robert, signifie « ôter volontairement la vie à quelqu'un »<sup>223</sup>. Le mot « assassinat » ajoute une dimension plus grave encore, en impliquant la préméditation et souvent un caractère illégal ou injuste<sup>224</sup>. Dans le discours journalistique, ces termes sont utilisés stratégiquement, car ils posent une frontière entre victimes et agresseurs, entre légitimité et illégitimité.

Van Dijk met en évidence que le choix lexical participe à la construction idéologique d'un événement. Dire « des personnes ont été tuées » n'est pas neutre : cela attribue un rôle de victime, souvent innocent, à ceux qui sont morts. Le mot « assassinat » charge moralement l'acte, il évoque un crime odieux, inadmissible, injustifiable. Pour Fairclough, ces mots relèvent de la dimension évaluative du langage : ils ne font pas que décrire, ils jugent<sup>225</sup>. D'un point de vue pragmatique, leur utilisation sert à susciter l'émotion, l'indignation, voire la colère du lecteur. On est donc face à une stratégie discursive de condamnation implicite, qui renforce l'opposition entre le camp des justes et celui des violents.

Les expressions « Hélicoptère en vol » et « tirés de Gaza » introduisent une dimension visuelle et militaire dans le discours. Le mot « hélicoptère » évoque une technologie de guerre, souvent associée à la surveillance, aux bombardements ou à l'acheminement de troupes. « En vol » signifie que l'action est en cours : cela participe à l'instantanéité de la scène. Quant à « tirés de Gaza », il s'agit d'une formulation passive qui désigne une provenance (Gaza) sans toujours préciser l'auteur. Cela contribue à assigner une origine à la violence.

Discursivement, ces termes participent à ce que Charaudeau appelle une mise en scène de l'affrontement. On visualise les engins de guerre, on entend les tirs, on est dans une figuration narrative du conflit armé. Pour Van Dijk, la mention de Gaza comme lieu d'origine des tirs peut activer un cadre interprétatif préexistant chez le lecteur, dans lequel Gaza est associée à l'attaque, au danger, à l'agression. Foucault mettrait en lumière le fait que ces descriptions visuelles ne sont pas neutres : elles distribuent les rôles de l'action, créent des effets de focalisation et de dramatisation. Enfin, Fairclough analyserait la syntaxe passive (« tirés de Gaza ») comme une manière d'évoquer l'action sans toujours nommer le sujet, ce qui peut flouter les responsabilités ou les présenter comme évidentes sans débat.

Dans l'ensemble, tous ces termes contribuent à construire discursivement un univers de guerre, de peur et d'agression. Ils s'inscrivent dans un système d'oppositions implicites (civils

<sup>223</sup> *Le Petit Robert*, (2023), p. 1700.

<sup>224</sup> *Le Petit Robert*, (2023), p. 1800.

<sup>225</sup> Fairclough, N. (2001). *Language and Power* (2nd ed.). London : Longman.



vs agresseurs, victimes vs terroristes, légitimité vs barbarie), qui structure la lecture médiatique du conflit. Le lexique employé n'est jamais neutre : il oriente l'interprétation, produit des effets de réalité, et renforce certaines visions du monde. Comme le rappelle Foucault, « les discours ne sont pas simplement ce qui traduit les luttes ou les systèmes de domination, mais ce pour quoi, et par quoi, on lutte »<sup>226</sup>.

### 3.5. Le 7 Octobre : une journée atroce, une année tragique

L'article éditorial « 7 Octobre : une journée atroce, une année tragique », publié par Jérôme Fenoglio dans *Le Monde* en octobre 2024, s'inscrit dans un contexte géopolitique particulièrement tendu, marqué par l'enlèvement du conflit israélo-palestinien. À travers une prise de position éditoriale forte, le directeur du journal revient sur l'attaque perpétrée par le Hamas le 7 octobre 2023, qualifiée d'« acte d'extermination », et sur la riposte israélienne jugée disproportionnée<sup>227</sup>.

#### 3.5.1. Analyse sémantico-pragmatique des expressions suivantes

- Un acte délibéré d'extermination que rien, aucune cause, aucune souffrance, ne saurait justifier.
- Une vengeance qui n'a trouvé aucune limite.
- Une punition collective contre une population de 2 millions d'habitants.
- Toutes les vies se valent, tous les humains sont égaux.
- Une stratégie qui semble chercher à rendre invivable un territoire entier pour en faire partir les Palestiniens.
- Ce qu'il faut bien appeler des vols de terre palestinienne.

L'expression « acte délibéré d'extermination » mobilise un lexique particulièrement fort. Le mot extermination, selon Le Robert, désigne « l'anéantissement total d'un groupe humain »<sup>228</sup>; Larousse y ajoute la notion de destruction volontaire<sup>229</sup>. L'adjectif délibéré renforce l'intentionnalité de l'action, soulignant sa préméditation. D'un point de vue discursif, cette formulation accuse implicitement une volonté systématique d'élimination, en activant des représentations collectives liées aux génocides historiques. L'énoncé « que rien [...] ne saurait justifier » fonctionne comme une clause disqualifiante, qui interdit toute tentative de légitimation. Selon Charaudeau, ce type de structure relève d'un acte de dénonciation morale,

<sup>226</sup> Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours*. Paris : Gallimard.

<sup>227</sup> Fenoglio, J. (2024, 5 octobre). *7-Octobre : une journée atroce, une année tragique*. *Le Monde*. [https://www.lemonde.fr/idees/article/2024/10/05/7-octobre-une-journee-atroce-une-annee-tragique\\_6344468\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2024/10/05/7-octobre-une-journee-atroce-une-annee-tragique_6344468_3232.html) (Consulté le 06/05/2025) à 14h30min).

<sup>228</sup> *Le Petit Robert*, (2023), p. 886.

<sup>229</sup> *Le Grand Larousse*, (2023), p. 680.

renforçant l'éthos de l'auteur en tant que défenseur d'un cadre éthique universel<sup>230</sup>. Van Dijk soulignerait ici l'aspect structurant de l'argumentation, produisant une indignation légitime chez le lecteur, tout en excluant toute forme de contre-discours par une logique de polarisation.

Le terme vengeance (Larousse : « action de se venger, de punir en retour une offense »)<sup>231</sup>, renvoie à une réponse émotionnelle, donc difficilement légitime dans le cadre d'un État démocratique. L'expression « aucune limite » évoque un déchaînement de violence perçu comme excessif et incontrôlé. Pragmatiquement, cette formulation attribue à Israël un rôle d'acteur irrationnel, produisant un effet d'indignation. Selon l'analyse critique de Fairclough, cela constitue un cadre interprétatif dans lequel les actions israéliennes sont lues à travers une grille de réprobation morale, les présentant comme archaïques et répréhensibles<sup>232</sup>. Le ton implicite de reproche produit une lecture négative du comportement israélien et place le lecteur dans une posture empathique vis-à-vis des victimes désignées.

La notion de punition collective (TLFi : sanction infligée à un groupe sans distinction individuelle)<sup>233</sup>, est fortement connotée en droit international, car elle contrevient aux principes fondamentaux de justice. L'association à une population chiffrée – « 2 millions d'habitants » – crée un effet de masse, amplifiant l'idée d'un déséquilibre flagrant entre l'acte et ses victimes. Ce type de formulation inscrit l'action militaire dans un cadre moral et juridique, où elle est perçue comme une injustice structurelle. Van Dijk voit ici une stratégie de victimisation collective, renforcée par les chiffres, qui rendent l'argumentaire encore plus incontestable<sup>234</sup>. Le discours fonctionne comme une accusation indirecte, s'appuyant sur des valeurs universelles comme l'égalité, la justice et la dignité humaine.

« Toutes les vies se valent, tous les humains sont égaux », cette maxime repose sur un principe moral fondamental : l'égalité des êtres humains, défini par les chartes internationales des droits humains. Pragmatiquement, cette phrase constitue un rappel de normes implicites, et établit une modalisation déontique sous-entendue : « on doit considérer toutes les vies comme équivalentes ». Elle vise à discréditer toute tentative de hiérarchisation des vies humaines. Selon Charaudeau, ce type d'énonciation correspond à une stratégie de légitimation par des valeurs universelles, qui permet de prendre position de façon indirecte mais ferme. Fairclough y verrait

<sup>230</sup>Charaudeau, P. (2005). *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*. Paris : Vuibert.

<sup>231</sup>*Le Grand Larousse*, (2023), p. 2050.

<sup>232</sup>Fairclough, N. (2001). *Language and Power* (2nd ed.). London : Longman.

<sup>233</sup>*Trésor de la Langue Française informatisé*, <https://www.cnrtl.fr/definition/punition>

<sup>234</sup> Van Dijk, T. A. (1997). *La reproduction du racisme. Discours et inégalités dans la communication*. Paris : Éditions du Seuil.

une tentative de reconstruction d'un ordre discursif éthique, apparemment neutre mais profondément normatif<sup>235</sup>.

Le verbe rendre invivable constitue une hyperbole discursive, qui dramatise la détérioration des conditions de vie. L'expression « semble chercher » introduit une modalisation atténuée, mais suggère une intention implicite, renforçant l'accusation. L'énoncé « en faire partir les Palestiniens » évoque une stratégie de déplacement forcé, associée à la notion de nettoyage ethnique. Selon Van Dijk, cette formulation s'inscrit dans un cadre conflictuel, où la politique israélienne est présentée comme une action délibérée de dépossession. Le discours joue ici sur une causalité implicite, reliant les politiques aux conséquences sans les expliciter pleinement. Foucault analyserait cette énonciation comme une participation à un jeu de vérité, où l'auteur prétend révéler une intention cachée derrière des actes apparemment neutres.

L'expression « ce qu'il faut bien appeler » introduit une forme de reconnaissance contrainte, suggérant qu'en dépit des euphémismes ou du déni, il existerait une vérité incontournable. Le terme vol (Larousse : « action de prendre frauduleusement quelque chose à quelqu'un »)<sup>236</sup>, est juridiquement et moralement chargé, renvoyant à une idée de spoliation. L'association à « terre palestinienne » construit un récit d'injustice territoriale, où un droit autochtone est opposé à une appropriation illégitime. Pragmatiquement, l'énoncé cherche à disqualifier la politique de colonisation en la reformulant dans un lexique moralement réprouvé. Selon Fairclough, il s'agit d'une recontextualisation critique : les pratiques politiques sont réécrites dans un registre judiciaire et moral, afin d'en contester la légitimité<sup>237</sup>.

L'expression « une vengeance qui n'a trouvé aucune limite » mobilise une forte charge émotionnelle en suggérant un dépassement des frontières morales et juridiques dans la riposte israélienne. La vengeance évoque une réaction irrationnelle, détachée de toute justification politique, tandis que sans limite accentue la perte de contrôle. Cette dénonciation est prolongée par l'énoncé « une punition collective contre une population de 2 millions d'habitants », qui souligne l'atteinte aux principes du droit humanitaire international. Le discours construit ici une représentation d'une violence systématique, motivée non par la sécurité mais par une volonté de domination. L'image d'une stratégie visant à « rendre invivable un territoire entier » renforce cette idée, évoquant une politique de déplacement forcé. Cela rejoint les thèses de Foucault

<sup>235</sup>Fairclough, N. (2001). *Language and Power* (2nd ed.). London : Longman.

<sup>236</sup>*Le Grand Larousse*, (2022), p. 2152.

<sup>237</sup> Fairclough, N. (1995). *Critical Discourse Analysis: The Critical Study of Language*. London, England: Longman.

(1975), selon lesquelles le pouvoir peut s'exercer à travers la gestion des corps, des espaces et des conditions de vie<sup>238</sup>.

L'énoncé « toutes les vies se valent, tous les humains sont égaux » repose sur un principe éthique universel, souvent mobilisé pour contester les inégalités de traitement dans les récits médiatiques. En rappelant cette égalité, le journaliste suggère que les souffrances palestiniennes sont souvent minorées, voire invisibilisées. Le discours devient ainsi un outil de contestation des asymétries médiatiques et politiques, visant à rééquilibrer les représentations. Van Dijk (1991) rappelle que de tels discours participent à la construction de nouveaux récits, qui mettent au défi les hiérarchies idéologiques existantes<sup>239</sup>.

Enfin, l'énoncé « un acte délibéré d'extermination que rien, aucune cause, aucune souffrance, ne saurait justifier » constitue une condamnation morale radicale. Il fige l'action du Hamas dans un cadre où toute justification devient impossible, quel que soit le contexte géopolitique.

Ce type de formulation participe à une moralisation extrême du discours, visant à construire une vérité incontestable. Pour Foucault, le discours ne se contente pas de refléter les faits : il produit une vérité à travers un système d'exclusion, de légitimation et de pouvoir.

Cet article illustre la forte charge idéologique du discours médiatique. Par des termes comme « extermination » ou « vengeance sans limite », l'auteur ne se limite pas à informer : il émet un jugement moral qui oriente la lecture du conflit. Ce positionnement éditorial, en apparence équilibré, dénonce à la fois la violence du Hamas et celle de la riposte israélienne, révélant ainsi l'implication discursive du média dans la construction d'un sens politique des événements.

### **3.6. Conflits au Proche-Orient: une ex-otage à Gaza est reconnue victime de l'attaque du 7 octobre**

Dans le contexte tendu et toujours conflictuel du Proche-Orient, l'article du Figaro, publié en décembre 2024, revient sur le décès d'Hanna Katzir, une ancienne otage israélienne enlevée par le Hamas lors de l'attaque du 7 octobre 2023. Présenté dans une rubrique d'actualisation du conflit, ce court article relate le parcours tragique de cette femme, la reconnaissance officielle de son statut de victime du terrorisme par Israël, ainsi que les hommages qui lui sont rendus<sup>240</sup>.

<sup>238</sup> Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Paris : Gallimard.

<sup>239</sup> Van Dijk, T. A. (1991). *Racism and the Press*. London : Routledge.

<sup>240</sup> Le Figaro avec AFP. (2024, 24 décembre). *Conflits au Proche-Orient : une ex-otage à Gaza est reconnue victime de l'attaque du 7 octobre*. Le Figaro. <https://www.lefigaro.fr>, (Consulté le 06/05/2025) à 16h03min.

### 3.6.1. Analyse sémantico-pragmatique des extraits suivants

- Une ex-otage à Gaza est reconnue victime de l'attaque du 7 octobre.
- Enlevée de son domicile à Nir Oz durant le massacre du 7 octobre.
- Morte de maladie des suites de sa captivité.
- Son corps et son âme portaient les cicatrices de l'horreur jusqu'à son dernier jour.
- Les cicatrices de l'horreur.
- Une trentaine de morts et plus de 70 personnes prises en otage.
- Plus de 25 [otages] sont encore dans Gaza, certaines décédées en captivité.
- Nous avons réussi à ramener à la maison Hanna (...) mais son corps et son âme portaient les cicatrices de l'horreur.

Dès le titre, la femme est désignée comme « une ex-otage », et non comme une simple citoyenne, soulignant d'emblée sa condition de victime. Le terme « otage », selon Le Robert, désigne une personne retenue captive pour exercer une pression ou obtenir une rançon<sup>241</sup>. En l'associant à « Gaza », lieu de détention et de souffrance, le discours établit un marquage idéologique de l'espace Charaudeau (2005)<sup>242</sup>, dans lequel Gaza devient métonymie de violence. Ce lexique oriente d'entrée la lecture vers une structure de pathos, où l'identification à la souffrance de la victime prime sur une approche distanciée de l'événement.

La citation du communiqué officiel insiste sur son « enlèvement durant le massacre du 7 octobre ». Le mot « massacre » est particulièrement chargé sémantiquement. Il désigne, selon Le Larousse, « le meurtre collectif, souvent brutal, de personnes désarmées ou sans défense »<sup>243</sup>. Ce terme exclut toute réciprocité ou justification stratégique : il s'agit d'un acte unilatéral de barbarie. Dans la perspective de Teun Van Dijk (1998), ce type de lexique participe à la construction d'une opposition idéologique entre un groupe d'innocents agressés (Israéliens) et un groupe agresseur perçu comme inhumain (le Hamas)<sup>244</sup>. Le lexique sert ainsi à naturaliser cette polarité en la présentant comme une vérité évidente, et non comme un choix de discours.

Le passage « morte de maladie des suites de sa captivité » établit une continuité entre l'acte d'enlèvement et le décès un an plus tard, bien que celui-ci résulte officiellement d'une pathologie médicale. L'implication est que la captivité a provoqué ou aggravé la maladie, ce qui renforce indirectement la responsabilité du Hamas dans sa mort. Il s'agit là d'un lien causal

<sup>241</sup> *Le Petit Robert*, (2023), p. 1812.

<sup>242</sup> Charaudeau, P. (2005). *Le discours d'information médiatique : La construction du miroir social*. Paris : Vuibert.

<sup>243</sup> *Le Grand Larousse*, (2022), p. 2114.

<sup>244</sup> Van Dijk, T. A. (1998). *Ideology: A Multidisciplinary Approach*. London : Sage.

implicite, que Ducrot (1984) qualifierait d'insinuation argumentative : le texte n'affirme pas directement, mais suggère par association<sup>245</sup>.

La dramatisation du récit se poursuit avec l'expression « son corps et son âme portaient les cicatrices de l'horreur jusqu'à son dernier jour ». Cette formulation, pathétique, humanise la souffrance au-delà du strict cadre biologique. Le mot « cicatrices » introduit une métaphore qui rend visible la douleur intérieure, invisible autrement. Charaudeau (2005) parle ici de mise en récit émotionnelle, où le discours médiatique cherche à provoquer une réponse affective du lecteur. Il s'agit aussi d'une stratégie d'ethos discursif : en reprenant cette citation du premier ministre, le média inscrit l'événement dans une trame compassionnelle légitimant l'émotion nationale.

De même, l'emploi de l'expression : « cicatrices de l'horreur », (reprise du communiqué de Netanyahu) joue un rôle rhétorique fort. La métaphore des cicatrices suggère une blessure profonde, indélébile, à la fois physique et psychique. Cette formulation accentue le pathos discursif (Charaudeau), visant à créer l'adhésion émotionnelle du lecteur, tout en justifiant en arrière-plan l'action politique de l'État d'Israël.

L'article rappelle les pertes subies par le kibboutz Nir Oz : « une trentaine de morts et plus de 70 personnes prises en otage ». Cette énumération numérique n'est pas neutre : elle construit une mémoire collective fondée sur l'échelle du traumatisme. Selon Fairclough (1995), les discours médiatiques participent à la construction de réalités sociales<sup>246</sup>. Ici, les chiffres ne sont pas que des faits : ils incarnent la mémoire d'un événement fondateur de douleur nationale. L'ajout que « plus de 25 [otages] sont encore dans Gaza, certaines décédées en captivité » renforce cette image de crise prolongée, où l'ennemi continue d'exercer une menace persistante.

La citation de Benjamin Netanyahu occupe une place stratégique : « Nous avons réussi à ramener à la maison Hanna (...) mais son corps et son âme portaient les cicatrices de l'horreur jusqu'à son dernier jour ». Ce discours combine deux fonctions : la compassion (pathos) et la réaffirmation d'un engagement politique (ethos). Le verbe « ramener » réactive le champ lexical du foyer, de la sécurité retrouvée. Pourtant, l'ironie dramatique de cette « réussite » est soulignée par le fait que la victime meurt peu après. Cela légitime la poursuite de l'action militaire israélienne, sous couvert de protection de la population. On retrouve ici une stratégie

<sup>245</sup> Ducrot, O. (1984). *Le dire et le dit*. Paris : Minuit.

<sup>246</sup> Fairclough, N. (1995). *Media Discourse*. London : Edward Arnold.

d'auto-légitimation politique souvent analysée par Van Dijk (1997), où le discours d'État construit l'image d'un gouvernement protecteur face à une menace inhumaine<sup>247</sup>.

Bien que le genre journalistique impose un ton factuel, la sélection des mots, des sources (communiqué du Premier ministre, kibboutz), et des informations rapportées indique une orientation discursive implicite. Comme le note Charaudeau (2005), le média construit une "mise en scène de l'événement", en choisissant ce qu'il montre et ce qu'il tait.

Il n'est jamais question, par exemple, du contexte palestinien, ni de l'état des otages palestiniens ou des civils gazaouis victimes des représailles. Cela correspond à ce que Van Dijk (1998) désigne comme l'omission stratégique : ce qui est non dit participe autant à la construction idéologique du discours que ce qui est exprimé.

Cette analyse sémantico-pragmatique révèle comment le discours journalistique du Figaro construit une représentation fortement orientée de l'événement. Par l'usage de termes émotionnellement chargés (massacre, otage, cicatrices, horreur), l'article active un puissant qui renforce l'identification à la souffrance israélienne. Les procédés discursifs (insinuations argumentatives, métaphores, énumérations factuelles) traduisent une mise en scène de la douleur dans une optique de légitimation politique.

### **3.7. Le Hamas affirme que l'attaque du 7 octobre était «une étape nécessaire» et reconnaît «des erreurs»**

L'article publié par Le Figaro le 21 janvier 2024 revient sur une prise de parole du mouvement palestinien. Ce dernier y qualifie l'attaque du 7 octobre 2023 d'« étape nécessaire », tout en admettant certaines « erreurs ». Ce bref article, relayé avec l'AFP, présente la manière dont le Hamas tente de justifier son action armée tout en modulant son discours face aux critiques internationales et à la complexité du conflit en cours<sup>248</sup>.

#### **3.7.1. Étude sémantico-pragmatique des mots et expressions suivants**

- Organisation terroriste.
- Si ce n'est "par accident".
- Forces d'occupation.
- Une étape nécessaire.

---

<sup>247</sup> Van Dijk, T. A. (1997). *La reproduction du racisme. Discours et inégalités dans la communication*. Paris : Éditions du Seuil.

<sup>248</sup> Le Figaro avec AFP. (2024, 21 janvier). *Le Hamas affirme que l'attaque du 7 octobre était « une étape nécessaire » et reconnaît « des erreurs »*. Le Figaro. <https://www.lefigaro.fr/international/le-hamas-affirme-que-l-attaque-du-7-octobre-etait-une-etape-necessaire-contre-les-complots-israeliens-20240121>, (Consulté le 11/05/2025), à 20h58min.



- Chaos.
- Erreurs.
- Obligation religieuse et morale des combattants.

Le syntagme « organisation terroriste », utilisé en référence au Hamas, constitue une expression à forte charge idéologique. Le Robert définit le terrorisme comme un « emploi systématique de la violence pour atteindre un but politique »<sup>249</sup>, ce qui renvoie à une illégitimation immédiate de l'acteur désigné. Sur le plan sémantique, l'association des termes « Organisation » et « terroriste » produit un effet paradoxal : d'un côté, une entité structurée, donc organisée et durable ; de l'autre, une forme de violence radicale et condamnée par le droit international. Ce marquage discursif crée une disqualification d'entrée de jeu, en enfermant l'acteur dans une identité déviante. D'un point de vue pragmatique, cette désignation oriente la lecture en amont : le lecteur est amené à recevoir les propos du Hamas avec suspicion ou rejet. Van Dijk a largement étudié ces procédés dans les médias occidentaux, montrant que les catégories d'acteurs sont souvent construites à travers une opposition manichéenne entre « eux » et « nous », les barbares et les civilisés<sup>250</sup>. Dans cette logique, l'expression fonctionne comme un acte de pouvoir symbolique, au sens foucauldien, en imposant une vision du monde par le langage<sup>251</sup>.

L'expression « si ce n'est "par accident" », insérée dans le discours journalistique, est intéressante par sa structure à la fois atténuative, ambiguë et potentiellement ironique. Le terme accident est défini par Le Larousse comme un événement imprévu, souvent fâcheux, donc sans intentionnalité<sup>252</sup>. En ce sens, la formulation employée par le Hamas peut être perçue comme atténuante, dans la mesure où elle tente de minimiser la responsabilité directe de l'organisation dans la mort de civils, en attribuant ces pertes à des circonstances incontrôlées.

Cependant, le recours aux guillemets dans la citation crée un effet de distanciation énonciative : le journaliste ne fait pas totalement sienne cette formulation, et en souligne implicitement le caractère douteux. Sémantiquement, cette tournure introduit une ambiguïté : Le Hamas se dédouane de la responsabilité directe des morts civiles en les attribuant à une situation incontrôlée. Or, en contexte pragmatique, cette formule agit comme un outil de délégitimation subtile, renforçant l'idée que ces justifications sont peu crédibles. L'effet perlocutoire est donc de renforcer le scepticisme du lecteur envers la sincérité du Hamas, sans

<sup>249</sup> *Le Petit Robert*, (2023), p. 2059.

<sup>250</sup> Van Dijk, T. A. (1998). *Ideology: A Multidisciplinary Approach*. London : Sage.

<sup>251</sup> Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir*. Paris : Gallimard.

<sup>252</sup> *Le Grand Larousse*, (2022), p. 2654.



que le journaliste ait besoin de l'exprimer explicitement. Ce mécanisme relève de ce que Charaudeau appelle une stratégie d'effacement énonciatif, permettant au locuteur de faire passer un jugement tout en prétendant à la neutralité<sup>253</sup>.

Le terme « forces d'occupation », utilisé dans le discours rapporté du Hamas, soulève un enjeu sémantique et idéologique central. Le droit international désigne par là des forces militaires qui exercent un contrôle sur un territoire qu'elles ne possèdent pas légalement. Cette désignation évoque immédiatement l'idée d'un pouvoir illégitime, coercitif et souvent colonial. Dans le cas du conflit israélo-palestinien, ce mot est porteur d'une grande charge polémique, et son emploi reflète une lecture du conflit ancrée dans une perspective de domination et de dépossession. Sur le plan pragmatique, le journaliste laisse ce terme circuler sans le commenter ni le relativiser, ce qui peut créer une ambiguïté : est-ce un simple relai neutre ou une tolérance implicite ? Ce flottement énonciatif produit un effet perlocutoire variable selon le lectorat : il peut renforcer la légitimité des revendications palestiniennes pour certains, ou au contraire apparaître comme un biais pour d'autres. Norman Fairclough insiste sur la nécessité d'analyser ces éléments dans une perspective intertextuelle : les mots ne sont jamais neutres, surtout dans un espace discursif conflictuel comme celui des médias en temps de guerre<sup>254</sup>.

L'expression « une étape nécessaire » utilisée par le Hamas pour justifier l'attaque du 7 octobre contre Israël est porteuse d'un fort effet de justification. Le terme « étape », dans ce contexte, renvoie à l'idée d'une progression inévitable, comme si l'action violente était une phase logique et planifiée d'un processus plus vaste. Cette formulation relativise la brutalité de l'action en la présentant comme partie intégrante d'un cheminement, ce qui diminue sa gravité. Sémantiquement, cette construction s'inspire de ce que Foucault appelle le discours de la « normalisation » : une action violente ou répréhensible peut être légitimée et présentée comme un moyen légitime pour atteindre un objectif supérieur. Pragmatiquement, cette justification minimise les conséquences dramatiques des actions violentes. Elle a pour but de convaincre le lecteur que la violence est inévitable et même nécessaire dans un contexte de résistance. Du point de vue perlocutoire, l'objectif est de réduire l'indignation des lecteurs tout en créant une forme de légitimité morale vis-à-vis des actions du groupe.

Le mot « chaos » apparaît comme un élément essentiel dans la manière dont le Hamas légitime son recours à la violence. Larousse définit le chaos comme un « état de désordre absolu,

<sup>253</sup> Charaudeau, P. (2005). *Le discours d'information médiatique : La construction du miroir social*. Paris : Vuibert.

<sup>254</sup> Fairclough, N. (1995). *Critical Discourse Analysis: The Critical Study of Language*. London : Longman.

une confusion totale »<sup>255</sup>, souvent associé à la perte de contrôle. Dans le discours du Hamas, ce terme est utilisé pour indiquer qu'un effondrement de l'ordre a provoqué des « erreurs », laissant sous-entendre que ces erreurs étaient inévitables dans un contexte de perturbation extrême. Sémantiquement, « chaos » évoque non seulement la perte de contrôle, mais aussi un état de guerre, de désespoir, voire de rupture radicale. Le terme renforce ainsi l'idée d'une situation tragique, d'autant plus dramatique qu'il inclut l'idée d'une rupture avec un ordre préexistant. Pragmatiquement, cette utilisation cherche à atténuer les effets négatifs de la violence en suggérant que le groupe agissait dans un contexte de désorganisation, et donc dans un cadre moralement excusable. L'effet perlocutoire visé est de créer un sentiment de compréhension et d'empathie envers les actions du Hamas, tout en minimisant la responsabilité de ses leaders.

L'utilisation du terme « erreurs » dans ce contexte est stratégique pour minimiser l'impact des actes violents commis par le Hamas. Larousse définit « erreur » comme une « fausse appréciation de la réalité » ou une « action mal conduite »<sup>256</sup>. En l'occurrence, ce terme est utilisé pour relativiser la responsabilité de l'organisation en la présentant comme un malentendu ou une maladresse plutôt qu'une décision délibérée. D'un point de vue sémantique, il efface la notion de préméditation et met l'accent sur le caractère involontaire des actes, transformant la violence en un accident de parcours. Pragmatiquement, ce recours à l'atténuation permet au locuteur de déresponsabiliser l'organisation en lui attribuant des « erreurs » humaines, des failles dans l'exécution plutôt que dans la décision. Cette approche vise à réduire la gravité des événements dans l'esprit des lecteurs. L'effet perlocutoire recherché est de rendre la violence plus acceptable en la présentant comme le résultat d'une série de fautes non intentionnelles, plutôt que comme le produit d'une volonté politique calculée. En ce sens, l'expression appartient à une stratégie de normalisation de l'inacceptable, un processus bien décrit par Charaudeau dans ses travaux sur la manipulation des discours médiatiques<sup>257</sup>.

L'expression « obligation religieuse et morale des combattants » renvoie à une construction identitaire qui lie la violence à des impératifs sacrés et éthiques. Le mot « obligation » dans ce contexte évoque une contrainte forte, presque inéluctable, d'agir dans un cadre précis – ici, la protection des civils et des populations vulnérables. Cette notion de devoir peut être vue sous l'angle sémantique comme une justification de l'action violente en tant qu'élément d'un engagement moral et religieux. L'argument utilisé par le Hamas vise à

<sup>255</sup> *Le Grand Larousse*, (2022), p. 382.

<sup>256</sup> *Le Grand Larousse*, (2022), p.903.

<sup>257</sup> Charaudeau, P. (2005). *Le discours d'information médiatique : La construction du miroir social*. Paris : Vuibert.

s'affranchir de l'accusation de violence gratuite en la présentant comme un acte en conformité avec des principes éthiques. Loin d'être une justification morale, il s'agit d'une réécriture de la violence comme un impératif. Pragmatiquement, cette formulation cherche à humaniser les combattants en leur attribuant une dimension morale qui excuserait leurs actions violentes. Ce faisant, elle minimise l'image de barbarie souvent associée aux groupes armés. Du point de vue perlocutoire, cette tactique vise à modifier la perception du lecteur en lui montrant que les violences commises sont fondées sur des principes « nobles » (religieux et moraux), ce qui pourrait amener à une certaine légitimation de ces actions au sein d'un public ciblé. Ce phénomène est en partie expliqué par la théorie de l'énonciation chez Benveniste, qui souligne la manière dont les actes de discours créent des identités et des positions énonciatives.

En conclusion, l'article analyse comment le Hamas utilise des stratégies discursives pour justifier son attaque du 7 octobre 2023. À travers des termes et expressions comme « organisation terroriste », « étape nécessaire », « erreurs » et « obligation religieuse et morale des combattants », il cherche à minimiser la responsabilité de ses actions violentes et à légitimer son recours à la violence dans un contexte de conflit complexe. Ces choix lexicaux visent à influencer la perception des lecteurs et à atténuer la gravité des actes en les présentant comme des erreurs ou des actions nécessaires dans un cadre chaotique.

### **3.8. Ce que l'on sait des victimes françaises de l'attaque du Hamas en Israël**

L'attaque du 7 octobre 2023 menée par le Hamas a entraîné de nombreuses victimes, dont plusieurs ressortissants français. Cet article du *Le Monde* présente les informations sur ces victimes et les défis rencontrés pour les identifier et les informer<sup>258</sup>.

#### **3.8.1. L'analyse sémantico-pragmatique des termes et expressions employés**

- Macabre.
- Décompte.
- Violente attaque.
- Hamas palestinien.
- Contre Israël.

Le terme « macabre » introduit l'extrait avec une forte intensité affective. Selon Le Robert, il désigne ce « qui évoque la mort de façon sinistre, lugubre »<sup>259</sup>, et Le Larousse le

<sup>258</sup>Laurent, S. (2023, octobre 11). Ce que l'on sait des victimes françaises de l'attaque du Hamas en Israël. *Le Monde*. [https://www.lemonde.fr/societe/article/2023/10/11/ce-que-l-on-sait-des-victimes-francaises-de-l-attaque-du-hamas-en-israel\\_6193840\\_3224.html](https://www.lemonde.fr/societe/article/2023/10/11/ce-que-l-on-sait-des-victimes-francaises-de-l-attaque-du-hamas-en-israel_6193840_3224.html), (Consulté le 12/05/2025), à 16h18min.

<sup>259</sup>*Le Petit Robert*, (2023), p. 995.

définit comme « ce qui a trait à la mort, l'horreur »<sup>260</sup>. Ce mot appartient à un registre lexical très chargé émotionnellement, qui dépasse la simple information factuelle pour instaurer une atmosphère tragique. Sur le plan discursif, il s'agit d'un marqueur d'ethos pathétique : le journaliste cherche à susciter la compassion du lecteur, à le toucher, à l'impliquer affectivement dès l'introduction. Cette utilisation s'apparente à ce que Charaudeau désigne par la mise en émotion contrôlée du récepteur, qui oriente l'interprétation du texte dans un cadre de deuil national et de sidération. Ainsi, le mot « macabre » n'est pas seulement descriptif : il construit une représentation symbolique de l'événement comme tragédie collective. En outre, ce terme porte une forte connotation visuelle qui amplifie l'impact émotionnel : l'imaginaire collectif associé à la mort et à l'horreur est activé, ce qui renforce l'effet dramatique voulu par le journaliste. Selon Roland Barthes, cet effet de signification dépasse le simple lexique, entraînant une résonance émotionnelle collective qui invite le lecteur à se sentir partie prenante du tragique.

Le mot « décompte », bien que techniquement neutre, revêt ici une dimension particulière. D'un point de vue lexical, il signifie l'action de « soustraire progressivement d'un total » (TLFi)<sup>261</sup>, et est généralement utilisé dans les domaines comptable ou administratif. Son emploi dans le contexte de victimes humaines implique une distanciation : on ne parle pas de vies perdues, mais de chiffres, d'un « bilan » en cours. Ce choix lexical contribue à ce que Roland Barthes appelle un effet de réel : l'usage d'un vocabulaire technique ou administratif donne à l'article une apparence d'objectivité, mais introduit aussi une certaine froideur dans le traitement de la mort. Ce phénomène est également lié à la déshumanisation indirecte du discours médiatique (Fairclough) : on gère les morts comme des données, ce qui peut anesthésier le lecteur ou, au contraire, renforcer le sentiment d'horreur par contraste avec la brutalité des faits. Ce phénomène de distanciation peut être également vu à travers la théorie de la représentation dépersonnalisée de Pêcheux, où l'élément humain est gommé au profit de l'abstraction. Ce choix lexical fait donc écho à une réduction identitaire où les victimes sont traitées comme des entités numérales, effaçant la singularité de chaque vie perdue.

L'expression « violente attaque » condense un double cadrage axiologique. Le nom « attaque », d'après le Larousse, désigne une « action offensive, agression », tandis que l'adjectif « violente » vient renforcer l'intensité de cette action en soulignant son caractère brutal<sup>262</sup>. L'adjectif n'est pas neutre : il traduit une évaluation, une prise de position implicite sur la nature

<sup>260</sup> *Le Grand Larousse*, (2022), p. 1054.

<sup>261</sup> *Trésor de la langue française informatisé*. Décompte. <https://www.cnrtl.fr/definition/decompte>

<sup>262</sup> *Le Grand Larousse*, (2022), p. 134.

de l'acte. Dans une perspective d'analyse du discours, cette modalisation axiologique est fondamentale : elle marque que le journaliste ne se contente pas de rapporter un événement, mais qu'il le qualifie, qu'il prend position à travers le choix des mots. Theo van Dijk parle ici de stratégie de polarisation : en associant « violence » au Hamas dès le début du texte, le média positionne ce groupe comme l'agent négatif, l'ennemi, avant même toute explication. En outre, cette polarisation se rapproche du phénomène de framing (Goffman, Entman) : l'utilisation de termes comme « violente » et « attaque » structure immédiatement la perception du lecteur en opposant un cadre moral binaire où le « bien » et le « mal » sont définis d'emblée. Ainsi, le lexique contribue à construire une image dichotomique de l'événement, dans laquelle l'attaque est vue comme non seulement un acte de guerre, mais un acte immoral.

L'expression « Hamas palestinien » soulève une problématique d'essentialisation dans le discours médiatique. Le terme « Hamas » suffit en lui-même à désigner l'organisation islamiste responsable de l'attaque, mais l'ajout de « palestinien » introduit une généralisation implicite. En liant directement le groupe armé au peuple palestinien, cette formulation établit un lien métonymique dangereux, qui risque d'assimiler les actes d'une organisation à l'ensemble d'une population. D'un point de vue théorique, cela rejoint les analyses de Van Dijk sur les stratégies de représentation idéologique, où certains groupes sont réduits à des identités collectives homogènes, souvent associées à la menace ou à la violence. Cette association peut renforcer chez le lecteur un sentiment de peur ou de rejet, tout en affaiblissant la distinction entre le politique et l'individuel. De plus, l'ajout de « palestinien » dans le nom du groupe pourrait être interprété comme une forme de réduction identitaire qui renforce une stigmatisation collective, créant une généralisation qui dépasse les actes de l'organisation et stigmatise toute une population.

L'expression « contre Israël » joue un rôle décisif dans la structuration du rapport actantiel du récit. Selon Le Larousse, la préposition « contre » désigne une relation d'opposition, de conflit, voire d'agression. Elle inscrit immédiatement Israël dans une position de cible, de victime<sup>263</sup>. Cette position grammaticale, renforcée par le passif (« attaque menée »), renforce l'idée que le pays subit une violence injustifiée. Cette orientation énonciative repose sur ce que Greimas nomme la structure actantielle, où les rôles de victime (patient) et d'agresseur (agent) sont clairement distribués. Plus largement, selon Charaudeau, cette manière de formuler les événements permet au discours médiatique de fabriquer du consensus en donnant à voir un monde moralement structuré : d'un côté le camp du mal (le Hamas, agresseur), de l'autre celui

<sup>263</sup> *Le Grand Larousse*, (2022), p. 273.

du bien (Israël, victime). Cette structure actantielle se réfère aussi aux scripts de Schank et Abelson, qui montrent comment certains événements sont cadrés et interprétés à travers des narrations prédéfinies. Ici, le choix de la préposition « contre » oriente non seulement la compréhension des faits, mais participe activement à une construction idéologique dans laquelle Israël est rapidement positionné en tant que victime innocente de l'agression.

En conclusion, l'article sur les victimes françaises de l'attaque du Hamas en Israël illustre comment le discours médiatique utilise des stratégies linguistiques et discursives pour orienter l'interprétation des événements. Par le choix des mots et la structuration du récit, le journaliste guide le lecteur vers une compréhension émotionnelle et idéologique du conflit. L'usage spécifique de certains termes permet de mettre en évidence les rapports de force, de victimisation et de stigmatisation, tout en construisant une vision dichotomique des acteurs impliqués. Ainsi, le discours médiatique ne se contente pas de relater des faits, il participe activement à la construction d'une réalité sociale et morale qui influence la perception du public.

### **3.9. Avec l'agression barbare du 7 octobre, le Hamas a rejoint le paradigme inauguré par Al-Qaida, affirmé et consolidé par l'État islamique**

L'article "Depuis le 11 septembre 2001, la praxis djihadiste et ses images" du Le Monde aborde l'évolution des stratégies de communication des groupes djihadistes, notamment le Hamas, qui utilisent des images pour diffuser la terreur. En comparant l'attaque du 7 octobre 2023 à celle d'Al-Qaida, l'article met en lumière l'impact de ces pratiques dans la guerre médiatique<sup>264</sup>.

#### **3.9.1. Analyse sémantico-pragmatique des termes suivants**

- Praxis djihadiste.
- Exhiber, Spectacle, Mondiovision, Hollywoodien.
- Puissance du mécréant et soudaine impuissance.
- Paradigme inaugural, une réponse dialectique.
- Très peu verbalisée, se passant aisément des discours traditionnels.
- Femmes brutalisées, femmes dénudées et mortes, otages apeurés et raptés d'enfants.

Le terme « praxis djihadiste » donne une dimension théorisée et stratégique à l'action violente. Le mot « djihadiste », tel qu'utilisé dans les médias, ne renvoie plus au djihad spirituel

<sup>264</sup>Levy, B.-H. (2023, 17 octobre). *Avec l'agression barbare du 7 octobre, le Hamas a rejoint le paradigme inauguré par Al-Qaida, affirmé et consolidé par l'Etat islamique*. Le Monde. [https://www.lemonde.fr/idees/article/2023/10/17/avec-l-agression-barbare-du-7-octobre-le-hamas-a-rejoint-le-paradigme-inaugure-par-al-qaida-affermi-et-consolide-par-l-etat-islamique\\_6195028\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2023/10/17/avec-l-agression-barbare-du-7-octobre-le-hamas-a-rejoint-le-paradigme-inaugure-par-al-qaida-affermi-et-consolide-par-l-etat-islamique_6195028_3232.html), (Consulté le 12/05/2025), à 18h39min.

mais devient synonyme de violence terroriste. Il véhicule une forte charge idéologique et participe à la construction d'une figure de l'ennemi radicalisé, disqualifié dans le discours médiatique (Amossy, 2010)<sup>265</sup>. Cette désignation contribue à essentialiser le groupe mentionné et à le placer en dehors de toute rationalité politique ou morale.

L'utilisation des termes « exhiber », « spectacle », « mondiovision », « hollywoodien » met en évidence une stratégie discursive qui associe la violence à une mise en scène visuelle. Le lexique convoqué suggère une volonté de « faire voir » et de choquer par l'image. Ce type de formulation renvoie à la spectacularisation de la violence, phénomène que Charaudeau (2011) identifie comme une caractéristique du discours médiatique contemporain<sup>266</sup>. Le récit suggère que les auteurs de ces actes ne cherchent pas à convaincre par la parole, mais à frapper les esprits par le choc visuel.

Les expressions « puissance du mécréant » et « soudaine impuissance » introduisent un jeu d'oppositions idéologiques fort. L'Occident est désigné par un terme à connotation religieuse péjorative dans le contexte islamiste radical (« mécréant »), et l'action violente est décrite comme un renversement symbolique. Il s'agit d'une dialectique du pouvoir et de l'impuissance, dans une logique de revanche ou de réponse symbolique. Cela illustre une stratégie discursive où le rapport de force est inversé par l'image et non par le discours argumenté.

Lorsque l'auteur évoque un « paradigme inaugural », une « réponse dialectique », il théorise cette pratique en la présentant comme un modèle stratégique. L'événement est inséré dans une trame idéologique plus large, celle d'une confrontation civilisationnelle entre islam politique et société occidentale du spectacle. On observe ici un processus de naturalisation idéologique (Fairclough, 2001), qui consiste à présenter certains agissements comme logiques ou presque inévitables dans une configuration historique donnée<sup>267</sup>.

Le passage souligne également le caractère non discursif de cette violence, décrite comme une image qui se suffit à elle-même : « très peu verbalisée », « se passant aisément des discours traditionnels ». Cela rejoint les analyses de Maingueneau (2002) sur la sémiotisation de la politique, où les actes symboliques prennent le pas sur la parole rationnelle, le discours est remplacé par l'acte, l'argument par la sidération<sup>268</sup>.

<sup>265</sup> Amossy, R. (2010). *La présentation de soi : Ethos et identité verbale*. Paris : Armand Colin.

<sup>266</sup> Charaudeau, P. (2011). *La médiatisation de l'événement*. Paris : INA.

<sup>267</sup> Fairclough, N. (2001). *Language and Power* (2nd ed.). London : Longman.

<sup>268</sup> Maingueneau, D. (2002). *Analyser les textes de communication*. Paris : Dunod.



Le changement de posture du Hamas est fortement souligné dans la deuxième partie du texte. Le journaliste indique que ce mouvement, auparavant inscrit dans une logique de rationalité politique, aurait rejoint la logique d'Al-Qaida et de l'État islamique. Ce glissement discursif est présenté comme une rupture majeure, associée à l'attaque du 7 octobre. En assimilant ainsi le Hamas à des groupes considérés unanimement comme terroristes, l'auteur participe à une stratégie de disqualification idéologique Pêcheux (1975), qui efface les nuances politiques ou historiques du mouvement palestinien<sup>269</sup>.

L'auteur recourt ensuite à des descriptions extrêmement marquées affectivement : « femmes brutalisées », « femmes dénudées et mortes », « otages apeurés », « rapt d'enfants ». Il s'agit ici d'une stratégie pathémique Plantin (1997), qui vise à provoquer l'émotion, l'indignation, voire l'effroi du lecteur<sup>270</sup>. Le lecteur est ainsi impliqué émotionnellement, et son jugement se construit dans une perspective morale intense. De plus, l'utilisation du « nous » dans « nous avons tous été submergés » construit une communauté d'émotion et de réception, renforçant l'effet d'identification.

Cette séquence illustre aussi un processus de cadrage discursif (framing) tel que défini par Entman (1993) ; Le discours sélectionne certains aspects de la réalité (les actes de violence filmés, le changement stratégique du Hamas), les amplifie, et les organise dans une structure narrative qui oriente fortement l'interprétation du lecteur<sup>271</sup>. Le contexte historique du conflit israélo-palestinien est ici mis en arrière-plan, au profit d'un récit centré sur la cruauté de l'agression et l'horreur de ses images.

Enfin, selon la perspective critique développée par Van Dijk (1998), ce type de discours médiatique contribue à construire une image dichotomique du monde, où l'Occident incarne l'ordre et la civilisation, tandis que ses ennemis sont décrits comme barbares et irrationnels<sup>272</sup>. L'article, en reprenant cette structure, participe ainsi à la reproduction de schémas idéologiques dominants, en renforçant une lecture manichéenne du conflit.

### 3.10. Israël-Gaza : le triomphe de la haine

Depuis l'attaque du 7 octobre 2023, le conflit entre Israël et Gaza s'est intensifié, plongeant la région dans une violence inouïe. L'armée israélienne, en réponse aux agressions du Hamas, mène une guerre dévastatrice, effaçant les frontières entre combattants et civils.

<sup>269</sup> Pêcheux, M. (1975). *Les vérités de La Palice*. Paris : Maspero.

<sup>270</sup> Plantin, C. (1997). *L'argumentation*. Paris : Seuil.

<sup>271</sup> Entman, R. M. (1993). *Framing: Toward Clarification of a Fractured Paradigm*. *Journal of Communication*, 43(4), 51–58.

<sup>272</sup> Van Dijk, T. A. (1998). *Ideology: A Multidisciplinary Approach*. London : Sage.



Cette escalade soulève des interrogations profondes sur les dynamiques de haine et d'impunité qui alimentent ce cycle tragique<sup>273</sup>.

### 3.10.1. Analyse sémantico-pragmatique des termes suivants

- Triomphe.
- Haine.
- Massacres de civils israéliens.
- La plus longue guerre de son histoire et la plus meurtrière.
- Le maximalisme du gouvernement le plus extrémiste.
- Asphyxiée pendant seize ans.
- Une intelligence artificielle [...] chargée de sélectionner des milliers de cibles humaines.
- Triomphe de la haine.
- L'aveuglement des États-Unis » et « l'impuissance choisie de l'Europe.

Le terme « triomphe », utilisé dans le titre « Israël-Gaza : le triomphe de la haine », constitue un choix lexical lourd de signification. Selon Le Robert, le mot désigne une « victoire éclatante et décisive »<sup>274</sup>. Il évoque, à l'origine, le cortège glorieux d'un général romain célébrant sa victoire, mais, dans le langage contemporain, il conserve cette idée de succès absolu. Cette connotation de victoire s'avère ici particulièrement cynique puisqu'il ne s'agit pas du triomphe d'une cause juste, mais de celui de la haine, un affect destructeur. En accolant les deux termes, le discours journalistique produit une formulation oxymorique qui accentue l'horreur de la situation : ce n'est pas la paix ni la justice qui triomphent, mais la haine, comme si elle était devenue la seule force agissante et victorieuse. Ce choix lexical est également un acte d'énonciation fortement subjectif. Dans une perspective d'analyse du discours, ce titre révèle un positionnement énonciatif assumé de l'éditorialiste, qui ne se veut plus neutre mais critique, voire alarmiste. Comme le souligne Dominique Maingueneau, « tout discours implique une scénographie, une manière de mettre en scène les instances de l'énonciation »<sup>275</sup> : ici, l'instance journalistique se place en observateur indigné d'un basculement moral. Ce terme participe également d'une stratégie discursive de dramatisation, qui vise à interpeller le lecteur, à provoquer une réaction émotionnelle et politique, en assignant une responsabilité diffuse mais explicite aux acteurs du conflit. En ce sens, le lexème « triomphe » agit comme un embrayeur

<sup>273</sup> Le Monde. (2024, 6 avril). Israël-Gaza : le triomphe de la haine. *Le Monde*. [https://www.lemonde.fr/idees/article/2024/04/06/israel-gaza-le-triomphe-de-la-haine\\_6226342\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2024/04/06/israel-gaza-le-triomphe-de-la-haine_6226342_3232.html), (Consulté le 12/05/2025), à 20h36min.

<sup>274</sup> *Le Petit Robert*, (2023), p. 2609.

<sup>275</sup> Maingueneau, D. (2004). *Analyse du discours*. Paris : Armand Colin.

idéologique (Pêcheux), c'est-à-dire qu'il fait circuler une interprétation orientée du réel en apparaissant comme une simple désignation des faits<sup>276</sup>.

Le mot « haine », placé au cœur du titre de l'article — « le triomphe de la haine » —, constitue un noyau sémantique et idéologique essentiel. D'un point de vue lexical, Le Robert définit la haine comme un « sentiment violent qui pousse à vouloir du mal à quelqu'un et à se réjouir du mal qui lui arrive »<sup>277</sup>. Larousse insiste, lui, sur la dimension affective, en parlant d'« aversion profonde et durable »<sup>278</sup>. Dans le cadre du discours journalistique, employer un terme aussi fort que « haine » pour qualifier le moteur du conflit israélo-palestinien revient à essentialiser une dynamique relationnelle : ce n'est plus seulement une guerre de territoires ou d'intérêts, mais une confrontation structurée par un affect radicalement négatif. Sur le plan pragmatique, ce mot fonctionne comme un acte d'accusation implicite, une mise en cause globale des logiques à l'œuvre dans le conflit, dépassant les considérations militaires ou diplomatiques. Du point de vue de l'analyse du discours, cette nomination participe à une stratégie de subjectivation. En termes foucauldien, le discours ici ne se limite pas à refléter la réalité : il la produit, en désignant la haine comme moteur de l'Histoire, il oriente l'interprétation des événements vers une lecture morale et affective<sup>279</sup>. Comme le rappelle Van Dijk, les mots à forte charge émotionnelle activent des modèles mentaux préexistants chez le lecteur<sup>280</sup>. Le terme « haine » résonne donc avec les peurs, les images de violence extrême, et nourrit une lecture polarisée du conflit. En cela, il ne désigne pas simplement une émotion mais participe à la construction discursive d'un climat idéologique d'hostilité irréconciliable.

L'expression « massacres de civils israéliens » emploie un vocabulaire fortement connoté. Le mot « massacre », défini par Le Robert comme une « mise à mort violente et en masse de personnes sans défense »<sup>281</sup>, active une représentation d'horreur absolue, de brutalité extrême. Sur le plan sémantique, il s'agit d'un lexème à forte charge émotionnelle et négative. Pragmatiquement, cette formulation produit un effet pathétique important : elle vise à susciter l'indignation et la compassion du lecteur pour les victimes. C'est également un acte de langage de type assertif, qui présente une réalité supposée incontestable, tout en étant chargé idéologiquement : l'énoncé affirme la violence du Hamas sans discussion possible. Ce type d'assertion participe à une stratégie de disqualification morale, typique du discours médiatique

<sup>276</sup>Pêcheux, M. (1975). *Les vérités de La Palice. Linguistique, sémiologie, idéologie*. Paris : Maspero.

<sup>277</sup>*Le Grand Robert*, (2023), p. 306.

<sup>278</sup>*Le Petit Larousse illustré*, (2022), p. 476.

<sup>279</sup>Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours*. Paris : Gallimard.

<sup>280</sup>Van Dijk, T. A. (1998). *Ideology: A Multidisciplinary Approach*. London: Sage.

<sup>281</sup>*Le Petit Robert*, (2023), p. 1603.

engagé. On peut aussi y voir une forme d'hyperbole, par l'ampleur présumée des faits, non quantifiés dans le discours, ce qui accentue leur gravité perçue.

Les syntagmes « la plus longue guerre de son histoire » et « la plus meurtrière » s'appuient sur des superlatifs absolus qui intensifient la dramatisation du conflit. Le terme « meurtrière », défini par Le Larousse comme « qui fait beaucoup de morts »<sup>282</sup>, contribue à la construction d'un événement exceptionnellement grave et sanglant. Le recours au superlatif insère l'événement dans une perspective historique, en le comparant implicitement à d'autres guerres, pour en faire un point culminant. Sémantiquement, ces termes renforcent l'idée d'une escalade. Pragmatiquement, cela suscite un sentiment d'urgence et de catastrophe imminente. Il s'agit d'un acte de langage assertif, mais dont la charge évaluative est forte. L'énonciateur engage ainsi son point de vue dans le discours, avec une modalisation subjective. On peut aussi y voir une figure d'hyperbole dans le renforcement de l'idée de destruction massive. Ces tournures participent d'une stratégie discursive qui dramatise la situation pour interpeller le lecteur.

Lorsque l'auteur évoque « le maximalisme du gouvernement le plus extrémiste », il emploie deux termes très marqués. Le « maximalisme », selon Le Robert, désigne une attitude politique qui refuse tout compromis, visant à obtenir le maximum<sup>283</sup>. Ce terme, rarement utilisé dans le langage courant, est déjà connoté négativement. Il est renforcé par l'adjectif « extrémiste », que Le Larousse définit comme caractérisant des positions poussées à l'extrême<sup>284</sup>. Sémantiquement, cette combinaison présente le gouvernement israélien sous un jour extrêmement négatif, presque caricatural. Pragmatiquement, l'effet produit est celui d'un rejet : ce gouvernement est présenté comme déraisonnable, radical et dangereux. L'acte de langage est ici clairement évaluatif : il s'agit d'un jugement politique implicite, un acte assertif engagé qui participe à la construction d'un éthos dévalorisant pour le gouvernement de Netanyahu. Ce positionnement traduit une prise de parti claire, révélatrice d'un positionnement idéologique critique vis-à-vis de la droite israélienne.

L'expression « asphyxiée pendant seize ans » est une métaphore filée particulièrement puissante. Le verbe « asphyxier », selon Le Larousse, signifie littéralement « empêcher de respirer »<sup>285</sup>, et par extension, « étouffer », priver un individu ou un groupe de ses moyens d'existence. Ici, Gaza est assimilée à un corps humain privé d'air, donc de vie, ce qui introduit une dimension dramatique et corporelle à la description. Sémantiquement, cette métaphore

<sup>282</sup> *Le Petit Larousse illustré*, (2022), p. 681.

<sup>283</sup> *Le Petit Robert*, (2023), p. 1544.

<sup>284</sup> *Le Petit Larousse illustré*, (2022), p. 630.

<sup>285</sup> *Le Petit Larousse illustré*, (2022), p. 103.

suggère une oppression constante, prolongée, insupportable. Pragmatiquement, elle induit un sentiment d'injustice extrême, un appel à la compassion, et une dénonciation implicite des acteurs responsables de cette situation. L'acte de langage est encore une fois un acte assertif très engagé, une dénonciation indirecte. Cette figure de style renforce la rhétorique pathétique du texte, visant à créer une forte sympathie pour la population de Gaza.

L'énoncé évoquant « une intelligence artificielle [...] chargée de sélectionner des milliers de cibles humaines » introduit une tension entre modernité technologique et éthique de la guerre. La présence d'une « intelligence artificielle » dans la conduite des frappes suggère une forme de déshumanisation. Sémantiquement, le contraste entre la machine et les « cibles humaines » fait émerger une image d'inhumanité froide et mécanique. Pragmatiquement, cela provoque un malaise, en questionnant l'usage de technologies de pointe pour décider de la vie ou de la mort. Il s'agit ici d'une allégorie du conflit moderne, où la machine remplace le jugement humain. Cet énoncé fonctionne comme une dénonciation implicite d'une guerre automatisée, sans compassion ni discernement moral. L'acte de langage sous-jacent est une critique indirecte, posée par la seule juxtaposition des termes. Cette stratégie discursive vise à alerter le lecteur sur la banalisation de la violence technologique.

L'expression « triomphe de la haine », utilisée comme titre, repose sur un oxymore frappant. Le mot « triomphe », qui évoque traditionnellement la victoire, le succès, est ici associé à la « haine », émotion négative et destructrice définie par Le (TLFi) comme un sentiment violent incitant à nuire<sup>286</sup>. Sémantiquement, cette juxtaposition crée une tension violente, une image où la haine devient victorieuse, dominante. Pragmatiquement, le titre cherche à choquer, à provoquer une prise de conscience morale. Il met en scène un renversement des valeurs : ce ne sont pas la paix ni la justice qui triomphent, mais le ressentiment, la vengeance, la destruction. L'acte de langage est ici une assertion axiologique très forte : il s'agit d'un jugement sur l'état du monde. Ce type de construction renforce une posture critique, dans une logique argumentative visant à susciter l'indignation du lecteur.

Les formules « l'aveuglement des États-Unis » et « l'impuissance choisie de l'Europe » relèvent d'une rhétorique accusatrice particulièrement efficace. Le terme « aveuglement » suggère une incapacité volontaire ou une volonté de ne pas voir. Quant à « impuissance choisie », il s'agit d'un oxymore dénonçant non pas une incapacité réelle, mais une absence de volonté d'agir. Sémantiquement, ces termes exposent la duplicité ou la lâcheté perçue des grandes

---

<sup>286</sup> *Trésor de la langue française informatisé. Haine*. Consulté à l'adresse <https://www.cnrtl.fr/definition/>

puissances occidentales. Pragmatiquement, ces expressions visent à discréditer leur posture dans le conflit israélo-palestinien, à dénoncer leur inaction ou leur partialité. Ce sont des actes de langage expressifs et évaluatifs : l'énonciateur exprime une colère, un blâme, et incite le lecteur à partager cette indignation. On observe ici une stratégie de mise en accusation implicite des puissants, qui participe d'une rhétorique critique globalisante. Cette posture rejoint des analyses issues de l'analyse du discours critique (Fairclough, Van Dijk)<sup>287</sup>, où les médias peuvent dénoncer les rapports de domination et les injustices géopolitiques<sup>288</sup>.

En conclusion, l'analyse sémantico-pragmatique des termes employés dans l'article démontre la manière dont le langage médiatique façonne la perception du conflit israélo-palestinien en activant des images émotionnelles et idéologiques puissantes. À travers des choix lexicaux et des formulations spécifiques, le discours met en scène une réalité marquée par la violence, la haine, et l'impasse politique, tout en orientant le lecteur vers une lecture critique de la situation. Les termes employés, loin de se contenter de décrire des faits, contribuent à la construction d'un climat idéologique qui polarise les positions et appelle à une réaction émotionnelle, dénonçant les responsabilités et les enjeux de pouvoir dans ce conflit tragique.

Ce travail d'analyse sémantico-pragmatique, centré sur dix extraits journalistiques provenant de deux grands quotidiens français — Le Figaro et Le Monde — avait pour objectif de mettre en lumière la manière dont les médias participent, à travers le langage, à la construction discursive du conflit israélo-palestinien. En mobilisant les outils de l'analyse du discours, nous avons examiné minutieusement les termes, expressions et choix lexicaux qui, au-delà de leur apparente neutralité descriptive, révèlent des prises de position implicites, des stratégies d'orientation du lecteur, et des représentations idéologiquement marquées.

L'examen des articles a montré que le lexique journalistique est loin d'être anodin : chaque mot, chaque tournure, chaque modalisation participe à la mise en scène d'une réalité particulière. Certains termes — comme terroriste, massacre, résistance, colons, occupation ou encore islamisme — activent des cadres interprétatifs puissants, souvent porteurs de jugements de valeur. Ces mots ne décrivent pas seulement le monde : ils le construisent discursivement, en influençant la perception des acteurs, des événements et des responsabilités. Ainsi, le langage médiatique n'est jamais neutre ; il est toujours ancré dans un contexte idéologique, politique et émotionnel.

<sup>287</sup>Fairclough, N. (2001). *Language and Power* (2nd ed.). London: Longman.

<sup>288</sup>Van Dijk, T. A. (1998). *Ideology: A Multidisciplinary Approach*. London: Sage.

L'analyse comparative entre les deux journaux a permis de relever des tendances différenciées. Le Monde, souvent perçu comme modéré et analytique, adopte une approche généralement plus nuancée, recourant à des termes modalisés, des citations indirectes et une pluralité de points de vue. Néanmoins, cette posture d'équilibre n'exclut pas l'emploi de mots forts, qui viennent ponctuellement souligner la gravité de la situation ou dénoncer des violences. À l'inverse, Le Figaro, dans certains passages étudiés, manifeste une tonalité plus marquée, avec un lexique plus tranché, des énoncés assertifs et une mise en récit qui tend parfois à désigner des camps opposés de manière asymétrique. Ces différences traduisent non seulement des lignes éditoriales divergentes, mais aussi des conceptions distinctes du rôle du journalisme dans le traitement des conflits.

Sur le plan pragmatique, les discours analysés mobilisent des stratégies d'implication du lecteur, en activant des émotions telles que l'indignation, la peur, ou la compassion. L'ethos journalistique se construit à travers ces choix discursifs : tantôt en adoptant une posture de dénonciation engagée, tantôt en se présentant comme observateur objectif. Ce positionnement énonciatif, analysé à la lumière des théories de l'énonciation (Benveniste, Charaudeau), participe à la légitimation du propos et oriente subtilement la réception du texte.

### **Conclusion**

En somme, ce travail a mis en évidence la puissance performative du langage médiatique. Les mots, loin d'être de simples instruments de description, sont les vecteurs d'une construction idéologique de la réalité. Ils organisent les représentations, orientent les affects et influencent les prises de position. Cette analyse nous invite donc à adopter une lecture critique du discours journalistique, en prenant conscience des enjeux qui se jouent dans les choix lexicaux, syntaxiques et discursifs. Elle souligne également la nécessité de former les lecteurs à une compétence discursive, afin de mieux décrypter les mécanismes de production du sens dans l'espace médiatique.

Enfin, cette recherche pourrait être poursuivie dans plusieurs directions : une étude diachronique des discours médiatiques sur le conflit permettrait par exemple d'observer l'évolution lexicale et idéologique sur le long terme ; de même, une analyse multimodale (textes, images, vidéos) offrirait une vision plus globale des stratégies médiatiques contemporaines. Dans tous les cas, l'analyse du discours demeure un outil essentiel pour comprendre les mécanismes de fabrication de l'opinion et les rapports de pouvoir à l'œuvre dans la circulation des récits médiatiques.

# **CONCLUSION GÉNÉRALE**



Ce mémoire a proposé une réflexion approfondie sur les discours de haine et d'hostilité dans la presse française à la suite de l'attaque du 7 octobre 2023, dans le cadre du conflit israélo-palestinien. En nous appuyant sur une analyse comparée de deux journaux majeurs – *Le Monde* et *Le Figaro* – nous avons cherché à comprendre comment les choix lexicaux, les stratégies discursives et les représentations idéologiques participaient à la construction d'une vision médiatique du conflit, souvent polarisée et asymétrique.

Le point de départ de cette recherche reposait sur le constat d'un basculement discursif et médiatique après les attaques du Hamas contre Israël. Les médias avaient largement relayé les réactions politiques, les images de violence, les récits d'horreur, mais aussi les prises de position qui, dans leur ensemble, avaient contribué à structurer une lecture émotionnelle et souvent manichéenne des événements. Dans ce contexte de tension extrême, la parole journalistique n'était pas restée neutre : elle avait activement participé à la mise en récit du conflit, en désignant des victimes, en assignant des responsabilités et en façonnant des représentations collectives.

Notre analyse a mis en lumière plusieurs éléments essentiels. Tout d'abord, les deux journaux étudiés – bien que différents dans leur orientation idéologique – recouraient à des procédés discursifs similaires pour traiter l'information : mise en récit dramatique, emploi de lexèmes connotés, cadrages narratifs spécifiques, citations sélectionnées, etc. Même si *Le Monde* adoptait généralement une posture plus distanciée, et *Le Figaro* un ton plus affirmatif, les deux partageaient certaines tendances à privilégier une perspective occidentale ou israélienne du conflit, souvent au détriment d'une contextualisation historique plus équilibrée ou d'une représentation équitable de la voix palestinienne.

Ensuite, l'étude des mots et des structures discursives révélait l'existence d'un lexique de l'hostilité : les termes employés, les formulations indirectes, les implicatures et les isotopies orientaient la lecture et participaient à la construction d'un ennemi – souvent désigné de manière floue ou collective – tout en conférant une légitimité quasi naturelle aux réponses militaires ou sécuritaires. Cette dynamique langagière participait à l'effacement de la complexité du conflit, en ramenant une réalité historique, politique et humaine dense à un affrontement binaire entre le Bien et le Mal.

Notre travail s'inscrit dans une perspective d'analyse critique du discours, qui considérerait que les mots ne décrivaient pas seulement le monde, mais qu'ils le façonnaient. Dans un contexte médiatique où l'information circulait rapidement, et où les émotions jouaient un rôle central dans la réception des nouvelles, il devenait essentiel de questionner les cadres, les angles, les voix et les silences. C'est pourquoi nous avons voulu croiser les outils de la

linguistique , de la pragmatique, de la rhétorique et de la sociologie du discours pour mieux comprendre les mécanismes idéologiques à l'œuvre.

Ce mémoire ouvre également sur plusieurs pistes de réflexion. D'abord, il montrera la nécessité de développer des lectures critiques du discours médiatique dans les formations universitaires, afin de sensibiliser les citoyens aux effets de sens produits par les récits journalistiques. Ensuite, il suggérera qu'un élargissement du corpus – à d'autres journaux, d'autres supports (chaînes télévisées, réseaux sociaux) ou d'autres langues – permettra de comparer les cadrages médiatiques du conflit à l'échelle internationale. Enfin, l'analyse pourra être prolongée par des études de réception, afin de comprendre comment ces discours sont perçus, interprétés et éventuellement contestés par les lecteurs.

# **BIBLIOGRAPHIE**

## BIBLIOGRAPHIE

- Adam, J.-M. (1999). *Linguistique textuelle : Des genres de discours aux textes*. Paris : Armand Colin.
- Amossy, R. (2010). *L'argumentation dans le discours*. Paris : Armand Colin.
- Austin, J. L. (1962). *How to Do Things with Words*. Oxford: Clarendon Press.
- Bakhtine, M. (1984). *Esthétique de la création verbale*. Paris : Gallimard.
- Benveniste, É. (1966). *Problèmes de linguistique générale* (Tome 1). Paris : Gallimard.
- Bourdieu, P. (1996). *Sur la télévision*. Paris : Liber-Raisons d'agir.
- Charaudeau, P. (1997). *Le discours d'information médiatique : la construction du miroir social*. Paris : Vuibert.
- Charaudeau, P. (2005). *Le discours d'information médiatique*. Paris : Vuibert.
- Charaudeau, P. (2005). *Le discours des médias*. Paris : Hachette.
- Charaudeau, P. (2005). *Les discours d'influence. Presse, publicité, propagande, médias*. Paris : Éditions du Seuil.
- Charaudeau, P., & Fairclough, N. (2002). *Analyse de discours : Une approche pragmatique*. Paris : Armand Colin.
- Charolles, M. (1988). Le discours injonctif : modalités d'analyse linguistique. In Charaudeau, P. & Maingueneau, D. (Eds.), *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris : Seuil.
- Entman, R. M. (1993). Framing: Toward clarification of a fractured paradigm. *Journal of Communication*, 43(4), 51–58.
- Fairclough, N. (1995). *Media Discourse*. London: Edward Arnold.
- Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours*. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. (1976). *La volonté de savoir* (Vol. 1 d'Histoire de la sexualité). Gallimard.
- Gee, J. P. (2011). *How to Do Discourse Analysis: A Toolkit*. London: Routledge.
- Ghanem, A. (2000). *Le Fatah et l'Organisation de Libération de la Palestine: De l'armement à la diplomatie*. Presses universitaires de Paris.
- Goffman, E. (1974). *Frame analysis: An essay on the organization of experience*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Goffman, E. (1975). *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*. Paris: Éditions de Minuit.
- Goffman, E. (1979). *La présentation de soi*. Paris : Éditions de Minuit.

- Goffman, E. (1986). *Frame Analysis: An Essay on the Organization of Experience*. Northeastern University Press.
- Grice, H. P. (1975). Logic and conversation. In P. Cole & J. L. Morgan (Eds.), *Syntax and semantics 3: Speech acts*. New York: Academic Press.
- Habermas, J. (1984). *The theory of communicative action*. Boston: Beacon Press.
- Halliday, M. A. K., & Hasan, R. (1989). *Language, context and text: Aspects of language in a social-semiotic perspective*. Oxford University Press.
- Halliday, M.A.K. (1978). *Language as social semiotic: The social interpretation of language and meaning*. Baltimore: University Park Press.
- Hammer, M. (1995). A Discourse Analysis of Palestinian and Israeli News Reports of the First Intifada. *Journal of Peace Research*, 32(2), 233–247.
- Hanafi, S., & Tamimi, A. (2020). The Gaza Strip: Living Under Siege. *Journal of Palestinian Studies*, 49(1), 28–45.
- Harvey, D. (2003). *The New Imperialism*. Oxford University Press.
- Heller, M. (2011). *Paths to Post-Nationalism: A Critical Ethnography of Language and Identity*. Oxford University Press.
- Henry, C. M. (2013). *The Political Economy of Egypt's Transformation* [Livre imprimé]. Cambridge University Press.
- Hussein, M. (2023). Linguistic Framing in Arab Media Discourse on the Palestinian Issue. *Journal of Arabic and Islamic Studies*, 23(2), 134–152.
- Hymes, D. (1972). On communicative competence. In J.B. Pride & J. Holmes (Eds.), *Sociolinguistics*. Harmondsworth: Penguin.

## SITOGRAPHIE

- Ahmad-Alshukairy.org. (n.d.). Ahmad Shuqairi – Le premier président de l'OLP. <https://ahmad-alshukairy.org/wp-content/uploads/2017/04/A01-7-1280x999-435x310.jpg>
- Al Arabiya English. (2024). Impact économique et humanitaire du conflit à Gaza. <https://english.alarabiya.net>
- Al Jazeera. (2024). Destruction des infrastructures à Gaza. <https://www.aljazeera.com>
- Banque mondiale & Nations Unies. (2024). Évaluation des dommages et pertes dans la bande de Gaza. <https://www.banquemondiale.org>
- BBC Afrique. (2023, 2 novembre). La Déclaration Balfour. <https://www.bbc.com/afrique/monde-67297653>

- BBC News. (2017, October 6). Yom Kippur War. <https://www.bbc.com/news/world-middle-east-41415003>
- Capital. (2017, 2 novembre). Il y a 100 ans, la déclaration Balfour. <https://www.capital.fr/economie-politique/il-y-a-100-ans-la-declaration-balfour-ouvrait-la-voie-a-la-creation-disrael-1253084>
- Centre national d'études spatiales (CNES). (2024). Image satellite de la bande de Gaza. [https://cnes.fr/sites/default/files/styles/native\\_format/public/2024-05/geoimage-gaza-s2a-20221211-reperes.jpg?itok=7XeQk8oa](https://cnes.fr/sites/default/files/styles/native_format/public/2024-05/geoimage-gaza-s2a-20221211-reperes.jpg?itok=7XeQk8oa)
- CNES. (2023). La bande de Gaza : un territoire fermé. <https://cnes.fr/geoimage/la-bande-de-gaza-un-territoire-ferme-sur-lui-meme-par-une-frontiere-hermetique-et-militarisee>
- CNRTL. (2023). Tir [Définition]. <https://www.cnrtl.fr/definition/tir>
- Constitution du Palestine (1968). MJP Université Perpignan. <https://mjp.univ-perp.fr/constit/ps1968.htm>
- Encyclopædia Britannica. (n.d.). Intifada. <https://www.britannica.com/event/Intifada>
- Encyclopædia Britannica. (n.d.). Palestine – British Mandate. <https://www.britannica.com/place/Palestine/World-War-I-and-after>
- EHNE. (n.d.). 1948 : Naissance de l'État d'Israël. <https://ehne.fr/.../1948-naissance-de-l%27état-d%27israël>
- The Guardian. (2024). Gaza under siege. <https://www.theguardian.com>
- Presse universitaire Paris Diderot. (n.d.). <https://www.presse.univ-paris-diderot.fr>
- Synergies Algérie. Cherchour, M. (2014). [https://gerflint.fr/Base/Algerie26/cherchour\\_mebarek.pdf](https://gerflint.fr/Base/Algerie26/cherchour_mebarek.pdf)

# **TABLE DES MATIÈRES**

## Table des matières

|                                                                                                           |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Dédicace .....                                                                                            | I   |
| Remerciements .....                                                                                       | II  |
| الملخص .....                                                                                              | III |
| Résumé .....                                                                                              | III |
| Abstract .....                                                                                            | III |
| Sommaire .....                                                                                            | I   |
| INTRODUCTION .....                                                                                        | II  |
| GÉNÉRALE .....                                                                                            | II  |
| CHAPITRE I.....                                                                                           | 10  |
| CONTEXTE SOCIO-POLITIQUE DU CONFLIT ISRAELO- PALESTINIEN ....                                             | 10  |
| Introduction.....                                                                                         | 11  |
| 1.1. La Palestine : territoire, mémoire et symbolique .....                                               | 12  |
| 1.2. L'étymologie du mot « Palestine » .....                                                              | 12  |
| 1.3. L'ère ottomane et le mandat britannique .....                                                        | 12  |
| 1.4. La Palestine actuelle.....                                                                           | 13  |
| 1.5. La Cisjordanie enclavée.....                                                                         | 14  |
| 1.6. La traduction française de la Déclaration Balfour .....                                              | 16  |
| 1.7. Le plan de partage de l'ONU (1947) et ses conséquences.....                                          | 17  |
| 1.8. La création de l'état d'Israël .....                                                                 | 18  |
| 1.9. La Nakba, la "grande catastrophe" du peuple palestinien .....                                        | 19  |
| 1.10. La première guerre israélo-arabe et ses conséquences.....                                           | 21  |
| 1.11. Le tonnerre de la nationalisation de la compagnie du canal de Suez.....                             | 22  |
| 1.12. Les conséquences de la crise du canal de Suez.....                                                  | 24  |
| 1.13. Naissance de l'OLP en mai 1964.....                                                                 | 24  |
| 1.14. Le déclenchement de la guerre des Six Jours, troisième conflit entre Israël et les pays arabes..... | 26  |
| 1.15. Conséquences Territoriales et Politiques .....                                                      | 26  |
| 1.16. Mouvement Palestinien du Fatah.....                                                                 | 27  |
| 1.17. La guerre du Kippour, quatrième conflit israélo-arabe (Octobre 1973) .....                          | 28  |
| 1.18. L'attaque du Hamas contre Israël du 7 d'octobre 2023 .....                                          | 29  |



|                                                                                      |    |
|--------------------------------------------------------------------------------------|----|
| 1.20. Dirigeants palestiniens tués par Israël .....                                  | 31 |
| Conclusion .....                                                                     | 32 |
| CHAPITRE II .....                                                                    | 33 |
| Analyse du discours « Discours médiatique » .....                                    | 33 |
| Introduction.....                                                                    | 34 |
| 2.1. Définition générale du discours .....                                           | 35 |
| 2.2. L'énonciation et la subjectivité (Émile Benveniste) .....                       | 36 |
| 2.3. Le contrat de communication (Patrick Charaudeau).....                           | 37 |
| 2.4. La pragmatique et les actes de langage .....                                    | 37 |
| 2.5. Le discours comme acte social et idéologique .....                              | 38 |
| 2.6. L'interdiscursivité et l'intertextualité .....                                  | 39 |
| 2.7. La polyphonie discursive .....                                                  | 40 |
| 2.8. L'ethos et la construction de l'image du locuteur .....                         | 40 |
| 2.9. La dimension cognitive du discours.....                                         | 41 |
| 2.10. Les types de discours .....                                                    | 41 |
| 2.10.1. Le discours narratif .....                                                   | 41 |
| 2.10.2. Le discours descriptif .....                                                 | 42 |
| 2.10.3. Le discours explicatif .....                                                 | 42 |
| 2.10.4. Le discours argumentatif.....                                                | 42 |
| 2.10.5. Le discours injonctif.....                                                   | 42 |
| 2.10.6. Le discours dialogique .....                                                 | 43 |
| 2.11. Définition et spécificité du discours médiatique .....                         | 43 |
| 2.12. Le discours médiatique comme enjeu de pouvoir et d'idéologie.....              | 45 |
| 2.13. Les stratégies discursives du discours médiatique .....                        | 46 |
| 2.14. Mutation numérique et nouvelles logiques discursives.....                      | 47 |
| 2.15. Le discours médiatique à l'ère numérique .....                                 | 48 |
| 2.16. Le rôle du discours médiatique dans la construction de la réalité sociale..... | 49 |
| 2.17. Vers une lecture critique et éthique du discours médiatique.....               | 50 |
| 2.18. Théories et concepts clés en analyse du discours médiatique .....              | 51 |
| 2.18.1. Hégémonie et idéologie .....                                                 | 51 |
| 2.18.2. L'énonciation journalistique .....                                           | 52 |

|                                                                                                                                                    |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| 2.18.3. L’agenda-setting.....                                                                                                                      | 52  |
| 2.18.4. Le cadrage médiatique (framing).....                                                                                                       | 52  |
| 2.18.5. La spectacularisation et l’émotion .....                                                                                                   | 53  |
| Conclusion .....                                                                                                                                   | 54  |
| CHAPITRE III.....                                                                                                                                  | 55  |
| Analysesémantico-pragmatique des discours journalistiques .....                                                                                    | 55  |
| (Le Monde et Le Figaro).....                                                                                                                       | 55  |
| Introduction.....                                                                                                                                  | 56  |
| 3.1. Conflit israélo-palestinien : refusons la mécanique de la haine !.....                                                                        | 57  |
| 3.1.1. Analyse sémantico-pragmatique des expressions et mots suivants.....                                                                         | 57  |
| 3.2. Israël et Gaza en guerre après une offensive du Hamas.....                                                                                    | 68  |
| 3.2.1. Analyse sémantico-pragmatique des termes suivants .....                                                                                     | 68  |
| 3.3. La justice américaine inculpe plusieurs responsables du Hamas pour « terrorisme ».....                                                        | 74  |
| 3.3.1. Analyse sémantico-pragmatique des expressions et mots suivants.....                                                                         | 74  |
| 3.4. Guerre Israël-Hamas : quatre projectiles tirés depuis Gaza dès le début des cérémonies du 7 octobre .....                                     | 81  |
| 3.4.1. Analyse sémantico-pragmatique des expressions et mots suivants.....                                                                         | 81  |
| 3.5.1. Analyse sémantico-pragmatique des expressions suivantes .....                                                                               | 88  |
| 3.6. Conflits au Proche-Orient: une ex-otage à Gaza est reconnue victime de l'attaque du 7 octobre .....                                           | 91  |
| 3.6.1. Analyse sémantico-pragmatique des extraits suivants .....                                                                                   | 92  |
| 3.7. Le Hamas affirme que l'attaque du 7 octobre était «une étape nécessaire» et reconnaît «des erreurs» .....                                     | 94  |
| 3.7.1. Étude sémantico-pragmatique des mots et expressions suivants .....                                                                          | 94  |
| 3.8. Ce que l’on sait des victimes françaises de l’attaque du Hamas en Israël .....                                                                | 98  |
| 3.8.1. L’analyse sémantico-pragmatique des termes et expressions employés.....                                                                     | 98  |
| 3.9. Avec l’agression barbare du 7 octobre, le Hamas a rejoint le paradigme inauguré par Al-Qaida, affermi et consolidé par l’État islamique ..... | 101 |
| 3.9.1. Analyse sémantico-pragmatique des termes suivants .....                                                                                     | 101 |
| 3.10. Israël-Gaza : le triomphe de la haine .....                                                                                                  | 103 |
| 3.10.1. Analyse sémantico-pragmatique des termes suivants .....                                                                                    | 104 |

|                           |     |
|---------------------------|-----|
| Conclusion .....          | 109 |
| Conclusion Générale ..... | 110 |
| Bibliographie.....        | 113 |
| Table des Matières .....  | 117 |
| .....                     | 122 |
| Liste Des Figures .....   | 122 |
| Les Annexes.....          | 125 |

# **LISTE DES FIGURES**

|                                                                                                                                                                     |    |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Figure 1:Vue de la vieille ville de Jérusalem, symbole des enjeux religieux et géopolitiques au cœur du conflit israélo-palestinien.....                            | 13 |
| Figure 2:Vue satellite de la bande de Gaza prise par Sentinel-2A, illustrant l'enclavement territorial et la densité urbaine du territoire palestinien.....         | 15 |
| Figure 3:Reproduction de la Déclaration Balfour (1917), document historique marquant l'engagement britannique en faveur d'un foyer national juif en Palestine ..... | 16 |
| Figure 4:L'exil forcé d'un peuple 1948 .....                                                                                                                        | 19 |
| Figure 5:Réfugiés palestiniens lors de l'exode de 1948 .....                                                                                                        | 20 |
| Figure 6:Gamal Abdel Nasser, 1969.....                                                                                                                              | 23 |
| Figure 7:Ahmad Shuqairi, premier président de l'OLP.....                                                                                                            | 25 |
| Figure 8: Yasser Arafat, leader de l'OLP. ....                                                                                                                      | 26 |
| Figure 9:Gaza, Cisjordanie et Israël : nombre de victimes depuis l'attaque du Hamas.....                                                                            | 30 |

# **ANNEXES**



Carte historique de la Palestine, représentant les différentes délimitations territoriales au fil des années.

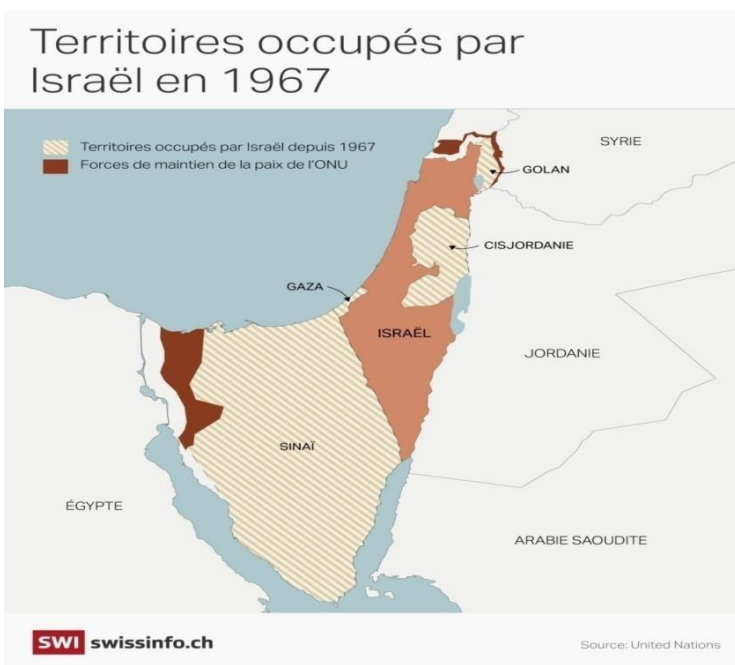


Texte original de la proclamation de l'État d'Israël (14 mai 1948)





La première guerre israélo-arabe et ses conséquences.



Les principaux territoires occupés par Israël à la suite de la guerre de Six Jours.



Membres du Hamas visibles lors d'un rassemblement.



Véhicules militaires en déplacement durant la guerre du Kippour.



Manifestation palestinienne durant la Seconde Intifada.



Yahya Sinouar, tué lors d'une frappe israélienne.





Salah Al-Aroui intermédiaire entre le Hamas, le Hezbollah et les Gardiens de la révolution.



Ismail Haniyeh, ex-Premier ministre de l'Autorité palestinienne (2006-2007).



Conséquences des bombardements dans une zone résidentielle palestinienne.



Funérailles d'enfants à Gaza.





Sous les décombres, des jouets et des enfants.



Des cris pour la survie.



Journal le monde publié le 09 Octobre2023



Journal le Figaro publié le 09 Octobre 2024